

FNA 0593 - Cancer dans le cosmos

Jan de FAST

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ANTICIPATION



FICTION

Jan de FAST

CANCER DANS LE COSMOS



fleuve noir

CANCER DANS LE COSMOS

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

L'envoyé d'Alpha.
La planète assassinée.
Infection focale.
L'impossible retour.
Quatrième mutation.

JAN DE FAST

CANCER DANS LE COSMOS

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint Marcel, PARIS-XIII^e

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1974 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y
compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

— Voici donc Paris... Cette prestigieuse métropole dont le nom a traversé les siècles, comme Babylone ou Rome... J'avais toujours rêvé de la voir un jour...

Alan se rapprocha de la jeune femme, s'accouda à la balustrade de la plate-forme panoramique érigée devant les ruines du Sacré-Cœur.

— La colline où nous sommes se nommait Montmartre et ce fleuve c'est la Seine. Voyez, Silva, ces quatre grands tronçons métalliques, là-bas, ce sont les piliers de la Tour Eiffel, un pylône de trois cents mètres construit à la fin du XIX^e siècle et qui était devenu le symbole de la ville. Plus près, là, cette grande avenue s'appelait les Champs-Élysées, l'arc de triomphe qui la domine commémore l'empereur Napoléon. On l'a rebâti tel qu'il était, comme on l'a fait pour ce temple gothique dressé sur son île, plus à gauche : Notre-Dame. Au fond, la coupole grise, c'est le Panthéon, restauré lui aussi.

— On n'a ressuscité que ces trois monuments ? Pourquoi pas le reste ?

— Depuis le jour où l'humanité a conquis les étoiles, la Terre n'est plus qu'un musée, Silva. Pourquoi tout reconstruire ici alors que l'expansion nous emportait ailleurs ? Il suffisait de rétablir les images les plus caractéristiques de l'Histoire : le Colisée de Rome, le Hrad de Prague, le Capitole de Washington... D'autres cités n'ont même pas eu cette chance, puisque l'élévation du niveau des océans et les mouvements de bascule tectonique les ont englouties : Londres, New York, Tokyo... Ce que vous appelez le reste, ce n'était que des maisons, des habitations où s'entassaient par dizaines de millions les hommes de l'ère urbanicole. Il est bon qu'elles ne soient plus que des ruines-témoins.

— Ces pierres calcinées transformées en tombeaux... Ce dernier conflit terrien a dû être une Apocalypse...

— Ou une purification, ce qui est peut-être la même chose... La planète agonisait, jeune fille, l'homme l'avait empoisonnée, la rendait inhabitable. Le pire était qu'il en avait conscience – il avait pressenti le danger mortel de la prolifération et de la pollution mais il ne faisait rien pour l'arrêter, il se suicidait littéralement. Sept milliards sur cette petite boule ! La Troisième Guerre mondiale a été la solution héroïque, les quelques survivants ont profité des énormes progrès techniques réalisés grâce aux budgets militaires et à la mobilisation de tous les savants dans la recherche des armes suprêmes. Leurs travaux

ont peut-être entraîné une destruction quasi totale, mais ils ont ouvert la route du cosmos par la mise au point de l'hyperdéplacement et nos ancêtres sont sortis de leurs blockhaus souterrains pour s'élancer vers les mondes vierges de la Galaxie. Si ce conflit final n'avait pas éclaté, la race humaine se serait éteinte quand même une ou deux décades plus tard, tuée par ses propres déchets et sans avoir eu le temps ni les moyens de franchir le mur de la lumière. Ni vous ni moi ne serions jamais nés...

La jeune fille demeura silencieuse un long moment, immobile auprès de son compagnon plongé dans la contemplation de la ville morte. Mais lorsque, sans que le moindre bruit n'ait décelé son approche, le glisseur antigravifique se posa derrière eux, elle l'aperçut aussitôt, identifia le pilote. Pendant un bref instant elle hésita, ses lèvres s'entrouvrirent, sa main se leva... Puis elle se reprit, s'écarta de deux pas. Elle n'avait pas le droit d'intervenir.

*

* *

C'était de la façon la plus naturelle du monde que le docteur Alan avait fait la connaissance de Silva. Ses fonctions officielles d'épidémiologiste attaché au Centre Démographique d'Alpha imposaient qu'il fût au moins acte de présence dans les grands congrès interplanétaires de médecine ou de biologie et il n'y manquait que lorsqu'une mission spéciale le retenait quelque part dans les au-delà de la Galaxie. Cette fois, il était libre de son temps et, de surcroît, la discipline traitée l'intéressait particulièrement puisqu'il s'agissait des allobiotropes, c'est-à-dire de l'évolution de la vie dans des milieux non terramorphes. Très peu de scientifiques compétents avaient eu autant que lui l'occasion d'étudier sur place les environnements planétaires les plus divers, car les règlements fédéraux prévoyaient que seuls les envoyés d'Alpha étaient habilités à effectuer les premiers examens *in situ* de chaque nouvelle découverte et à décider des éventuelles possibilités de colonisation. Même les explorateurs du Service Cosmodésique n'avaient pas le droit d'atterrir et devaient se borner à des reconnaissances orbitales. Ainsi Alan comptait déjà de nombreuses missions, non seulement sur des planètes du cycle carbone-oxygène soumises à des températures extrêmes, mais aussi sur d'autres où fluor, cyanogène ou ammoniacque formaient l'élément de base de l'atmosphère et où, néanmoins, des processus vitaux se développaient. Sa communication au congrès avait porté sur la biodynamique génétique des cristaux orthorhombiques de E 2375 et avait été particulièrement remarquée. C'était après son exposé, alors qu'il cherchait refuge dans l'un des bars du palais, que la jeune femme

l'avait abordé.

— Docteur Alan ! Il y a si longtemps que je vous connais de réputation ! Je viens d'assister à la séance et je n'ai pu résister au désir de vous rencontrer... Voir enfin de mes yeux le plus célèbre xénobiologiste de notre ère...

Il l'aida à se jucher sur le tabouret voisin du sien, l'examina avec un intérêt qui dépassait rapidement le niveau de la simple politesse. Elle était assez petite mais remarquablement bien faite, sa brève tunique d'opale moirée aurait d'ailleurs été bien incapable de dissimuler le moindre défaut dans un corps aux courbes pures et juvéniles. Dans son mince visage doré encadré de bouclettes brunes brillaient d'immenses yeux d'émeraude qu'elle tendait vers lui comme une inconsciente et lumineuse offrande. Il s'attarda un instant à les contempler, sourit cordialement.

— Seriez-vous une consœur dans notre austère discipline ?

— Oh ! excusez-moi, docteur. J'aurais dû me présenter d'abord, n'est-ce pas ? Je ne suis qu'une simple documentaliste médicale sortie pour la première fois de sa lointaine planète périphérique, et mes titres sont bien pauvres à côté des vôtres. Je m'appelle Silva.

— Enchanté de vous connaître, Silva. Aimez-vous le bourbon ?

— Pardon ?

— Le bourbon. C'est un alcool d'autrefois qu'on ne trouve plus guère que sur la bonne vieille Terre, donc à la cité fédérale ou ici...

Ici, c'était le palais des congrès interplanétaires érigé à proximité de l'ancien Paris dans La Plaine-Saint-Denis. La cité fédérale, elle, hébergeait les organismes centraux du gouvernement des Planètes Unies, les délégations administratives, les représentations diplomatiques, les corps constitués, et se situait sur la côte orientale de l'Australie. Avec une demi-douzaine de grandes réserves naturelles, ces deux agglomérations formaient les seuls îlots vivants sur la planète morte, le symbole des origines perpétuant le souvenir du berceau d'où l'humanité avait pris son essor.

Silva apprécia l'antique Old Crow et, toute timidité bientôt vaincue, se révéla vite une compagne. L'envoyé d'Alpha était par définition un errant, donc un solitaire. S'il connaissait beaucoup de monde dans la foule qui les entourait, il y comptait très peu d'amis véritables et, du reste, n'appréciait guère les obligations sociales. Comme d'autre part la jeune femme lui avait confié qu'elle était venue seule, il considéra comme un agréable devoir de l'inviter à dîner.

— Il n'y a pas encore d'université sur Nova-Angela, je crois ?

— Non, Alan, la planète est bien de catégorie C, donc terramorphe et intégrable mais, jusqu'à ces dernières années, elle ne possédait que le statut de colonie. Maintenant, l'organisation est suffisamment avancée pour qu'il n'y ait plus de quota d'immigration et

l'augmentation de la population fixe a permis le rattachement : nous sommes fédérés, mais nous avons encore beaucoup à faire en matière de développement. C'est la première fois que nous sommes en mesure de participer à un grand congrès et uniquement en la personne d'une simple documentaliste.

— C'est donc aussi la première fois que vous rendez visite à notre patrie originelle ?

— La toute première, Alan. Je n'avais jamais eu l'occasion de faire un voyage interstellaire.

— Alors, Silva, acceptez-moi pour guide. Dès demain, je vous montrerai Paris et, avant que vous ne repreniez l'astroliner à la fin du congrès, nous trouverons bien aussi le temps de visiter la cité fédérale et au moins la réserve de l'Altaï. C'est là que vivent les derniers représentants de la faune terrestre.

— Avec joie, Alan !

C'est ainsi que, tôt le lendemain, ils gravirent ensemble la colline Montmartre pour commencer par une vue d'ensemble de l'immense champ de ruines qui avait été une métropole près de trois siècles plus tôt...

*

* *

Sur la plate-forme déserte du Sacré-Cœur, le glisseur s'était posé silencieusement. Silva avait hésité, ses lèvres s'étaient entrouvertes, sa main s'était levée... Puis elle s'était reprise et s'était écartée de l'envoyé d'Alpha plongé dans sa contemplation et dans les images du passé qui s'évoquaient en lui. Alan était à mille parsecs de penser qu'un danger quelconque pouvait le menacer. Quand le faisceau de rayons sidérants le frappa, l'enveloppa, aucun pressentiment ne lui avait permis d'activer les autodéfenses de son organisme. Rien ne pouvait le protéger. Il sombra instantanément dans l'inconscience totale, s'écroula.

Les portes du glisseur antigravifique s'ouvrirent, deux hommes sautèrent sur le sol, empoignèrent le corps inanimé, le hissèrent à l'intérieur de l'engin. La jeune femme les rejoignit et, sans perdre une seconde, l'appareil décolla, fila horizontalement à pleine vitesse, droit vers l'est en direction des crêtes jaunâtres et dénudées des Vosges. Bientôt, il atterrissait dans une étroite vallée au cœur du massif et s'immobilisait à quelques mètres d'une hypernef de moyen tonnage stationnée au milieu de ce paysage lunaire où la seule trace de vie se réduisait aux lichens et aux mousses qui recommençaient péniblement à croître au flanc des rochers noirs. La coque du vaisseau n'arborait ni insigne ni immatriculation, son revêtement grisâtre était terne,

décoloré, comme marqué par de trop longs voyages. Mais il était néanmoins en bon état de fonctionnement : le sas s'ouvrit dès le premier appel de la télécommande, la rampe se déplia. Précédés par Silva, les deux hommes transportèrent le corps d'Alan dans le vaisseau, abandonnant le glisseur désormais inutile. Deux minutes plus tard, l'appareil décollait, fonçait verticalement, s'engloutissait dans la nuit de l'espace.

*

* *

Sur Alpha, la planète interdite où siégeait le praesidium de scientocrates connu des profanes sous la vague appellation de Centre Démographique, la disparition du docteur Alan ne fut connue que trois jours plus tard. Ce dernier était en fait un membre éminent de ce noyau de savants et d'humanistes qui constituait le véritable gouvernement de la Fédération des Planètes Unies ; mais sa qualification d'itinérant lui conférait une très grande indépendance et il lui arrivait souvent de rester longtemps sans donner de ses nouvelles lorsqu'aucune mission précise ne lui était assignée. Le hasard avait voulu que le grand patron du Centre, le professeur Simon, ait voulu le joindre par liaison aspatiale – pour un motif très secondaire du reste – et avait ainsi appris que nul ne l'avait revu. Comme Alan n'avait laissé au bureau du palais aucune indication sur ses mouvements, abandonnant ses bagages dans sa chambre et, surtout, comme sa nef personnelle, le *Blastula II*, n'avait pas quitté l'astroport de Gennevilliers, la recherche avait aussitôt été entreprise. Quelques heures avaient suffi pour atteindre la conclusion que, non seulement l'envoyé ne se trouvait nulle part sur la planète Terre, mais qu'il n'avait pu non plus la quitter normalement et de son plein gré puisque son vaisseau y était toujours et qu'un contrôle rapide avait démontré qu'il n'avait pris place sur aucune des lignes régulières. Un seul élément important : une certaine jeune femme avait disparu en même temps que lui, une documentaliste inscrite au congrès comme venant de la périphérie récemment fédérée de Nova-Angela, N 188 pour le Centre Démographique. Contactées par les transmissions quasi instantanées du réseau traducteur d'Alpha, les autorités de N 188 avaient répondu que la personne signalée leur était totalement inconnue et que, par ailleurs, elles n'avaient envoyé aucune délégation au congrès. Il ne restait plus qu'à admettre qu'un astronef d'origine indéterminée était venu procéder discrètement au kidnapping, ce qui était d'ailleurs facile étant donné que la planète était déserte, mais impliquait cependant que l'engin soit équipé pour un atterrissage autonome, puisqu'il n'avait pas utilisé les faisceaux antigravifiques des

astroports de Paris ou de Canberra. Or, seules les nefs d'Alpha, du Service Cosmodésique ou de la Sécurité Interstellaire possédaient les surgénérateurs nécessaires. À moins de supposer l'intervention d'une civilisation galactique évoluée mais encore ignorée, le mystère demeurerait total. Même Nora, la grande ordinatrice terminale d'Alpha, avec ses fantastiques circuits et ses gigantesques mémoires, ne pouvait arriver à résoudre le problème. Tout au plus, au premier stade, avait-elle exhumé une étrange histoire concernant Nova-Angela. Une histoire qui remontait à une quarantaine d'années...

*

* *

À cette époque, la planète en question – située aux limites extrêmes de l'Expansion et au-delà du secteur d'Eridan – était classifiée suivant la norme C, donc terramorphe présentant conditions et ressources propres à une éventuelle intégration dans la Fédération. Au stade considéré, ce n'était par conséquent qu'une colonie, c'est-à-dire que, après reconnaissances et études approfondies, on y avait envoyé un petit contingent d'émigrants chargés d'effectuer une première installation. Puis, les résultats étant positifs, elle avait reçu de nouveaux apports en fonction d'un quota qui admettait en priorité les techniciens. Pendant la période suivante, le statut de la planète était resté en quelque sorte en suspens. Ou bien la rentabilité de l'exploitation était insuffisante pour justifier un développement démographique important, l'expérience se limiterait à la mise en valeur de gisements localisés et la planète demeurerait une colonie soumise au quota d'immigration. Ou bien les conditions s'avéraient favorables à un véritable habitat et Nova-Angela passerait en classe F, c'est-à-dire serait fédérée, autonome et libre à l'expansion. Très vite, d'ailleurs, tous les espoirs fondés sur elle s'étaient vérifiés et lorsque, quatre décades plus tard, Alan rencontra Silva à Paris, Nova-Angela venait effectivement d'être intégrée. Mais, pendant quelque temps, la décision finale avait bien failli être compromise à la suite d'un incident exceptionnel, une résurgence de mœurs oubliées, une divergence sociologique interne que l'on pouvait qualifier de mutinerie. L'âme du mouvement était un homme du nom de Farrago.

CHAPITRE II

Dan Shannon acheva avec sa maîtrise habituelle la séquence des manœuvres d'atterrissage autonome, immobilisant en douceur son hypernef sur l'aire réservée de l'astroport de Nova-Angela. Le jeune pilote explorateur du Service Cosmodésique vérifia rapidement l'équilibre du vaisseau au sol, corrigea légèrement l'assiette des coussins antigravifiques, coupa les circuits de route et de navigation. L'instant d'après, il quittait le poste, franchissait le sas qui se refermait derrière lui, parcourait à grands pas la centaine de mètres qui le séparait des bâtiments de contrôle. Dès qu'il eut franchi le seuil, un officier de la Technique s'avança vers lui, main tendue.

— Bienvenue, Dan ! Tu as fait bonne route ?

— Un voyage sans histoire, comme d'habitude. Bonjour, Cary. Tout va bien dans ton bled ?

— Tu sais ce que c'est... Pas d'aventures pour nous, les pauvres petits rampants. Il est vrai que pour toi, navigateur solitaire, ça ne doit pas être drôle tous les jours non plus. Mais il se pourrait que ça change, pas vrai ? Tu as vu que le vaisseau est arrivé ?

— Difficile de ne pas apercevoir une coque de quatre cents mètres de long, vieux. Il y a longtemps qu'ils l'ont amené à son poste de partance ?

— Avant-hier. Le fret avait été complété sur *Mirage III* et les passagers sont attendus pour demain et après-demain. C'est toujours toi qui dois le prendre en remorque ?

— Il y a eu quelques petites difficultés au dernier moment, mais tout s'est arrangé. Sinon, je ne serais pas ici, n'est-ce pas ?

— Sûr. À toi de jouer ta partie maintenant. Farrago t'attend dans le petit salon du bar des équipages.

Trois minutes plus tard, dans la confortable pièce dont la grande baie dominait l'astroport, Dan retrouvait l'homme auquel il avait décidé de lier son destin. Après le premier échange de politesses, celui-ci entra immédiatement dans le vif du sujet.

— Je n'ai jamais été aussi nerveux de ma vie que ces derniers jours, après réception de votre message, Dan. Si cette occasion avait été manquée, qui sait quand une autre se serait représentée ? Mais vous voilà enfin... J'espère que vous n'avez pas changé d'idée et que vous êtes toujours prêt à nous aider ?

— Toujours, Farrago. Moi aussi, j'ai envie d'une vie indépendante, sans contraintes. Dès que j'ai su que la Fédération avait décidé une

nouvelle précolonisation aux confins extérieurs d'Eridan, j'ai fait des pieds et des mains pour être chargé de la conduire. Nova-Angela était la planète C la plus proche dans cet azimut ; il était logique que la concentration de départ s'effectue ici.

— Oui. Le vaisseau de première installation a été amené par les services de transfert. Il ne nous reste plus qu'à nous en emparer et ce sera facile. Comme vous le savez mieux que moi, il contient tout ce qui est nécessaire pour implanter une colonie : centrale d'énergie, machines, éléments d'habitation, outils, stocks de vivres et de semences, bétail de reproduction... Six cents émigrants doivent arriver pour y prendre passage, il faut que nous soyons partis avant.

— Combien êtes-vous, en définitive ?

— Un peu plus, huit cent vingt, pour être précis. Ça pose un problème ?

— Ils se serreront, que voulez-vous ! D'ailleurs, le voyage ne durera guère plus d'une semaine.

— Vous êtes bien certain que personne ne possède la moindre indication sur le gisement de la planète que vous avez découverte ?

— Je me suis donné assez de mal pour ça. J'ai soigneusement effacé toutes les coordonnées de navigation et je n'ai rétabli la continuité des enregistrements qu'à vingt parsecs de là. Il n'y a même pas eu de trou dans la durée relative de mon voyage puisque j'ai eu la chance, pendant mon retour, de rencontrer une autre planète du type C, précisément celle vers laquelle je suis supposé remorquer aujourd'hui ce vaisseau de première installation. Il m'a suffi d'étirer convenablement le temps d'exploration orbitale pour faire cadrer les chronos. Il est rigoureusement impossible de savoir que j'ai fait un crochet quelque part et encore plus où.

— C'est parfait, Dan, et c'est exactement ce dont j'ai toujours rêvé : un terre inconnue et qui le demeurera encore pendant très longtemps. Voilà un but digne du mouvement de liberté que j'ai créé ! Tous mes camarades et moi-même en avons assez du paternalisme dirigiste de la Fédération, de ce retour à l'antique colonialisme qui nous est imposé. Je sais que vous allez me dire que tous les émigrants ont volontairement choisi leur sort et que les conditions d'existence et de travail sont aussi bonnes que n'importe qui pourrait les souhaiter. Mais ils ne sont plus des nommes libres, ils sont soumis à l'esclavage de la planification et de la rentabilité. Le monde que nous construisons est programmé, tracé, nous ne sommes pas de véritables pionniers. Je réclame le droit à une civilisation conforme à nos instincts et à nos désirs et non aux complexes calculs d'un ordinateur géant. Ce que nous bâtirons, ce que nous organiserons, nous ne le devrons qu'à nous-mêmes, à nos essais et à nos erreurs. Ce ne sera pas un calque mais une expérience nouvelle qui nous enrichira. Je sais que cela peut

entraîner momentanément une rétrogradation par rapport au niveau moyen de l'Expansion, mais le bonheur n'est pas dans l'ultraconditionnement. Il est dans l'indépendance et aussi dans le sentiment de réaliser vraiment quelque chose par nos propres efforts. Sur Nova-Angela, nous ne créons rien, nous copions seulement ce qui existe déjà partout. L'humanité terrienne a définitivement fixé les ornières qu'elle a creusées et au long desquelles elle croit progresser. La conquête galactique ? Ce n'est qu'une vulgaire extension de territoire. Le mineur qui fore un gisement avance, lui aussi, en suivant les veines et les filons. Est-ce une conquête ? Marche-t-il vers des horizons nouveaux ? Il demeure toujours dans la même nuit souterraine avec les mêmes machines qui arrachent et traitent le même minerai !

— Ne vous échauffez pas, Farrago, je suis depuis longtemps converti à vos idées. De nous tous, ne suis-je pas celui qui a la meilleure situation sociale ? Vous connaissez le statut des navigants du Service Cosmodésique, n'est-ce pas ? Et, pourtant, je vais le sacrifier sans hésiter. Moi aussi, j'ai compris que je n'étais pas libre, bien que les profondeurs infinies du cosmos m'appartiennent. Découvrir une planète nouvelle est une chose exaltante, merveilleuse, mais ne pas avoir le droit d'atterrir, d'être le premier à fouler un sol inconnu... C'est, par-dessus tout, cela que je veux pouvoir faire enfin. Ne plus me contenter de regarder un monde vierge de loin au travers de mes écrans et de mes détecteurs, mais respirer l'air, cueillir les fleurs, goûter les fruits, regarder un soleil neuf se lever sur un horizon qui n'appartient qu'à moi.

— Nous étions faits pour nous entendre, Dan. Vous avez hérité de la poésie de vos ancêtres irlandais ; les miens furent des conquistadores. Vous rêvez les îles de corail que je veux posséder. Mais revenons aux choses pratiques, le temps est compté. Bien entendu, il est essentiel que notre destination demeure secrète, Jusqu'à maintenant, aucune fuite n'a pu se produire, puisque vous êtes le seul avec moi à connaître les coordonnées du but. Mais nous ne devons laisser aucune trace.

— Du point de vue technique, j'ai tout prévu dans ce sens. C'est d'autant plus facile qu'il n'y a aucun équipage. Le grand vaisseau n'est qu'un container destiné à être vidé une fois rendu à destination, la coque étant considérée comme emballage perdu. Votre groupe sera donc seul à l'occuper comme je suis moi-même seul à bord de ma nef. Dans l'espace, je le remorquerais à l'aide de rayons tracteurs, mais il importe que vous sachiez que ceux-ci ne sont pas suffisamment puissants pour le sortir du puits de gravitation de la planète, bien qu'il possède ses propres champs antiinertiels. Il est indispensable qu'il soit soulevé et propulsé par les faisceaux antigravifiques de l'astroport jusqu'à une altitude de cinq rayons, et ceci exige la collaboration de

l'infrastructure.

— Un bon tiers du personnel fait partie de mon mouvement sous la responsabilité de Cary que vous connaissez et qui vous a accueilli tout à l'heure. Ils neutraliseront en temps voulu les autres officiers et programmeront les faisceaux en séquence automatique. D'autres questions ?

— Je sais qu'il n'y a pas de radars hyperquadriques sur Nova-Angela, on ne pourra donc pas déterminer à partir d'ici quelle sécante nous aurons choisie lorsque nous plongerons dans le continuum. Mais, au cours des premières heures, une autre base périphérique mieux équipée, une plate-forme de la Sécurité, par exemple, pourrait encore avoir une petite chance de nous déceler. Il est donc indispensable qu'une alerte fédérale ne puisse pas être donnée trop tôt.

— Le nécessaire sera fait. Êtes-vous d'accord pour que l'opération ait lieu cette nuit même ?

— Personnellement, je préfère m'attarder le moins possible. C'est à vous de jouer, Farrago...

*

* *

La transmission des consignes et le regroupement de plusieurs centaines de conjurés ne posèrent pratiquement aucun problème. À cette époque, Nova-Angela comptait environ cent soixante mille colons, mais comme le programme imposé en vue d'une intégration fédérale avait atteint le stade de la mise en valeur agricole, il s'en était suivi une extension géographique marquée : le plus grand nombre des résidents travaillaient à l'établissement des voies de communication ou au défrichement des futurs sites secondaires. La cité originelle, Monica, construite sur l'emplacement d'un riche gisement polymétallique, ne comportait plus, en fait, qu'une vingtaine de milliers d'habitants fixes et c'était uniquement parmi eux que Farrago avait développé son mouvement clandestin. D'autre part, les administrations officielles étaient encore embryonnaires, la police en particulier pratiquement inexistante. Depuis que le vaisseau de première installation était arrivé, tous les dissidents étaient prêts à agir. Ils le firent suivant un plan longuement mûri et sans le moindre incident. Un peu avant 2 heures du matin, une foule silencieuse envahissait les abords de l'astroport.

Dan était déjà au travail, déconnectant les boîtes noires des répondeurs automatiques du vaisseau et de sa propre nef, les isolant ainsi définitivement de tous les quadriradars de poursuite du Service Cosmodésique ou de la Sécurité. Il suffirait désormais que le convoi ait franchi une demi-douzaine d'années-lumière au maximum – ou plutôt

l'équivalent de cette distance dans le continuum – pour que nul ne puisse plus le localiser en position ou en direction. Le pilote poussa encore plus loin les précautions, allant jusqu'à détruire ses émetteurs, coupant ainsi le dernier point qui aurait pu les relier à la Fédération. Farrago en avait ainsi décidé, personne ne devait jamais être tenté de revenir en arrière. Toutefois, Dan jugea bon de conserver les récepteurs. Il pouvait être utile de savoir jusqu'à quel point on s'occuperait d'eux après leur départ et si des recherches seraient entreprises...

Pendant ce temps, les conjurés s'emparèrent presque sans résistance de l'astroport déjà noyauté, ligotèrent les quelques employés de service qui n'étaient pas membres du mouvement, sabotèrent tous les émetteurs, shuntèrent les relais automatiques du dispositif de décollage. L'embarquement s'effectua dans un ordre parfait. Huit cent vingt hommes, femmes et enfants s'engouffrèrent en quelques minutes dans le grand panneau de chargement. À 2 h 40 de temps local, Dan arrachait du sol sa propre nef sous propulsion autonome, Farrago à ses côtés. Trois minutes plus tard, l'énorme vaisseau s'élevait majestueusement à son tour, montait jusqu'à la limite où pouvaient le hisser les faisceaux, entrait dans le champ des rayons tracteurs. Un quart d'heure plus tard, remorque et remorqueur s'évanouissaient hors de l'espace einsteinien...

*

* *

Quarante années conventionnelles plus tard, Nora, la grande ordinatrice terminale d'Alpha, venait de reconstituer cette histoire oubliée, la considérant logiquement comme un élément susceptible de se rattacher à l'incompréhensible disparition du docteur Alan. Le lien était ténu, il ne reposait que sur le fait que Silva s'était inscrite à Paris comme provenant de Nova-Angela et cela avait d'ailleurs été, en effet, une légère imprudence de la jeune fille. Mais même si l'enlèvement avait bien été effectué à l'aide de la nef volée au Service Cosmodésique par le déserteur Dan Shannon, la destination prise par l'engin demeurerait tout aussi inconnue que la première fois. Et même s'il avait été possible de lancer au travers de la Galaxie un milliard de sondes de recherche, la probabilité que l'une d'entre elles rapporte un enregistrement positif était infinitésimale. Rien ne pouvait être tenté. Seul Alan, s'il était encore vivant, trouverait peut-être le moyen de lancer un S.O.S...

*

Cette ancienne aventure d'un groupe de colons choisissant la liberté, le docteur Alan venait à son tour de l'apprendre, et dans tous les détails, en écoutant Dan Shannon évoquer pour lui son passé. L'inconscience dans laquelle les rayons sidérants avaient plongé l'envoyé d'Alpha ne résultait que d'une obnubilation corticale d'une durée limitée et ne risquait d'entraîner aucune lésion permanente, même minime. Deux heures en général suffisaient pour que la neuroconductibilité se rétablisse et que le semi-coma se transforme en sommeil normal. Dans le cas d'Alan, le réveil avait du reste été nettement plus rapide, et les manœuvres de passage en hyperdéplacement étaient à peine achevées qu'il rouvrait déjà les yeux.

Il était allongé sur l'une des couchettes de repos du poste de pilotage et, dans les premiers moments qui suivirent son réveil, il demeura parfaitement immobile, revivant les dernières images qui avaient précédé le plongeon dans le néant, examinant les personnages dont il était l'hôte forcé. Bien entendu, la jeune femme était là, assise auprès de la console du maître ordinateur, très détendue et absorbée dans la contemplation du ballet de courbes lumineuses qui dansait sur les écrans cathodiques de contrôle. Visiblement, elle n'était donc pas comme lui victime d'un enlèvement, mais complice de celui-ci ou, tout au moins, appât volontaire, ce qui revenait au même. Deux autres individus occupaient également le poste : deux hommes assis aux commandes et dont l'attention était tout entière concentrée sur les séquences de translation spatiale. Le pilote, trapu, crâne couronné de cheveux roux et légèrement grisonnants, surveillait ses écrans avec des yeux bruns et vifs aux paupières cernées d'une multitude de rides très fines. Ce détail était à peu près le seul qui permette à Alan de lui fixer un âge approximatif, la durée de la vie humaine au XXIII^e siècle était telle que les premiers symptômes de sénescence n'apparaissaient guère avant cent cinquante ou cent soixante ans. L'envoyé d'Alpha lui-même avait près de cinquante-cinq ans et son organisme demeurait toujours tel qu'au sortir de l'adolescence. Mais d'autres indices laissaient à penser que le personnage en question n'était pas aussi vieux qu'il le paraissait et notamment le fait qu'il soit aux commandes d'une nef autonome du même modèle que celles du Service Cosmodésique. Dans ce service, et d'après son âge apparent, il aurait dû depuis longtemps avoir cessé toute activité de navigant. Alan conjectura plutôt que l'homme devait avoir vécu un temps appréciable dans des conditions régressives, supposition qui devait par la suite s'avérer exacte. Quant à l'autre, il était certainement jeune et, bien qu'il soit très blond et que ses yeux soient bleus, offrait par les traits de son visage une ressemblance assez nette avec son compagnon. En tout cas, ni l'un ni

l'autre n'avaient l'air particulièrement antipathiques, au contraire. Quelques minutes plus tard, l'image des constellations s'effaça des écrans de vision extérieure, la plongée dans le continuum était complétée.

— Silva, murmura doucement Alan, pourquoi ne pas m'avoir dit franchement que vous désiriez m'emmener quelque part dans le cosmos ? Le kidnapping n'est pas un signe de bonne éducation...

Tous trois avaient pivoté d'un seul bloc vers lui, stupéfiés, et un profond silence régna pendant quelques secondes. Le pilote fut le premier à reprendre ses esprits et à éclater d'un rire sonore.

— Déjà réveillé, docteur ? Ou bien mon projecteur de sidération commence à flancher, ou bien vos neurones sont bigrement solides ! Je songeais justement à vous transporter dans la cabine et à vous injecter un tonique dont vous ne semblez maintenant guère avoir besoin...

— Certainement pas, mon vieux, fit Alan en se redressant et en s'étirant. Je persiste néanmoins à désapprouver vos méthodes d'invitation au voyage, et j'espère que vous allez vous en expliquer le plus clairement possible. Si votre but est simplement d'obtenir une rançon en échange de ma liberté, je crains que vous n'alliez au-devant d'une grosse déception.

— Êtes-vous vraiment en état de m'entendre ?

— Pourquoi ne le serais-je pas ? Le plus tôt sera le mieux, je déteste l'incertitude.

— Alors, passons à côté, nous y serons mieux pour bavarder devant un verre...

Après avoir débuté par le récit de la conjuration de Nova-Angela, Dan enchaîna.

— Cette planète dont j'avais gardé la découverte secrète vis-à-vis du Service se situe dans le secteur cartographique de Spica, à six parsecs environ au-delà et presque dans le même azimut. Son soleil est un G classique, le rayon de l'orbite très voisin d'une unité astronomique, d'où irradiation normale. Normale aussi la biosphère, à tous points de vue. Les analyseurs n'ont révélé aucun germe ou virus différents de ceux que nous apportons nous-mêmes. Rien à signaler non plus dans le domaine des biocycles ni dans ceux de la radioactivité, du magnétisme, du gradient de potentiel et autres facteurs. La seule caractéristique notable est la prédominance du milieu marin, les terres émergées ne représentent guère plus de 10% de la superficie : en majorité des petites îles disséminées un peu partout. L'une d'entre elles est nettement plus grande, cinquante mille kilomètres carrés environ et sa latitude la place en plein milieu de la zone tempérée. Le climat y est d'une perfection rare, elle constitue pour nous un merveilleux site d'établissement, le paradis rêvé. Du reste, nous

l'avons baptisée Heaven... Après notre départ de Nova-Angela, nous l'atteignîmes au bout de neuf jours relatifs. Naturellement, la manœuvre d'atterrissage posait un certain nombre de problèmes puisqu'il n'y avait évidemment aucun astroport pour assurer la descente du vaisseau. Mais le risque avait été prévu et accepté par tous et, heureusement, le matériel du Service Cosmodésique est de première qualité. J'avais déconnecté toutes les sécurités sur les générateurs afin d'en tirer la puissance maximale et, aidé par une chance exceptionnelle, je réussis à amener au sol cette masse de cent quatre-vingt mille tonnes sans choc sérieux et sans même briser un solénoïde...

— Je sais ce que ça représente, je suis pilote également. Félicitations...

— La chance, vous dis-je... Nous installâmes d'abord un campement provisoire jusqu'à ce que les écoutes hyper-radio nous aient confirmé que les recherches entreprises pour nous retrouver ne donnaient aucun résultat et que nous pouvions être désormais certains d'avoir gagné la partie. Alors commença la véritable installation à l'aide de tout le matériel dont nous disposions auquel s'ajoutèrent progressivement les ressources de la planète : bois, charbon, pétrole... Nous construisîmes une petite ville baptisée Monterey. La plupart d'entre nous étaient descendants d'ancêtres californiens.

— Le retour aux sources, hein ?

— Plus complètement encore que vous ne pouvez l'imaginer, docteur. Le territoire colonisé évoque assez bien le Far West tel que le décrivaient les vieux livres, et notre principale activité est basée sur l'élevage et la culture. Le bétail a merveilleusement prospéré, ainsi que les chevaux, et les céréales poussent pratiquement toutes seules. Nous avons créé des ranches et établi une communauté que Farrago et moi dirigeons et, si l'existence y est encore relativement primitive, elle est en tout cas parfaitement indépendante.

— Quarante ans se sont donc écoulés depuis votre... évasion. Combien êtes-vous maintenant ?

— Un peu plus de quatre mille au total. Vous allez dire que ce n'est pas beaucoup, mais nous étions justement partis pour échapper aux lois de la Fédération. Suivant les principes de l'Expansion, lors du premier stade de colonisation, il n'y a ni couples ni cellules familiales, n'est-ce pas ? Hommes et femmes ne sont que des reproducteurs ; ils se mélangent à leur gré sans autres règles que celles de l'instinct sexuel. Tout ce qu'on leur demande, c'est de faire le plus possible d'enfants pour atteindre le quota qui permettra peut-être un jour d'obtenir l'intégration. Rien de semblable chez nous. La vraie morale est respectée. La multiplication est peut-être plus lente, mais rien ne nous presse, au contraire. Tous ceux qui sont nés sur Heaven ont de

véritables parents. Andrew, que vous voyez à côté de moi et auquel j'ai enseigné la navigation, est mon fils. Il a hérité ses cheveux blonds et ses yeux bleus de sa mère Randa, descendante d'une race Scandinave. Quant à Silva, c'est la fille de Farrago. Mon camarade et moi-même avons choisi nos épouses dès le début et leur sommes restés fidèles.

— C'est très beau et très touchant, mon vieux. Je dois cependant vous faire remarquer que ces lois de première colonisation que vous réprouvez ont quand même une certaine raison d'être. Leur but est d'obtenir au cours des trois ou quatre premières générations le maximum de croisements génétiques afin d'éviter la fixation de tares éventuelles et d'assurer une race la plus saine possible. Sans doute le fait de changer périodiquement de partenaire entraîne une nette augmentation de la croissance démographique, une peau nouvelle rallume le désir et la polygamie a toujours été le facteur de développement des tribus primitives. Puisque vous évoquez le Far West américain, rappelez-vous donc les Mormons... Mais ce n'est, en réalité, qu'un élément secondaire parce que, voyez-vous, malgré les immenses progrès de la science, il faut toujours à une femme en moyenne neuf mois pour mettre au monde un enfant. Seulement, maintenant que vous m'avez brossé le tableau de votre aventure, il serait peut-être temps d'en venir à ce qui m'intéresse personnellement, ne trouvez-vous pas ? Pour quelle raison vous êtes-vous emparé de moi de pareille façon ? Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire et pourquoi m'avez-vous élu comme victime et pas un autre ?

— Vous allez le savoir, docteur. Notre choix s'est porté sur vous parce que nous vous connaissions. Je vous ai dit que j'avais conservé intacts les récepteurs sur cette nef. Grâce à eux, nous sommes restés à l'écoute de la Fédération pendant toutes ces longues années. C'est ainsi que nous avons entendu parler de vous à l'occasion de reportages en cosmodiffusion. Vous jouissez d'une solide réputation, docteur Alan ! Vous êtes un épidémiologiste de renom et vous êtes certainement le meilleur de tous puisque vous êtes attaché au Praesidium d'Alpha. Nous possédons un membre du corps médical dans notre colonie, le docteur Spencer, autrefois interne à l'hôpital de Monica sur Nova-Angela. Il a écouté les comptes rendus des congrès auxquels vous avez participé et son opinion a été formelle : vous êtes actuellement le spécialiste le plus informé qui existe dans le domaine de la xénobiologie. C'est pour cela que nous sommes allés vous chercher. Faire le voyage jusqu'à la Terre n'était pas difficile, les mémoires du maître-ordinateur sont ineffaçables et toutes les coordonnées utiles s'y trouvent toujours. D'autre part, la nef, privée de ses répondeurs et de ses émetteurs, reste indétectable, surtout lorsque le but est une planète pratiquement morte comme l'est précisément la

Terre. Il n'y a aucune raison pour établir des champs d'interdiction et même des hyper-radars sur un musée, n'est-il pas vrai ? Il me suffisait de me poser dans la nature assez loin de Paris et de nous procurer un glisseur pour évoluer tranquillement. Silva s'est inscrite au congrès auquel vous assistiez...

— En se donnant comme venant de Nova-Angela ?

— Nous savions que le développement de celle-ci n'était pas encore assez évolué pour qu'elle possède une université et donc puisse envoyer une véritable délégation. D'autre part, nous, les anciens, avions vécu là-bas et pouvions lui apprendre à quoi le coin ressemblait pour qu'elle ne risque pas de dire trop de bêtises le cas échéant. Si elle avait prétendu venir d'ailleurs et qu'elle rencontre un « compatriote »...

— Assez bien organisé. Il y avait toutefois un point faible : un congrès scientifique est un milieu très particulier où l'on parle un jargon spécial que Mlle Farrago paraissait bien connaître. Où l'a-t-elle appris ?

— Auprès du docteur Spencer dont elle est l'élève. Il va de soi qu'elle ne possède aucun diplôme, les peaux d'âne n'existent pas encore sur Heaven, mais elle est digne de votre corporation, docteur.

— Digne aussi d'être une star de tridi et de jouer les grands rôles de vamps séductrices ! Vous m'avez bien eu, jeune fille.

Pour la première fois, Silva rompit le silence qu'elle observait depuis le début.

— Alan ! Ne me jugez pas mal ! s'exclama-t-elle d'une voix tremblante. Je reconnais que j'ai cherché à vous plaire, mais je ne pouvais pas faire autrement ! Et, ni Dan ni Andrew ne sont médecins...

— Et puis, je ne les aurais certainement pas emmenés en promenade sentimentale, devriez-vous ajouter ! Tandis que, avec une jolie femme, on se perd volontiers dans ces endroits déserts où il est si facile de monter un traquenard...

— Croyez-vous que cela me faisait plaisir de la savoir seule avec vous toute une nuit ?

C'était Andrew qui venait de proférer impulsivement cette phrase. L'envoyé d'Alpha considéra le visage durci et les yeux étincelants du jeune homme, sourit ironiquement.

— Soyez tranquille, garçon, nous n'étions pas logés au même étage et Silva n'a pas eu l'occasion de recourir aux moyens extrêmes. Du reste, par pure déformation professionnelle, je ne suis vraiment tenté que par les représentantes des races humanoïdes extraterrestres... Et maintenant, ma chère consœur, je suppose que c'est à vous de me dire le reste. Pourquoi ce piège dont vous étiez l'appât ?

— Parce que nous allons tous mourir, Alan, et que vous êtes le seul

qui puissiez nous sauver !...

CHAPITRE III

Allongé sur sa couchette, l'envoyé d'Alpha fixait le plafond d'un regard absent. Tous dormaient à bord, Silva dans le carré, Dan et son fils dans le poste. La seconde cabine lui avait été réservée. L'infime bruissement des générateurs de la nef accusait le silence profond, cette négation absolue de toute vie extérieure qui n'appartient qu'au vide de l'espace, surtout dans un autre continuum. Dans le tiède microcosme de son vaisseau, l'astronaute repose comme une chrysalide dans son cocon pendant que, très loin de lui, déferlent les années-lumière et que d'invisibles étoiles plongent dans l'infini. Projetée dans son fantastique déplacement, la nef est en réalité immobile, puisque ni les distances ni le temps n'existent plus pour elle, puisqu'elle a quitté le monde de la matière, puisqu'il n'y a plus de commune mesure entre elle et l'univers. Peut-être, sur cette sécante théorique inscrite en complexes coordonnées dans les circuits du maître-ordinateur, la coque de plastométal s'est-elle dilatée aux dimensions d'une nébuleuse ou, au contraire, condensée pour n'être que l'inconcevable fragment d'une particule ; elle est hors de tout, elle est tout en elle-même. Elle est la membrane amniotique, l'œuf où la vie palpite dans une sensation d'infinie sécurité. Jamais Alan n'était aussi détendu, jamais il ne dormait aussi paisiblement que pendant le lent déroulement des fulgurants voyages stellaires et, pointant, maintenant qu'il se retrouvait seul, le sommeil le fuyait.

C'était une étrange histoire que celle qui lui avait été contée et, s'il n'excusait pas les procédés employés à son égard, il comprenait les motifs qui avaient fait agir ses ravisseurs. Pendant de longues années, la colonie de Heaven s'était développée de façon normale, l'adaptation des humains au milieu nouveau s'était effectuée sans le moindre trouble pathologique à part, peut-être, une légère accélération de la sénescence logiquement due aux conditions de la vie et à cette régression qu'ils s'étaient imposée. Le matériel de première installation était limité, un plan de colonisation officielle aurait prévu toute une succession d'apports complémentaires dont ils avaient été obligés de se passer puisqu'ils s'étaient retranchés de la Fédération. En conséquence, le travail physique avait dû pour une bonne part compléter celui des machines. L'antique malédiction : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » était devenue pour eux une dure vérité. Mais ce n'était encore là qu'un facteur accepté, le résultat d'un indispensable retour en arrière pour prendre un nouveau départ. Les

habitants de Monterey avaient emporté avec eux un acquit de connaissances suffisant pour pouvoir espérer reconstruire un jour une société moderne. En tout cas, comme Dan l'avait dit, aucune toxine, aucun microbe, aucun virus inconnus de la science ne les avaient attendus sur Heaven ; aucune maladie non répertoriée dans la matière médicale ne s'était manifestée pendant la première génération et le début de la seconde. Et puis, brutalement, cela avait commencé. Silva avait tracé le tableau.

— Quelques cas isolés d'abord qui présentaient des symptômes déroutants, surtout dans le stade final de la maladie. Puis progressivement, une extension. Enfants ou adultes brusquement frappés sans aucune raison apparente. Nous avons fait toutes les analyses possibles avec le matériel dont nous disposions, nous n'avons pu déceler aucun facteur causal, aucun ! Certains médicaments essayés au hasard, des para-hormones en particulier ainsi que des catalyseurs du métabolisme intracellulaire ont donné des rémissions passagères mais, très vite, le mal réapparaissait et rien ne pouvait plus l'arrêter. Les douleurs deviennent atroces et, ce qui est affreux, la conscience reste intacte ; la mort est une véritable délivrance que nous sommes pratiquement obligés de hâter puisque nous n'avons plus d'autre recours que les antalgiques ou les stupéfiants à hautes doses.

— Vous m'avez dit que votre colonie était déjà depuis longtemps installée lorsque cette affection est apparue ?

— Oui. Le premier cas remonte seulement à quatre ans, Alan. Si l'agent pathogène avait été inhérent à la planète elle-même, aurait-il attendu plus de trente-cinq ans pour se manifester ? Et puis, je vous répète que toutes les analyses sont négatives !

— Votre patron, Spencer est bien réellement médecin, je suppose ?

— Certainement. Mais il n'a pas poussé ses études au-delà de sa thèse ; il a préféré prendre immédiatement un poste périphérique dans le corps médical de l'Expansion. Il appartenait au service hospitalier de Nova-Angela et devait d'ailleurs accompagner les véritables colons du vaisseau dérouté lorsqu'il a choisi de suivre mon père. Ce que vous voulez dire, n'est-ce pas, c'est que son expérience est très limitée ?

— Je sais, en tout cas, qu'un matériel de première installation comporte une pharmacopée assez complète ainsi qu'une bonne documentation. Il est étonnant qu'il n'ait pas pu trouver des références permettant un diagnostic.

— Au contraire, il y en avait trop ! Je veux dire que la symptomatologie de cette épidémie est absolument incohérente. Tantôt – et assez souvent – c'est le système respiratoire qui est touché : poumons, bronches ou larynx et on assiste à une véritable décomposition des tissus. Tantôt, c'est la peau ou bien les os des membres ou même le sang où se multiplient des formes anormales de

lymphocytes. Formes anormales, c'est là le seul trait commun à tous les symptômes : des multiplications cellulaires qui ne ressemblent à rien, qui envahissent les organes, qui les tuent aussi bien par les poisons qu'elles secrètent que par cet envahissement lui-même. Comment pouvons-nous retrouver une étiologie dans cette diversité de localisations et d'aspect ? Ce qui se passe dans un lobe pulmonaire ne ressemble en rien à ce qui, dans un autre cas, va apparaître en plein milieu d'un humérus ou d'un tibia en le déformant monstrueusement. Et le stade final, Alan, le stade final... Ce ne sont plus des êtres humains, mais de pauvres corps boursouflés hurlant de souffrance !... Bien sûr, que nous avons essayé d'aller au-delà du répertoire de l'encyclopédie médicale, nous avons notamment ensemencé des cultures de tissus, mais ça a été un échec complet, aucun phénomène analogue ne se produit jamais *in vitro*. Nous avons, aussi cherché à inoculer le mal à des animaux de toutes sortes sans le moindre résultat ; il semble que seul l'être humain puisse être atteint par la maladie. Et encore... Car nous sommes allés plus loin. Nous avons tenté la contamination par greffe sur des sujets qui avaient volontairement accepté de courir le risque. Trois exactement, et ils sont toujours vivants, sans présenter le moindre trouble. Comprenez-vous, Alan, c'est une épidémie, mais elle n'est pas contagieuse ! Nous sommes impuissants, mais nous ne voulons pas mourir... Vous êtes notre seul espoir...

*

* *

Là était donc le motif de l'expédition hasardeuse et du kidnapping. Devant l'incontrôlable progression du mal, la communauté de Heaven avait fait ce que fait tout malade dans un cas désespéré : elle s'était tournée vers le médecin qu'elle jugeait le plus illustre et donc le meilleur. Un xénoépidémiologiste réputé, n'était-ce pas le seul, l'ultime recours ? Celui qui avait déjà étudié les phénomènes de la vie sur tant de planètes étranges, c'était quand même autre chose qu'un petit officier de santé... Mais, en appeler directement à Alpha pour le faire venir, c'était révéler leur position, donc renoncer à cette indépendance obtenue au prix de tant d'efforts, se livrer à la vindicte de la Fédération. Ils étaient des mutins, des déserteurs et seraient traités comme tels. Dan et Farrago n'avaient trouvé qu'une seule solution.

Pour Alan se posait maintenant un véritable cas de conscience. D'un côté, on avait attenté à sa liberté, on s'était emparé de lui contre son gré et il était hors de doute qu'on le retiendrait définitivement captif dans la planète perdue, car le relâcher équivaldrait à révéler aux

autorités fédérales les coordonnées de Heaven. Il était donc prisonnier, mais, en tant que tel, il avait désormais le droit de tout tenter pour s'évader et, en tout cas, nul ne pouvait le forcer à collaborer. D'autre part, il était médecin et, pour lui, le premier devoir, le plus imprescriptible et le plus absolu, consistait à porter secours à ses semblables, à soulager les souffrances, à faire tout ce qui était en son pouvoir pour guérir. Un devoir plus impératif peut-être encore dans cette occasion : la maladie revêtait une forme épidémique, donc entraînait justement dans ses attributions officielles. Le fait d'agir sous la contrainte devenait secondaire, il n'avait pas le droit de refuser. C'était une décision grosse de conséquence, car il lui était facile de reconquérir sa liberté avant l'atterrissage. Il lui suffisait d'attendre le moment de l'émersion dans l'espace réel et alors de faire appel à la surpuissance neuro-énergétique dont son organisme était doté pour maîtriser et neutraliser l'équipage. Puis reprendre le chemin d'Alpha. Une fois sur Heaven, cette chance lui échapperait, les adversaires seraient trop nombreux et trop dispersés. Mais déjà, il était résolu à jouer le jeu jusqu'au bout.

Quant à la nature de la maladie qu'il allait avoir à affronter, il était déjà fixé. Rien d'étonnant à ce que Spencer n'ait pu l'identifier, il y avait plus de deux siècles que cette terrible affection avait totalement disparu et n'était plus qu'un souvenir historique oublié de tous sauf de quelques rares spécialistes de paléobiologie. Elle n'avait d'ailleurs jamais été vraiment vaincue par la médecine, seule, la transformation profonde subie par la race, l'effroyable sélection de la guerre nucléaire suivie du renouvellement dans l'Expansion galactique l'avaient fait disparaître. Les conditions et les environnements étaient devenus tellement différents, les libérations psychiques si importantes que toutes les données avaient été bouleversées. Dans la nouvelle ère, certaines exceptions demeuraient qui auraient pu servir à orienter un diagnostic : les lésions organiques causées par un excès de radioactivité par exemple, mais l'ancien médecin, de Nova-Angela ne s'y était pas attardé car précisément la radioactivité était absente de Heaven. D'autre part, son bagage universitaire devait être assez réduit puisque, aussitôt après avoir passé sa thèse, il était entré au Service Colonial et n'avait donc pu se perfectionner que dans le domaine de la pathologie actuelle. Il ignorait l'histoire de son art, cette immense perspective du passé que l'envoyé d'Alpha, lui, connaissait sur le bout du doigt. Spencer n'avait jamais eu besoin de savoir que, autrefois, de grandes maladies aujourd'hui oubliées avaient décimé les populations, des « pathoses » qui naissaient, dévastaient, semaient la terreur puis s'effaçaient. La peste au XVI^e siècle, la syphilis et la tuberculose jusqu'au début du XX^e, les cardiopathies et le cancer ensuite. Le cancer...

C'était sûrement de cela qu'il s'agissait, là-bas. Cancer du poumon ou des voies respiratoires, cancer de la peau, leucémie, ostéosarcomes et toutes les métastases. Pourquoi venait-il ainsi de réapparaître ? Quelle était la cause première qui, hors de tout facteur décelable, se manifestait ? C'était cela qu'il fallait déterminer. Et imaginer aussi un traitement efficace alors que, à l'époque où l'endémie néoplasique s'était développée sur la planète Terre, l'homme n'avait jamais réussi à mettre au point autre chose que des palliatifs et s'estimait vainqueur du mal lorsque la rémission dépassait cinq ans...

Certes, pour rien au monde le docteur Alan ne pouvait refuser la nouvelle aventure qui s'ouvrait devant lui.

*

* *

Dans le poste de pilotage, Andrew avait offert son fauteuil de navigation à l'envoyé d'Alpha et celui-ci constatait que Dan, malgré son âge et son manque d'entraînement, n'avait guère perdu de son ancienne virtuosité de pilote. La nef était de retour dans l'espace einsteinien, les séquences d'approche et de descente se déroulaient avec une remarquable précision, les doigts du commandant couraient agilement sur le clavier, apportant à chaque instant aux programmations automatiques l'indispensable contrôle humain. Sur l'écran central, Alan vit grandir la planète bleue, l'immense océan scintillant sous le soleil doré, et cette première image lumineuse, brusquement révélée au sortir du néant, évoquait bien, en effet, la virginité d'un monde primordial, d'un paradis. Le minicontinent émergea bientôt près du terminateur de l'est, une terre verdoyante en forme de rectangle arrondi coupée diagonalement par une haute ligne de montagnes d'où se détachaient de part et d'autre plusieurs chaînons secondaires. Vers l'extrémité sud-ouest, la trajectoire oblique s'interrompit, l'astronef décéléra complètement, entama la descente verticale en auto-sustentation. Un grand plateau se dessinait maintenant au-dessous, bordé du côté de la mer par de petites collines terminées en falaises et s'enfonçant vers l'intérieur jusqu'aux premiers contreforts de la chaîne centrale. Au fur et à mesure que le sol se rapprochait, Alan distingua de plus en plus nettement de vastes pâturages, des champs, l'agglomération de maisons aux toits clairs, le tracé sinueux des chemins sillonnant la campagne. Il ne tarda pas à identifier également au milieu de l'écran l'aire dénudée qui servait d'astroport primitif ; la coque géante du vaisseau de première installation reposait en bordure du terrain, facilement reconnaissable. Le bourg de Monterey se trouvait sur la gauche à quatre kilomètres environ et à mi-chemin de l'océan. Dans la direction opposée et, plus

près, s'érigait une grande construction blanche placée sur une légère élévation entourée de bois.

— Nous l'appelons le château, fit Dan. C'est là que je réside avec Farrago et que vous habiterez aussi. Vous verrez que nous avons su conserver un certain confort moderne, vous ne serez pas trop dépayés et nous ferons tout notre possible pour vous rendre la vie agréable...

La nef s'immobilisa sans heurt près d'un grand hangar rudimentaire qui figurait l'astrogare. En compagnie de ses hôtes, l'envoyé d'Alpha mit pied à terre, examina les alentours déserts avec une légère grimace. Dan sourit avec bonne humeur.

— Vous savez que, en quittant Nova-Angela, nous nous sommes débarrassés de tous les émetteurs pour mieux couper les ponts. Je n'ai donc pas pu prévenir de notre arrivée au cours de l'approche. Mais l'aller et retour s'étant effectué conformément aux prévisions, nous sommes attendus à partir d'aujourd'hui et on nous a certainement vus descendre. Une voiture va venir nous chercher. Je vous préviens qu'il s'agira d'un simple break de fabrication artisanale, une bonne vieille charrette tirée par un cheval. J'espère que ce mode de locomotion ne vous déplaira pas trop ?

— Bien au contraire, j'adore la couleur locale et je suis moi-même un cavalier passable ; j'ai eu plus d'une fois l'occasion de rendre visite à des planètes beaucoup plus primitives que la vôtre, figurez-vous... Et puis, je ne suis nullement pressé. Votre... astrogare ne comporte pas de salon de réception ?

— Malheureusement, non. Ce hangar ne renferme qu'un atelier de réparations et un dépôt de pièces de rechange pour l'astronef. Mais j'entends déjà un bruit de galop...

Deux minutes plus tard, le break annoncé apparaissait, en effet, à l'entrée du terrain et venait s'arrêter sur le terre-plein ; toute une époque révolue ressuscitait soudain avec ce véhicule sorti tout droit du XIX^e siècle américain et tiré par de splendides alezans. Alan revoyait en pensée les images de cette époque, conservées dans les archives, mais, cette fois, il ne s'agissait pas d'une reconstitution de musée mais d'une réalité. Livrée à elle-même, la colonie dissidente avait tout naturellement retrouvé les techniques de ses ancêtres lointains, les pionniers du Far West pour lesquels il n'existait pas d'autre mode de locomotion, puisque eux aussi avaient abandonné derrière eux le progrès des villes. Seulement, bientôt, ils avaient été rejoints par le chemin de fer, puis par l'avion, tandis que, ici...

— Voulez-vous prendre place, docteur ?

Il se dirigeait déjà vers la charrette lorsque, brusquement, un bruit nouveau naquit dans le silence de la plaine : une pétarade qui allait en s'amplifiant. Venant de la direction opposée et contournant le hangar, un groupe de cavaliers surgit dans un nuage de poussière, vint

s'arrêter tout près d'eux. Une vingtaine d'hommes environ qui, stoppant leurs montures, mirent pied à terre et s'avancèrent à leur rencontre. Celui qui venait en tête retint immédiatement l'attention de l'envoyé d'Alpha. Très grand et très maigre, mais paraissant néanmoins solide et musclé, il avait un visage aux traits caractéristiques, avec un crâne à demi chauve prolongeant un front immense, des yeux très pâles et presque transparents, des lèvres minces et serrées surmontées d'un nez en lame de couteau. Ses vêtements, semblables du reste à ceux de ses compagnons, étaient exactement ceux auxquels Alan pouvait s'attendre : le pantalon, les bottes, la chemise à carreaux, le foulard, la veste de cuir jetée sur les épaules, la ceinture avec ses étuis triangulaires... un cow-boy venu tout droit du Texas ou de l'Arizona. Fronçant les sourcils, Dan fit un pas en avant.

— Gord ! Que venez-vous faire ici ?

— Accueillir notre nouvel hôte, bien entendu, Shannon. Et vous remercier par la même occasion de l'avoir amené...

Après quoi, tout se passa très vite, sans laisser aux astronautes le temps de réagir. Un long revolver à barillet était apparu comme par magie dans le poing de Gord et d'autres armes semblables convergeaient sur le petit groupe rapidement encerclé. Passant par-dessus, quelques hommes tâchèrent rapidement les vêtements de Dan et d'Andrew.

— Ils ne sont pas armés, chef.

— Évidemment que nous ne sommes pas armés ! explosa le pilote. Sans cela...

— Sans cela quoi ? Estimez-vous heureux qu'il en soit ainsi, car vous auriez été truffés de plomb avant d'avoir pu sortir vos thermiques ! Une balle, ça tue aussi bien qu'un rayon...

— Mais que signifie...

— Vous ne vous attendiez pas à ce que nous vous laissions accaparer pour vous seuls un docteur de la Fédération, non ? Vous comptiez bien vous le garder dans votre château, hein, pour vous sauver de la maladie, vous les premiers ! Après quoi, vous nous auriez généreusement fait bénéficier du traitement à condition que nous soyons bien sages et bien obéissants. Tant pis pour ceux d'entre nous qui lèvent un peu trop la tête, ils peuvent crever ! Eh bien ! camarades, nous avons décidé de changer un peu le programme. Le toubib travaillera pour nous, nous avons priorité parce que nous sommes cent fois plus nombreux. On verra ensuite si vous pouvez en profiter aussi...

— Vous êtes stupide, Gord ! Les réserves de médicaments sont au château et Spencer y est aussi. C'est seulement là que le docteur Alan peut faire quelque chose. À quoi serait-il bon tout seul à Monterey ? À

vous préparer des tisanes ?

— La pharmacie, Shannon, on s'en occupera après et ce sera donnant donnant ! J'ai dans l'idée que nous arriverons à un accord raisonnable, à partir du moment où tous les atouts ne seront pas du même côté.

Il rengaina son revolver, remonta sa ceinture, se tourna vers Alan qui était demeuré immobile et le fixait d'un regard amusé. Ce second enlèvement aussi inattendu que le premier réveillait en lui le sens de l'humour et, de toute façon, il ne pouvait que subir la situation.

— Doc, une voiture vous attend derrière le hangar. N'ayez aucune crainte, vous n'aurez que des amis autour de vous. Notre hospitalité sera peut-être moins luxueuse qu'au château, mais certainement plus sincère. Mais, j'y songe, vous aurez sûrement besoin d'une aide qualifiée ? Mlle Farrago va nous faire l'honneur de vous accompagner.

Avant que la jeune fille ait pu réaliser la signification des paroles de Gord, Andrew avait déjà bondi. Son élan fut rapidement maîtrisé par les cow-boys qui l'entouraient. Les yeux étincelants, les poings serrés, il s'exclama violemment :

— Vous n'allez pas emmener Silva !

— Oh ! que si, junior. N'ai-je pas dit que le toubib aurait besoin d'une assistante ? Vous n'avez d'ailleurs aucune raison de vous inquiéter à son sujet, elle sera très bien traitée et il ne lui arrivera rien de désagréable aussi longtemps que vous et les autres vous tiendrez tranquilles. Évidemment, si vous utilisez vos armes pour attaquer Monterey...

— Une otage ! gronda Dan.

— Disons un gage de paix tout simplement. Venez gentiment, mademoiselle. Vous aussi, doc...

CHAPITRE IV

Résister était inutile et, du reste, l'envoyé d'Alpha n'en avait aucune envie. Ce qui venait de se produire ne changeait rien à sa propre situation ; on l'avait transporté sur Heaven sans lui demander son avis et peu lui importait désormais que son kidnapper s'appelle Shannon ou Gord. Mais, d'autre part, il était possible que la réception organisée par ce dernier s'avère intéressante pour l'avenir. Pendant toute la durée du voyage interstellaire, Dan n'avait parlé que du passé de la colonie, il n'avait pas évoqué la présence d'un problème social ou d'une dissension intérieure. La scène de l'astroport était pourtant significative à cet égard ; elle révélait l'existence d'une division. D'un côté, le château, de l'autre, le peuple, et il semblait bien que les premiers ne soient qu'une infime minorité jouissant de privilèges qu'elle refusait aux seconds ; l'allusion aux modernes armes thermiques détenues par Farrago ou Shannon était claire. Mais si Alan était décidé à accomplir en tout cas son devoir de médecin, il était certainement préférable qu'il réside plutôt à Monterey, contrairement à ce que pensait Dan. Il connaissait déjà la nature de la maladie contre laquelle il aurait à lutter et la première chose qu'il devait faire maintenant, était de confirmer son hypothèse et étudier les formes particulières présentées par les manifestations néoplasiques. Pour cela, il lui fallait examiner le plus de cas possibles, les comparer, déterminer le caractère basal du processus morbide. Donc rassembler un nombre suffisamment élevé d'observations qu'il ne pouvait trouver que dans l'ensemble de la colonie et non dans un groupe restreint. Les travaux auxquels le docteur Spencer avait dû se livrer ne lui seraient pas d'une grande utilité ; d'ailleurs, Alan préférait aborder le problème seul sans risquer de se laisser influencer par une opinion étrangère. Quant au fait que le stock de produits thérapeutiques – précurseurs ou médicaments finis – soit détenu au château, cela n'avait qu'une importance secondaire. S'il s'agissait réellement du cancer, la biochimie et la chirurgie les plus évoluées n'avaient jamais dépassé le stade de la symptomatique et du traitement des cas particuliers sans atteindre à la racine. C'était la cause du mal qu'il fallait découvrir et, si possible, agir sur elle et non sur les malades.

L'envoyé d'Alpha jeta un coup d'œil sur le paysage de prairies. Le break filait à bonne allure, cahotant sur le chemin poussiéreux et, de chaque côté, quelques cavaliers l'encadraient, affichant des visages souriants et nullement hostiles. Cette voiture roulant dans la

campagne au milieu des riches pâturages où paissaient de nombreux troupeaux, ce cortège joyeux, tout cela ressemblait maintenant beaucoup plus à la réception d'un notable qu'à un véritable enlèvement. C'était l'espoir, le salut peut-être que ces cow-boys escortaient... L'envoyé d'Alpha se pencha vers la jeune fille assise à ses côtés, silencieuse et passive.

— Que pensez-vous de tout cela, Silva ? Vous avez traversé un morceau de la Galaxie pour venir me capturer à Paris et, à peine rentrée chez vous, vous voilà prisonnière à votre tour. La vie offre quelquefois de curieux retournements, n'est-ce pas ?

Elle leva la tête vers lui, le fixa pendant quelques secondes puis, sans transition, son visage jusqu'alors fermé s'éclaira d'un sourire.

— Que diriez-vous, Alan, si je vous confiais que je ne suis pas loin d'approuver nos ravisseurs ?

— Je dirais que vous êtes intelligente. Cela me surprend un peu, car ce que vous aviez fait là-bas n'était pas très malin. Un peu de franchise aurait peut-être bien arrangé les choses.

— Je ne vous connaissais pas encore et la préservation du secret de notre existence est tellement importante... Vous m'en voulez beaucoup ?

— Ce qui est fait est fait et je ne suis pas rancunier. Je crois comprendre les raisons de votre nouvelle attitude, mais j'aimerais les entendre de votre jolie bouche.

— C'est tout simplement parce que je découvre que Gord n'a pas tout à fait tort d'agir comme il le fait et je serais mal venue de lui reprocher les méthodes que Dan et mon père ont employées envers vous et auxquelles je me suis prêtée. Vous avez accepté de venir à notre secours, vous ne pouvez réussir qu'en examinant directement le maximum de ceux qui sont atteints par la maladie. C'était idiot de n'attendre de vous que des spéculations théoriques au fond du laboratoire de Spencer !

— Pas mal raisonné, jeune fille...

— Je sais que, à côté de vous, je ne suis qu'une ignare mais je suis prête à vous aider autant que je le pourrai. Je me fiche pas mal d'être considérée comme une otage, pourvu qu'on me laisse vous accompagner au chevet des malades. Je suis tellement certaine que vous trouverez le remède !

— Je voudrais partager votre optimisme, Silva. En tout cas, nous ferons de notre mieux, vous et moi...

*

* *

Les premières maisons de Monterey apparaissaient et l'envoyé

d'Alpha reporta son attention sur le spectacle coloré qui venait vers lui. Quelques fermes d'abord séparées par des barrières blanches, un entrepôt puis, tout de suite, l'agglomération elle-même. Une large rue étirée sur près d'un kilomètre, bordée de maisons inégales derrière lesquelles s'étendaient des jardins potagers, puis, sans transition, les champs. Maintenant, les façades défilaient de part et d'autre de la cavalcade, amplifiant le roulement des sabots sur la terre battue, offrant à l'envoyé d'Alpha une hallucinante reconstitution de l'époque héroïque du Far West sortie tout droit d'un studio de tridi. Les trottoirs de planches, les auvents avec leurs minces colonnades devant lesquels étaient attachés les chevaux sellés, les costumes des ranchmen qui allaient et venaient, se groupaient pour regarder passer le break et son escorte. Tout évoquait l'arrivée de la diligence dans une station perdue quelque part du côté du Colorado. Au centre, la rue s'élargissait pour dessiner une place ovale avec un abreuvoir entouré de quelques arbres au feuillage gris de poussière et, bien sûr, l'inévitable marque de civilisation humaine se trouvait là : le « saloon » avec ses demi-portes battantes et son enseigne. De l'autre côté, le magasin général adossé à un bâtiment plus important qui devait représenter quelque chose comme la mairie de Monterey. Quelques fenêtres du rez-de-chaussée de cet édifice étaient grillées, la prison et le shérif n'étaient pas absents du tableau. Plus ou moins consciemment, les colons de Heaven avaient tenté de retrouver le cadre de leurs lointaines origines tel qu'ils pouvaient l'imaginer d'après des immortels westerns qui, siècles après siècles, continuaient à illustrer les légendes folkloriques. Ils avaient voulu faire de leur mieux mais, en y regardant de plus près, une certaine irréalité imprégnait le tableau. De-ci de-là, des panneaux de matériau synthétique alternaient avec des planches et des rondins ; des éléments préfabriqués de première installation contrastant anachroniquement avec les charpentes de bois. Quelques détails manquaient également à l'ensemble et qui auraient dû obligatoirement faire partie d'un authentique bourg de la conquête de l'Ouest : une banque, un bureau des postes et télégraphe par exemple, peut-être aussi une ligne de chemin de fer avec ses locomotives à vapeur au sifflet rauque et à la grosse cheminée vomissant des torrents de fumée noire. Mais ce Monterey-là était immensément loin de l'antique Californie, englouti au fond du cosmos glacé, tragiquement solitaire. Les troupeaux qu'on y élevait ne pouvaient faire l'objet d'aucun commerce. Aucun train ne les emmènerait vers les abattoirs d'un Chicago disparu, personne ne signerait de chèque pour les acheter, aucun courrier n'arriverait jamais. Les portes du paradis ne mènent nulle part...

Au grand galop, le break traversa le bourg et se lança de nouveau

dans la campagne, droit vers les collines basses qui terminaient le plateau du côté de l'océan. Au milieu de celles-ci, il y avait une coupure triangulaire vers laquelle on semblait se diriger. En approchant, Alan put apercevoir au travers de cette échancrure la ligne violette de l'horizon marin et se demanda un instant si l'endroit où on les conduisait se situait sur le rivage lui-même. Mais, avant d'atteindre cette espèce de col, le chemin tourna à droite, parallèlement au dévers intérieur. Quelques minutes plus tard, l'attelage s'arrêtait sous un bouquet d'arbres au feuillage en parasol. À cent mètres de là, se dessinait un grand bâtiment plat aux murs blanchis à la chaux et au large toit incliné en auvent. Une barrière le précédait, coupée dans l'axe de la route par une porte à bascule et se prolongeant au-delà par un corral où se groupaient une vingtaine de chevaux. Le conducteur se tourna vers ses passagers.

— Voici mon ranch, doc. Vous y serez chez vous ainsi que Mlle Silva. Venez.

Dans le dernier kilomètre, la presque totalité des cow-boys les avait abandonnés pour regagner Monterey. En dehors de celui qui venait de parler et de Gord assis près de lui sur la banquette avant, il n'en était resté qu'un, un gaillard massif et trapu aux cheveux blonds qui sautait à terre et s'avancait pour aider galamment la jeune fille à quitter le véhicule. Alan descendit de son côté, leva la tête vers le conducteur qui penchait vers lui un visage éclairé par un large sourire.

— Vous êtes donc notre hôte, monsieur ?...

— Stan. Votre présence chez moi est un honneur, doc, tous les autres ranchmen m'envient, mais nous avons pensé que vous serez plus tranquille dans cet endroit écarté. Même Brenton, notre maire qui fait déjà les yeux doux à votre assistante, a convenu qu'il valait mieux que vous n'habitez pas chez lui à Monterey au milieu de tous ces garçons quelquefois un peu trop bruyants.

L'envoyé d'Alpha sourit en retour. L'homme était nettement sympathique, l'étincelle d'humour qui dansait dans ses yeux bruns aux paupières plissées lui plaisait particulièrement, ainsi que son caractéristique accent traînant, un vrai accent de terroir empreint de cordialité et dépourvu d'affectation.

— D'accord, Stan. Nous vous suivons.

— Gord va vous faire les honneurs pendant que j'emmène la carriole à la remise et que je dételle. Je vous rejoins sans tarder.

Dans le patio d'où, à leur vue, s'échappèrent deux jeunes garçons, ils furent accueillis par l'épouse de Stan, Maria ; une femme brune au visage avenant bien que prématurément ridé. Quand le maître de maison les rejoignit, elle avait déjà disposé sur la grande table de bois ciré, les cruches de bière et les galettes de maïs. Tout en s'installant

dans le fauteuil offert, Alan inspectait la pièce, notait la large cheminée, le fourneau de briques et la grosse lampe à pétrole suspendue au centre. Si, suivant la règle, le vaisseau de première installation comportait un transformateur d'énergie cosmique constituant un inépuisable générateur de courant électrique, le ranch ne semblait pas y être relié. Il en fit la remarque à Stan qui se contenta de hausser les épaules et ce fut Gord qui répondit.

— Bien sûr que la centrale existe et qu'elle fonctionne parfaitement mais, dès le début, Farrago a décidé que Monterey n'y aurait pas droit. Nous sommes supposés recréer une société nouvelle à partir de la base, c'est-à-dire des seules ressources naturelles et en ne faisant que le moins possible appel à la technologie de cette Fédération que nous avons quittée. On a utilisé au départ les engins lourds de défrichage et de construction mais, une fois le terrain préparé, on les a mis au rancart. Ils sont, du reste, à peu près inutilisables, maintenant, faute de pièces de rechange.

— Je connais les théories de mon père, intervint Silva. Nous avons coupé les ponts, donc nous savons que nous ne pouvons plus attendre de nouveaux apports. Si nous avons compté uniquement sur les machines pour assurer notre existence, nous nous serions retrouvés incapables de survivre le jour où elles nous auraient lâchés. Le prix de la liberté entraîne l'obligation de ne dépendre que de soi-même. Il était indispensable de s'adapter dès le début à l'effort nécessaire. Et encore la première génération a eu beaucoup plus de facilités que n'en avaient les véritables pionniers d'autrefois, ces engins aujourd'hui rouillés ont servi non seulement à construire rapidement le site mais aussi à forer le sol et mettre à jour les gisements de charbon, de métaux ou de pétrole que nous pouvons continuer à exploiter aisément.

— C'est une remarquable doctrine, rétorqua Gord d'un ton mordant et, loin de moi l'idée d'en désapprouver le principe. Dommage que votre père l'ait jugée bonne seulement pour nous et non pour lui... Vous ne semblez pas encore très au courant, doc. En tant que grands chefs de la dissidence, Dan et lui se sont vite considérés comme des êtres d'essence supérieure, bien trop nobles pour mener la même existence que le peuple. Ils ont bâti leur château avec l'aide de quelques lèche-bottes qui préféraient devenir des valets plutôt que de vrais conquérants de planètes ; et vous pouvez être tranquille : eux, ils sont branchés sur la centrale du vaisseau ! Lumière, chauffage, conditionnement, robots domestiques, ils ont accaparé tout l'équipement moderne de cette Fédération qu'ils font profession de mépriser. Sans oublier, naturellement, les armes et tout ce qui peut servir à leur protection. Si, un jour, vous allez là-haut, doc, soyez bien certain que vous n'y trouverez pas de lampes à pétrole !

— Vous exagérez ! s'indigna la jeune fille. D'abord, n'oubliez pas que ce sont eux qui ont pris toute la responsabilité de l'aventure, et il est bien normal que ça leur donne quelques droits. Sans eux, vous ne seriez pas ici... Le matériel auquel vous faites allusion n'était qu'en faible quantité, il n'y en aurait jamais eu assez pour tous et, par conséquent, il y aurait toujours eu des mécontents et des privilégiés. D'ailleurs, ces appareils s'usent et vous tombez bien mal en parlant de lampes à pétrole parce que, justement, j'en ai une dans ma chambre. Les panneaux d'ambiance lumineuse commencent à défaillir ! Quant aux armes, j'estime qu'il a eu raison de les mettre à l'abri. Il n'y a pas d'animaux dangereux sur Heaven, elles ne pourraient servir qu'à vous entre-tuer les soirs de bagarre, quand vous vous enivrez dans le saloon ! Et puis, ça ne vous a pas empêchés de vous forger vous-mêmes des pistolets à déflagration chimique...

L'envoyé d'Alpha contempla ses hôtes avec un regard amusé.

— J'espère que cette discussion ne va pas dégénérer de pareille façon, dit-il d'un ton ironique. Pour ma part, je ne possède ni thermique ni Colt mais tout juste une lime à ongles. En tout cas, je constate que, sur Heaven, l'évolution sociale présente un remarquable esprit de suite. Vous êtes venus ici parce que vous étiez en désaccord avec la Fédération et, maintenant que vous voilà seuls, vous avez transféré votre dissension à l'intérieur de votre propre société. Une dissidence dans la dissidence... Mais, permettez-moi de vous dire que, pour le moment, vos petites histoires et vos petites rancunes ne m'intéressent absolument pas. On m'a enlevé contre mon gré pour me transporter ici et je n'ai accepté de faire contre mauvaise fortune bon cœur que parce qu'il m'a paru que la raison de vos actes entraînait dans le cadre de mon devoir professionnel. Vous êtes menacés par une épidémie, vous avez voulu un médecin, me voilà. Laissez-moi faire mon boulot et fichez-moi la paix avec le reste !

Pour la première fois, Brenton, le maire de Monterey, éleva la voix.

— Vous avez entièrement raison, doc. Plus tôt vous commencerez votre tournée, mieux ça vaudra. Quand vous aurez chassé la mort qui rôde autour de nous, il sera temps de mettre un peu d'ordre dans la maison, et je crois que vous nous y aiderez aussi.

Alan regarda pensivement l'homme massif et taciturne. Quand il aurait chassé la mort... C'était une phrase à laquelle il s'attendait, la jeune fille lui avait dit à peu près la même chose. Ici, comme ailleurs, c'était toujours pareil. Quand le toubib local s'avérait impuissant, on faisait appel à un célèbre professeur et lui, il *devait* guérir. À quoi bon leur dire que, dans ce cas particulier, les chances étaient presque nulles ? Ils se refuseraient à le croire, ou plutôt, ils ne penseraient qu'à une mauvaise volonté de sa part. Magnifique et ingrat métier... Quoi qu'il en soit, il ferait tout ce qu'il pourrait.

— Par où commençons-nous ?
— Ici même, fit Stan d'une voix changée, en se levant. Ma fille...
— Allons-y donc. Vous venez, Silva ? N'oubliez pas que vous êtes désormais ma collaboratrice.

*

* *

Gord et Brenton demeurèrent immobiles près de la cheminée pendant que Maria et Stan précédaient Alan vers le premier étage du ranch. En haut, ils ouvrirent une porte menant dans une grande chambre située dans la partie la mieux exposée du bâtiment. Le maître de maison s'arrêta dans le couloir tandis que sa femme entra.

— Hannah, le médecin est venu ! Il va te guérir...

L'envoyé d'Alpha pénétra à son tour, se dirigea vers le lit où, perdue dans la blancheur des draps sur lesquels ses longs cheveux très noirs se détachaient en dur contraste, l'adolescente tendait vers lui son visage trop pâle mangé par d'immenses yeux cernés de mauve.

— Laissez-nous seuls et fermez la porte. Bonjour, Hannah...

Pour établir son diagnostic, Alan ne disposait évidemment d'aucun des multiples équipements de laboratoire qui, ailleurs, auraient pu lui venir en aide ; pas le moindre bioanalyseur ni le plus petit endoscope holographique. Il ne pouvait compter que sur l'auscultation directe tout comme au temps de Laennec, c'est-à-dire sur ses yeux, ses oreilles et ses doigts, guidés par une intuition aiguë plus encore peut-être que par la somme considérable de connaissances professionnelles accumulées dans sa mémoire eidétique. Mais, en définitive, le seul inconvénient résultant de l'absence de l'appareillage auxiliaire habituel, fut la difficulté de déterminer avec précision le stade du processus morbide. L'état général, les symptômes et les signes particuliers étaient nets et ne laissaient place qu'à une seule déduction. C'était exactement ce qu'il avait pressenti depuis le début : la terrible affection qui avait endeuillé l'humanité terrienne à la veille de la Troisième Guerre mondiale et que l'humanité nouvelle avait oubliée renaissait sur Heaven. Hannah était atteinte d'un cancer primaire du poumon...

*

* *

Lorsque Alan réapparut dans le patio, la nuit venait de tomber et Maria était en train d'allumer la suspension à pétrole. Elle remit en

place le verre de la lampe, régla posément la mèche avant de se tourner vers lui. Mais ses gestes étaient automatiques et son regard brûlait d'une question qu'elle n'osait formuler, immobiles et silencieux, les autres attendaient aussi. L'envoyé d'Alpha s'approcha de la table, inclina la cruche sur un verre, but longuement puis se laissa tomber sur un siège.

— Alors ?...

C'était Brenton le taciturne qui venait de proférer la question que ses compagnons n'osaient poser, mais ce fut vers Gord qu'Alan leva les yeux.

— C'est Dan Shannon qui m'a emmené sur Heaven, mais c'est vous, ensuite, qui vous êtes interposé pour m'amener ici. J'ai besoin maintenant d'être clairement fixé sur vos intentions. Vous êtes le meneur d'un mouvement populaire, d'une révolte contre une forme d'autorité tout comme Farrago jadis à Nova-Angela. Puis-je vous considérer comme le chef idéologique de Monterey, le leader de l'opposition au château ?

— Vous le pouvez, doc. Brenton ne m'en voudra pas de réclamer ce titre, il est de son côté le meilleur administrateur que la colonie ait jamais eu et nous marchons la main dans la main. Pourquoi cette question ?

— Pour savoir qui commande vraiment et ne pas tourner en rond. Combien y a-t-il de cas au total dans la colonie ?

— Environ deux cents.

— Êtes-vous disposé à me laisser librement les examiner, c'est-à-dire aller où je voudrai et quand je voudrai ?

— Bien entendu, doc ! En compagnie de Mlle Silva, comme je l'ai promis. Un de nous vous servira de guide pour vous éviter de perdre du temps, mais vous agirez absolument selon votre gré et, d'ailleurs, un boghey sera constamment à votre disposition. Je vous demanderai seulement deux choses : *primo*, continuer à habiter ici car c'est l'endroit où il sera le plus facile des vous protéger le cas échéant. *Secundo*, ne pas tenter de vous rendre au château, ils ne vous laisseraient plus repartir et vous savez que c'est nous qui avons besoin de vous avant tout.

— Il faudra bien, cependant, que je reprenne un jour contact avec Dan puisque le stock de médicaments est là-bas.

— Nous envisagerons cette question lorsque vous serez suffisamment éclairé pour pouvoir formuler votre ordonnance, docteur. Mais l'examen auquel vous venez de vous livrer sur Hannah a dû vous donner une première idée sur la nature de l'épidémie ?

— Mieux qu'une idée, Gord. Je sais d'ores et déjà de quoi il s'agit. Peu vous importe le nom scientifique de cette maladie, appelons-la néoplasie si vous voulez. Mais, de toute façon, sa description ne se

trouve pas dans les traités de médecine dont dispose Spencer. Ses manifestations peuvent revêtir des formes diverses et c'est pour cela que j'ai besoin d'étudier le plus grand nombre possible de cas afin de mieux la cerner.

— Je vous répète que Monterey tout entier vous est ouvert. Vous comprenez bien que tous vous attendent comme le sauveur, puisque vous allez les guérir !

— Identifier une maladie et la guérir, ce n'est pas tout à fait la même chose... Il y a eu déjà beaucoup de morts dans la colonie ?

— Plus de trois cents. Les agonies ont toujours été...

— Je sais. Des souffrances atroces.

Debout au fond de la pièce, Maria se rapprocha brusquement, tendant vers la lumière un visage bouleversé.

— Mais cela sera épargné à mon Hannah, n'est-ce pas ? Et quand elle sera guérie, je la surveillerai mieux que je ne l'ai fait jusqu'à présent. Je ne la laisserai plus aller se baigner dans cette sale mer ! C'est l'esprit de la mort qui rôde dans ses vagues...

— La mer ?

— Ce sont des contes de bonnes femmes, grommela Gord. C'est un fait que nous n'aimons guère cet océan sans bornes qui nous entoure, mais la raison en est très simple et seuls les esprits faibles peuvent croire que des mauvais génies ou des sirènes assoiffées de sang habitent ces flots. Voyez-vous, doc, lorsque nous sommes arrivés, nous comptions que la pêche subviendrait en partie à nos besoins et nous avons construit deux ou trois bateaux dans ce but. Ça paraissait facile car le régime des vents est régulier et, comme il n'y a aucun satellite naturel, les marées sont faibles mais, avec tous les échanges thermiques entre les pôles et l'équateur et comme il n'y a aucun grand continent qui puisse servir de barrière, il existe certainement des courants très puissants contre lesquels il est impossible de lutter. En tout cas, chaque tentative s'est soldée par un échec et les barques ne sont jamais revenues. Nous avons préféré nous contenter du poisson des lacs ou des torrents qui est d'ailleurs délicieux, vous le verrez. Mais à la suite de ces premiers déboires, beaucoup d'êtres simples ont imaginé des fables...

— Des fables ! s'exclama violemment Maria. Vous oubliez de dire que ces fameux courants, s'ils existent, ne passent qu'au large ; la mer est toujours tranquille sur la côte. Et, pourtant, il y a déjà eu plusieurs noyés. Je ne parle pas des marins mais de gosses qui allaient barboter au pied des rochers après le coucher du soleil. Leurs corps n'ont pas été entraînés puisqu'on les a retrouvés ensuite sur la plage !

— Des imprudences inexcusables, des hydrocutions... Ça arrive tous les jours sur n'importe quelle planète. Ce n'est pas en s'appuyant sur des racontars pareils que le toubib va trouver le remède qu'il nous

apportera. La science est positive et lui aussi.

L'envoyé d'Alpha se tourna vers Silva.

— À l'arrivée, Dan et Spencer ont procédé à toutes les analyses habituelles, n'est-ce pas ? Un vaisseau de première installation contient toujours le matériel de laboratoire nécessaire dans ce but.

— Bien entendu, Alan. On vous l'a d'ailleurs confirmé. Il n'y avait nulle part rien d'anormal ni de nocif, pas plus dans la mer qu'ailleurs.

— Bien. Gord, je compte commencer mes visites dès demain matin, arrangez-vous en conséquence. Je n'aurai sans doute pas besoin de m'attarder longtemps sur chaque cas, deux ou trois jours suffiront. Je vous dirai ensuite quelles seront les mesures à prendre.

Un peu après le dîner, Maria conduisit Silva et Alan vers leur chambre respective et leur souhaita le bonsoir. Avant d'aller dormir, la jeune fille s'attarda un instant auprès de l'envoyé d'Alpha.

— Maintenant que nous sommes seuls, puis-je vous poser une question ?

— Allez-y.

— J'ai remarqué que, lorsque Maria vous a demandé si sa fille allait guérir, vous avez éludé la réponse. Mais, à moi, et puisque vous me considérez comme votre assistante, vous pouvez me faire part de votre pronostic. Le terme de néoplasie que vous avez employé est très vague. Une simple verrue est un néoplasme, je crois ?

— Exact. Toute croissance cellulaire anormale, toute manifestation tumorale appartiennent à cette définition, qui n'en est pas une. L'exemple que vous évoquez reste toujours localisé et périphérique ; il est donc facilement extirpable lorsque, comme c'est le plus souvent le cas, il ne régresse pas de lui-même. Mais, autrefois, cette manifestation d'anarchie cellulaire pouvait prendre une tout autre dimension, irradier au travers de l'organisme et le détruire. On parlait alors de malignité et on appelait cela le cancer.

— J'ai lu le mot dans de vieux livres... Mais je ne me souviens pas que Spencer m'en ait jamais parlé.

— Il n'a aucune raison de connaître une maladie disparue depuis plus de deux siècles. Disparue du secteur galactique de la Fédération, s'entend, mais cela ne signifie pas qu'elle ne puisse pas renaître ailleurs. En première analyse, c'est bien ce qui se passe sur Heaven, je m'en étais du reste douté d'après la description que vous m'aviez faite.

— Alors, tout va bien, Alan ! Puisque le cancer a déjà été vaincu et que vous le connaissez, le cauchemar est fini !

Le visage de l'envoyé d'Alpha s'assombrit. Il posa sa main sur l'épaule de la jeune fille.

— Le cancer n'a jamais été vaincu, Silva. Comme d'autres grandes pathogénies du passé, il a simplement cessé d'exister... là-bas. Si je

n'arrive pas à changer quelque chose sur votre fichu paradis, Hannah sera morte avant trois mois...

CHAPITRE V

La tournée des visites fut plus rapide que l'envoyé ne l'avait laissé prévoir ; avant la fin de la seconde journée, il avait réussi à compléter sa documentation et à dresser le tableau de l'invasion de la maladie. Le nombre d'observations dont il disposait maintenant était suffisamment élevé pour permettre une vue d'ensemble statistique d'autant que, de son côté, Silva s'était chargée d'interroger les familles de ceux qui étaient déjà décédés pour enrichir les données symptomatologiques. Un premier élément se détachait nettement dont la signification profonde restait à déterminer. Si le cancer historique avait été une affection essentiellement multiforme capable de se manifester à partir de n'importe quel tissu ou organe, il apparaissait que sur Heaven, il tendait à être beaucoup plus sélectif dans ses localisations primaires. Dans 70% des cas, l'agression se produisait comme chez Hannah au niveau de l'arbre respiratoire : poumons, bronches ou larynx. Les 30% restants étaient en majorité constitués par des carcinomes de la peau caractérisés par une extension à la fois diffuse et rapide et Alan avait également noté quelques ostéosarcomes des membres ainsi que de rares leucémies myéloïdes. Évidemment, au cours de l'évolution du mal, les métastases envahissaient finalement le reste de l'organisme, mais jamais, à l'origine, on n'avait enregistré de tumeurs cérébrales, hépatiques, intestinales, rénales, génitales ou autres. La pathogénèse était indubitablement orientée.

Une deuxième remarque était également à souligner. À l'exception de rares cas isolés, tous les patients appartenaient à la seconde génération et étaient donc des adolescents. Là, une première hypothèse pouvait être avancée : l'immunité acquise par la race humaine n'était qu'imparfaitement transmissible héréditairement, la régression sociologique de la colonie entraînait dans une certaine mesure l'atténuation des facteurs particuliers de l'autorésistance. Mais il aurait été hasardeux d'affirmer que les deux phénomènes soient nécessairement liés ; d'autres groupes placés aux avant-postes de l'Expansion connaissaient aussi des difficultés d'implantation sans que jamais le cancer n'y soit réapparu. Il aurait fallu admettre que le seul fait d'être totalement coupé de la Fédération détermine dans l'évolution génétique un aussi dramatique retour en arrière... L'envoyé d'Alpha considérait beaucoup plus logique de supposer que la cause profonde ne se trouvait pas dans les organismes eux-mêmes mais dans leur environnement.

Employant le jargon professionnel, il résuma la situation à Silva.

— Nous avons recueilli les données séméiologiques, il faut maintenant déterminer l'étiologie.

— Ces données ne suffisent pas pour prescrire une thérapeutique symptomatique ?

— Dans une certaine mesure seulement. Nous ne ferions qu'abaisser le taux de mortalité apparent en bloquant plus ou moins l'évolution du mal mais le génie épidémique subsisterait, trouverait d'autres portes d'entrée, revêtirait d'autres manifestations cliniques. La bataille serait toujours à recommencer. Nous ne pouvons vraiment agir qu'au niveau de la cause en la supprimant, si c'est possible... Un peu plus tard, l'envoyé d'Alpha allait expliciter son langage.

*

* *

La réunion avait lieu dans le saloon de Monterey dont Alan n'avait aperçu que l'extérieur lors de son arrivée. L'intérieur en était tout aussi typique avec sa grande salle bordée sur tout un côté par le bar et dominée, au fond, par une galerie de bois ajouré ainsi qu'avec les costumes des cow-boys assis autour des petites tables buvant et jouant aux dés. Alan et Silva s'y étaient rendus directement sans passer par le ranch et se trouvaient un peu en avance. Ils s'approchèrent du comptoir derrière lequel un petit homme très brun les regardait venir avec un large sourire.

— Serviteur, mademoiselle Farrago, c'est un grand honneur de vous voir ici. Salut, doc ! Mon nom est Bully et ma maison est la vôtre. Que puis-je vous offrir à boire ?

— Quelles sont les spécialités du pays ?

— Le choix ne manque pas ! Nous avons réussi à acclimater la vigne sur Heaven, mais si les raisins sont excellents comme dessert, le vin que nous en tirons n'est pas très fameux, je ne vous le conseille pas. Il paraît qu'il faut au moins un demi-siècle pour que les ceps s'adaptent à une nouvelle terre, alors il y a de l'espoir... La bière, elle, est bien meilleure.

— Je l'ai déjà goûtée au ranch, elle est, en effet, très agréable. Le sol est favorable à la culture du houblon ?

— Absolument pas, doc. Mais votre confrère Spencer a découvert une plante locale qui va tout aussi bien et comme nous avons de l'orge en abondance, pas de problème.

— Si vous avez de l'orge, vous faites donc aussi du whisky ?

— Et comment ! Whisky, rye, bourbon, c'est notre meilleure réussite jusqu'à présent et vous pouvez me croire sur parole, j'étais déjà distillateur sur Nova-Angela. Je vous ferai visiter nos alambics...

— Va pour le whisky, Bully. Seulement, comment vous paierai-je mes consommations ? Je ne pense pas que les cartes de crédit de la Fédération aient cours ici...

— Mais personne ne paie personne, ici, doc ! Chacun travaille pour assurer la vie de la colonie, donc chacun a droit à la production. Celui qui a fait pousser les grains avec lesquels je fabrique mon alcool a bien le droit d'en boire quand il a soif.

— Et s'il en boit trop, au point de négliger la culture de son champ ?

— Alors, on le fiche à la porte du saloon et il ne peut y revenir que lorsqu'il a fait son boulot. Pas de problème non plus.

— Je vous en avais parlé, Alan, intervint la jeune fille. Mon père a voulu réaliser sur Heaven un véritable communisme où chacun reçoit tout mais où personne ne peut accaparer à son seul profit sans apporter sa part. Vous savez que les malades ne vous paieront pas pour les soins que vous leur donnerez, pourquoi voudriez-vous payer vous-même pour manger ou boire ?

— Le phalanstère... Sous cet aspect tout au moins, Heaven mérite son nom. Dommage que les théories de Fourier ne puissent s'appliquer qu'à un groupe social à la fois isolé et réduit. Le jour où vous deviendrez plus nombreux, l'apport réel de chacun sera plus difficile à préciser.

— Ce jour-là, rétorqua Gord qui venait d'entrer suivi de Brenton, ce jour-là, nous évoluerons. Avec son système d'attribution de base et de crédit figuré progressif, la Fédération a trouvé une solution à son échelle. Nous n'aurons pas grand mal à faire mieux à la nôtre. Mais c'est de vous qu'il dépend aujourd'hui que la question se pose demain. Si vous ne les arrêtez pas, les ravages de l'épidémie nous auront bientôt décimés à un tel point qu'il n'y aura plus de colonie et donc jamais de problèmes économiques. Vous avez établi votre diagnostic, docteur ?

— Certainement.

— Vous allez donc pouvoir vous mettre au travail ?

— Me mettre au travail ? C'est très facile, mon vieux. Je vais faire immédiatement et pour votre bénéfice la seule chose qui soit en mon pouvoir : formuler un pronostic. Sur les quelque deux cents cas que je viens d'examiner, une cinquantaine mourront d'ici à trente jours, soixante-dix environ avant deux mois et le reste au bout du trimestre. À cette époque, d'autres colons auront été frappés à leur tour, le double très probablement, l'épidémie semble bien progresser en raison géométrique. Dans une année, les trois quarts de la nouvelle génération de Heaven auront disparu, les trois quarts ou peut-être la totalité... Il ne restera plus que les vieux comme vous, Gord, en admettant que la résistance dont vous bénéficiez encore se maintienne.

— Vous voulez dire que ?... Mais c'est impossible ! Vous n'allez pas refuser de nous soigner ! C'est votre devoir de médecin !

— Je n'ai pas besoin que vous me le rappeliez. Mais il est indispensable que je vous précise d'abord une ou deux choses dont vous ne paraissez pas vous douter. La maladie dont il s'agit, Gord, n'est pas une petite affection banale, elle est d'une nature complètement différente de toutes celles dont vous avez pu entendre parler. Elle n'est ni microbienne, ni virale, ni la conséquence de l'agression d'une substance toxique. Elle ne procède d'aucun agent biologique ou chimique. Elle n'est même pas contagieuse au sens propre du mot, elle frappe à son gré mais ne se transmet pas. En thérapeutique, il est possible de la contrôler dans une certaine mesure, c'est-à-dire de ralentir son évolution dans l'organisme et même d'obtenir souvent des guérisons durables, mais elle ne cesse pas pour autant d'exister et de s'étendre. Prenons par exemple le cas de Hannah : le traitement approprié pourrait probablement la sauver, mais pendant ce temps, deux ou trois autres jeunes filles seront atteintes à leur tour et ainsi de suite jusqu'à ce que Monterey tout entier devienne un vaste hôpital. Sans compter l'aspect de malignité qui caractérise cette maladie. Elle changera de forme d'une façon déroutante, posera sans cesse de nouveaux problèmes qu'il faudra résoudre. Le résultat final sera seulement à plus longue échéance, mais, en définitive, ce sera le même.

— Alors, vous trouvez plus simple de les laisser mourir tout de suite ? Vous refusez de leur donner une chance ? Vous êtes un salaud, docteur !

— Laissez-moi terminer mon exposé, soupira l'envoyé d'Alpha, c'est le seul moyen pour vous d'arriver à comprendre où je veux en venir. Pour vous faciliter les choses, je vais prendre un exemple à votre portée. Sur certaines planètes en voie de colonisation, nous nous heurtons fréquemment à des maladies d'un autre genre, mais non moins dangereuses. La fièvre de Barnard IV, pour citer un cas.

— Je la connais. Un grand oncle à moi faisait partie de la première installation. Mais, justement, il avait été guéri !

— Bien sûr... Seulement, cette fièvre, comme beaucoup d'autres analogues, appartient à une catégorie dont, sur la Terre d'autrefois, le paludisme était le type. Vous avez certainement appris sa pathogénie, Silva ? Un hématozoaire inoculé par la piqure d'un insecte particulier et qui se fixe dans les globules rouges qu'il détruit. Eh bien ! le seul moyen que l'on n'ait jamais découvert pour venir à bout de cette affection a été de supprimer les moustiques porteurs du germe, donc, d'éliminer la cause. Dans toute l'histoire de la médecine, ça a toujours été pareil, qu'il s'agisse de la peste, de la fièvre jaune ou de celle de Barnard. La cause, entendez-vous ?

— Je vous suis, doc, et je vous prie de m'excuser pour les paroles de tout à l'heure. Mais cette cause, vous allez la trouver, n'est-ce pas ?

— Tout ce que je puis vous promettre, c'est de m'y efforcer.

— Je suis sûr que vous réussirez. En attendant, puisque vous connaissez les traitements provisoires qui permettent de freiner les progrès de la maladie, vous allez les appliquer. Empêcher Hannah et tant d'autres de mourir avant que vous ayez trouvé la source de l'épidémie.

— Nous arrivons au second problème, Gord. Vous me demandez un palliatif, un traitement d'attente. Je puis facilement vous rédiger une ordonnance, mais où se trouve la pharmacie ?

Un instant, Gord demeura interloqué devant la question directe et se reprit rapidement.

— Vous savez que nous n'avons pratiquement rien, ici, en dehors de ce qui reste des troussees individuelles et de quelques drogues courantes que Bully a réussi à nous préparer. Je me doute bien que ce n'est pas avec ça que vous pouvez nous guérir.

L'envoyé se tourna vers le barman.

— Vous êtes apothicaire à vos moments perdus, mon vieux ?

— Juste un tout petit peu, docteur... Vous voyez, ma formation première était celle d'agronome et j'en ai gardé quelques notions sur les propriétés des plantes. Je m'étais ensuite orienté vers la distillation, donc, vers la préparation des extraits. La flore de Heaven contient beaucoup d'espèces similaires à celles que je connaissais et après pas mal de tâtonnements et d'essais, je suis arrivé à constituer une petite pharmacopée de base. Par exemple, il y a des saules, ici, l'aspirine que j'ai tirée de leur écorce est peut-être loin d'être chimiquement pure, mais elle agit convenablement en tant que fébrifuge et analgésique.

— Félicitations, Bully ; il faudra que vous me montriez votre officine un de ces jours. Mais quant à vous, Gord, j'avoue que vous m'étonnez beaucoup. Vous étiez-vous imaginé que ma seule présence allait conférer des propriétés miraculeuses à une potion contre la toux ou à un vésicatoire ?

— Non, bien sûr... Mais vous n'êtes pas un médecin comme les autres, vous êtes un spécialiste de l'Extra-Terrestre et je sais que, à vous tout seul, vous avez déjà vaincu des microbes inconnus sur des planètes beaucoup plus lointaines et tout aussi isolées que la nôtre. Ces humanoïdes primitifs ne mettaient sûrement pas de pharmacie moderne à votre disposition ? Nous n'avons pas de récepteur d'hyper-radio à Monterey, mais il y en a un au château et les nouvelles se propagent vite jusqu'à nous. Ce n'est pas par hasard que Dan est allé vous chercher, vous et pas un autre, et nous connaissons votre réputation.

— Vous êtes désarmant de naïveté. Ce que vous appelez ma réputation serait basé sur des racontars à partir de bobards de journalistes de tridi ? Certes, je suis professionnellement xénobiologiste et j'ai eu plus souvent que mes collègues l'occasion de franchir les limites de l'Expansion pour étudier des phénomènes nouveaux, mais je dispose dans ce but d'une nef spécialement outillée. J'emporte mon laboratoire avec moi. Je possède même un équipement portatif micro-miniaturisé très riche en possibilités qui me serait fichtrement utile ici. Dois-je maintenant vous rappeler les conditions dans lesquelles j'ai été enlevé ? Je n'ai rien dans les poches, Gord, pas même un objet de toilette. La seule chose que l'on n'a pas pu m'empêcher d'emporter, c'est mon cerveau et la documentation renfermée dans sa mémoire. Cela m'a permis de poser un diagnostic et d'envisager théoriquement ce que pourrait être une thérapeutique d'attente pendant que je m'efforcerai de remonter à la cause. Mais ce palliatif qui nous permettra de freiner momentanément les progrès du mal, dites-vous bien que Bully, malgré ses dons remarquables, ne pourra jamais vous le préparer. La fabrication d'un complexe moléculaire de cette sorte suppose non seulement un outillage irréalisable avec les moyens dont vous disposez, mais des dizaines de know-how, de secrets techniques que j'ignore. Je suis un toubib, comme vous dites et pas un industriel.

— Dites-vous vraiment la vérité, docteur ?

— Si vous vous mettez maintenant à douter de mes paroles, Gord, vous pouvez aller au diable ! Revenez me chercher le jour où vous vous serez cassé une jambe et n'oubliez surtout pas de vous munir d'un sac de plâtre.

— Excusez-moi, docteur, je ne voulais pas vous offenser. Quelle solution préconisez-vous ?

— Pour l'instant, je n'en vois qu'une. Le vaisseau de première installation contenait un stock de produits pharmaceutiques et je sais en gros ce qu'il renferme. Outre le matériel d'examen et d'analyses, il y a tout un éventail de médicaments dont une bonne partie doit être aujourd'hui inutilisable étant donné le temps écoulé. Mais il y a certainement aussi un échantillonnage de ce que nous appelons des précurseurs, c'est-à-dire des substances de base à partir desquelles on peut assez facilement obtenir des dérivés susceptibles de convenir dans le cas présent. Ma supposition est-elle juste, Silva ?

— Oui, Alan. Il y a une bonne centaine de flacons scellés, catalogués uniquement suivant des groupes de formules chimiques.

— En règle générale, les précurseurs sont stables, à condition bien entendu que personne ne se soit amusé à les ouvrir et à les manipuler sans précaution.

— On n'y a pas touché. Le docteur Spencer est seulement un

praticien, pas un biochimiste. Il s'est contenté de les ranger à l'abri, faute de ne savoir qu'en faire.

— Il a été sage. Il est donc possible – attention, je dis seulement « possible », pas certain – que moi qui ai quelques connaissances en la matière, j'y trouve ce qu'il nous faut pour freiner l'évolution de la maladie en attendant de faire mieux. En conclusion, Gord, je dois aller au château.

— Et on vous y gardera, doc ! Ils vous laisseront fabriquer votre médicament et n'accepteront ensuite de nous en faire profiter que si nous courbons l'échiné et nous soumettons sans réplique au régime féodal, comme des serfs ! Vous ne pouvez pas aller là-haut !

— Parfait. Dans ce cas, je vous suggère une seconde possibilité. Aidez-moi à m'emparer de la nef de Dan, je m'en servirai pour retourner dans la Fédération et me procurer tout ce qui est nécessaire non seulement pour le traitement provisoire dont je vous ai parlé, mais aussi pour m'aider dans mes recherches et me donner ainsi le maximum de chances de supprimer définitivement l'épidémie.

— Non ! Après votre disparition, la Sécurité interstellaire est certainement alertée et, si vous réapparaissiez là-bas, on saura vite d'où vous venez et, par conséquent, où nous sommes. Ce serait la fin de notre liberté, la fin de Heaven.

L'envoyé d'Alpha haussa les épaules.

— Je suis fatigué de discuter avec des imbéciles... La fin de Heaven ? Elle aura inéluctablement lieu et de la façon que je vous ai décrite, puisque vous refusez de vous laisser soigner. J'ai dit ce que j'avais à dire, vous m'avez entendu, essayez maintenant de comprendre, si vous en êtes capable. Moi, je retourne dormir au ranch. Venez me voir demain matin, mais seulement si vous apportez quelque chose de positif. Vous m'accompagnez, Silva ?

Dans le silence opaque qui s'ensuivit, la voix du massif Brenton s'éleva pour la première fois.

— Gord, le toubib a raison, tu es un crétin. Maintenant, tu vas fermer ta grande gueule et écouter...

Alan n'en entendit pas davantage, il venait de franchir le seuil et se dirigeait vers le break. Il aida la jeune fille à prendre place sur le siège, rassembla les rênes, fit claquer le fouet.

*

* *

— Alan, Alan !... Il se passe quelque chose !

Brusquement tiré d'un profond sommeil, l'envoyé d'Alpha ouvrit les yeux, se souleva sur un coude pour contempler la gracieuse et archaïque apparition. Vêtue d'une immense chemise de nuit de toile

blanche, tenant à la main une lampe à pétrole, Silva venait de faire irruption dans sa chambre. En d'autres circonstances, l'arrivée nocturne d'une féminine beauté n'aurait pas manqué d'éveiller en lui de coupables désirs, d'autant que les plis rêches de la rustique étoffe ne pouvaient empêcher de deviner ce qu'ils étaient censés dissimuler. Mais le visage de la jeune fille exprimait une visible inquiétude qu'il ressentit immédiatement. Elle s'avança dans la chambre, posa la lampe sur la table, marcha jusqu'à la fenêtre grande ouverte.

— Venez vite !

Il s'enveloppa dans sa couverture, alla la rejoindre. Les pièces de l'étage ouvraient sur la façade orientée vers le sud, c'est-à-dire en direction de Monterey où l'on voyait briller quelques lumières. Plus loin, dans le même axe, la plaine étendait ses grandes prairies coupées de secteurs boisés jusqu'au terrain où l'astronef de Dan s'était posé. Ensuite commençaient les premiers contreforts des montagnes fermant l'horizon. C'était là-bas, au flanc de la pente, que se dressait le château. Un vague halo rosé, nettement visible malgré l'éloignement, signalait son emplacement. Une brise faible et régulière soufflait, venue des cimes, apportant jusqu'à eux l'écho d'une vague rumeur où Alan discerna comme un roulement de lointaines détonations.

— Écoutez..., murmura Silva. On se bat, là-bas...

— Il semblerait... Mais ne me dites pas que des sons aussi atténués par la distance ont pu vous réveiller ?

— Je ne dormais pas. Je suis tellement bouleversée par tout ce qui arrive, par cette situation sans issue, que j'étais incapable de trouver le sommeil et je m'étais accoudée à la fenêtre pour me détendre. C'est alors que j'ai vu cette lueur sur le château, j'ai d'abord cru à un incendie. Mais le halo a changé et... tenez, ça recommence !

Effectivement, le reflet indistinct avait brusquement grandi et sa teinte était devenue bleuâtre. Sa forme était perceptible maintenant : celle d'une demi-sphère striée d'étranges vibrations qui la moiraient tantôt de violet, tantôt d'un vert intense. Pendant quelques secondes, cette clarté émanée d'un foyer invisible sembla croître encore, puis décrut par lentes palpitations, revint progressivement à son premier aspect. Parallèlement, le silence aussi était retombé et plusieurs minutes s'écoulèrent sans apporter de nouveaux changements. Enfin et d'un seul coup, comme si on eût tourné un commutateur, tout s'éteignit. Immobile et tendue aux côtés de l'envoyée, la jeune fille frissonna longuement. D'un geste tendrement amical, il enserra les minces épaules, l'écarta de la fenêtre, la conduisit vers un fauteuil. Elle se laissa aller, levant vers lui des yeux emplis de désarroi.

— Ils ont attaqué le château, n'est-ce pas ?

— C'est probable. J'ai peut-être eu tort de mettre ainsi Gord en face de la réalité, mais que pouvais-je faire d'autre ? Lorsqu'il s'est emparé

de nous au moment de notre atterrissage, il était sûrement persuadé que ma seule présence suffirait à chasser la menace du cancer ; tous les idéologistes sont comme cela, leurs rêveries théoriques les empêchent de voir les vérités les plus évidentes. Lorsqu'il a compris que, pour accomplir ma tâche, j'avais besoin de moyens qu'il ne pouvait me fournir, il a pris impulsivement la seule décision qui lui paraissait conforme à ses actes : continuer à me garder ici, mais aller chercher là où ils se trouvent les médicaments nécessaires. J'imagine cette folle et stupide chevauchée dans la nuit... Même s'ils avaient eu une chance de réussir, ce qu'ils m'auraient rapporté aurait été probablement inutilisable.

— Vous pensez qu'ils ont échoué ?

— Cela ne fait pas de doute. Le château, vous le savez, dispose des générateurs d'énergie du vaisseau et aussi de l'équipement classique de protection. Le spectacle auquel nous avons assisté est significatif. Ces halos lumineux ne sont que la fluorescence des champs d'interdiction ; le moyen de défense que possèdent tous les postes avancés de l'Expansion pour protéger leurs bases contre les animaux dangereux par exemple. Même s'il date de quarante ans, le matériel semble être encore en état de fonctionner.

— Mais cette tentative n'aura pu qu'aggraver la situation ! Il faut faire quelque chose !

— Seller deux chevaux et galoper à notre tour dans la campagne ? Il y a eu assez de bêtises comme cela jusqu'ici. Nous n'avons pas d'autre choix que d'attendre qu'on vienne nous raconter l'épisode et d'espérer que cette folle équipée aura mis un peu de plomb dans le crâne de Gord. Pour le moment, il faut dormir.

— Je ne pourrai pas fermer l'œil, Alan ! Près de vous, je me sens presque rassurée, il se dégage de vous une telle force, un tel équilibre. Mais quand je serai seule...

— Alors, c'est très simple, Silva, prenez mon lit, je dormirai dans ce fauteuil.

Très peu de temps après, le son d'une respiration profonde et régulière démontrait à l'envoyé que le résultat était atteint : la jeune fille s'était assoupie d'un seul coup, comme un enfant. Il éteignit la lampe, jeta un dernier regard vers l'horizon obscur puis, toujours enveloppé dans sa couverture, se pelotonna dans le fauteuil, s'efforçant de trouver une position acceptable. Quand, enfin, il réussit à son tour à trouver le sommeil, ses dernières pensées conscientes avaient été marquées au coin d'un sombre humour. C'était bien la première fois que, partageant sa chambre avec une fille aussi jolie et séduisante que Silva, il se réveillerait le lendemain avec des courbatures...

CHAPITRE VI

Ce ne fut pas Gord qui se manifesta ce matin-là, juste après le lever du soleil, mais un cow-boy de Monterey. Alan était déjà debout et habillé mais, si doucement qu'il eût fait, son départ de la chambre avait réveillé Silva et celle-ci n'avait pas tardé à le rejoindre dans le patio pour le petit déjeuner préparé par Maria. C'est à ce moment-là que le cavalier arriva, un jeune garçon aux cheveux blonds embroussaillés et au visage grêlé de taches de rousseur.

— Salut, doc ! C'est Brenton, le maire, qui m'envoie. Il vous prie de vous rendre chez lui.

— Volontiers. Dites aux garçons du ranch de nous seller deux chevaux pendant que nous terminons.

— Mais M. Brenton n'a demandé que vous !...

— Silva est mon assistante, mon vieux, elle m'accompagnera. Si vous y voyez quelque chose à redire, vous pouvez retourner là-bas tout seul.

— Oh ! ça va... Moi, vous savez, je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit, le reste, c'est pas mon affaire...

Un moment plus tard, le trio franchissait la barrière. Bien qu'issu d'une époque où, sur les grandes planètes de la Fédération, le cheval n'était plus qu'un animal rarissime conservé dans des parcs naturels protégés, la vie errante de l'envoyé d'Alpha l'avait familiarisé avec toutes sortes de montures animales et il était un excellent cavalier. Le produit de l'élevage de Stan descendait d'un remarquable croisement entre des anglo-arabes terriens et une race équinoïde originaire de Polana. Et il est intéressant de noter à ce sujet que, comme par hasard, Polana se trouve dans la constellation du Centaure. Alan transforma le trajet jusqu'à Monterey en un véritable parcours hippique de grand style, sautant les barrières, franchissant les ruisseaux d'un bond, dévalant des pentes déclives et se gardant bien surtout d'emprunter la route. Les joues rosies par l'excitation, Silva le suivait dans sa foulée et, lorsqu'ils mirent pied à terre sur la place du bourg, leur guide avait vingt bonnes longueurs de retard sur eux. Il ne fit aucun commentaire mais le regard qu'il leva sur le docteur reflétait la plus franche admiration.

Brenton et Gord les attendaient au sommet des marches de l'auvent et s'abstinrent également de toute remarque en ce qui concernait la présence de la jeune fille. Le groupe pénétra à l'intérieur du bâtiment, dans une première pièce en forme de bureau qu'Alan inventoria du

regard. Deux détails attirèrent immédiatement son attention : une plaque d'éclairage d'ambiance fixée au plafond et, contre la paroi du fond, un vidéophone. Il haussa les sourcils en se retournant vers le maire.

— J'avais cru comprendre que le château gardait pour lui seul les bienfaits de la technologie moderne... Il semble que vous disposiez ici non seulement d'énergie électrique mais aussi d'un communicateur. À moins que ce ne soient que des objets de musée ?

— Non, docteur. Le bâtiment municipal est bien relié par un faisceau avec la centrale du vaisseau. C'était nécessaire parce que, dans la partie arrière de la maison, de l'autre côté de cette porte, se trouve l'atelier de réparation et d'entretien du matériel agricole. Je ne suis pas uniquement le maire, voyez-vous, je suis aussi ingénieur mécanicien et c'est à ce titre que je me trouvais sur Nova-Angela. Toutefois, l'installation a été faite de façon qu'il soit impossible de brancher des raccordements sur le reste de Monterey, le faisceau disjoncterait immédiatement.

— Toujours suivant le principe d'autodéveloppement de la nouvelle société ?

— La loi de Farrago... Quant au communicateur, il sert à transmettre les ordres entre le château et ici, mais nous ne pouvons pas appeler. Et c'est très rare qu'ils se manifestent.

— Ce n'est pas pour ce genre de détails que nous vous avons demandé de venir, doc, coupa Gord. Il y a des choses infiniment plus importantes dont nous devons parler.

Alan attira vers lui une chaise, s'assit et considéra le meneur avec un lent sourire ironique.

— Je m'en doute, mon vieux, Silva et moi étions réveillés la nuit dernière. Vous avez accompli un exploit remarquable, hein ?

— J'ai tenté la seule manœuvre possible dans le dilemme où vous nous avez placés vous-même. Il vous fallait une pharmacie. J'ai essayé d'aller la chercher là où elle était.

— Le vrai héros de western... Racontez-moi un peu ça, les distractions sont si rares, dans votre paradis.

— Ne vous moquez pas de moi, j'aurais très bien pu réussir. Nous sommes partis une bonne trentaine, bien armés, en faisant un grand circuit pour arriver par l'autre côté au flanc des collines. Les sabots des chevaux étaient enveloppés de chiffons, personne ne pouvait nous entendre venir. Bien sûr, je savais que Farrago a ceinturé les approches du château par un champ d'interdiction magnétique, mais il ne le maintient jamais en activité permanente, les condensateurs ne pourraient pas tenir le coup pendant des années et il ne possède pas de rechange. J'avais raison, d'ailleurs. Quand nous avons commencé l'investissement, le champ était bien inactivé.

— Seulement, les détecteurs, eux, fonctionnaient et ils ont enclenché le barrage tout en donnant l'alerte. C'est bien ce qui s'est passé ?

— Normalement, ils n'auraient pas dû être en circuit non plus !

— Normalement, peut-être... Mais il ne vous est jamais venu à l'idée que, après la brillante démonstration que vous avez faite en nous enlevant Silva et moi, la situation cessait d'être normale ? Votre acte équivalait à une déclaration de guerre, l'ennemi était sur ses gardes. Et, malgré leur délabrement dû à l'âge, les défenses étaient encore en état de fonctionner, à ce qu'il paraît. Nous avons entendu des coups de pistolet, à quoi rimait cette fusillade ?

— Nous avons tiré sur les paraboles réceptrices du faisceau d'énergie, mais nous étions trop loin pour faire mouche. Ils ont répondu en mettant le champ en suractivité. Je n'aurais jamais cru que leurs vieux circuits soient encore capables de tenir le coup pour alimenter le mur thermique, mais ils y sont arrivés.

— C'est bien pour ça qu'ils avaient économisé l'équipement en attendant la grande occasion. Il y a des pertes parmi vos hommes ?

— Trois ou quatre un peu roussis, mais rien de grave, doc. Ce n'est même pas la peine de vous déranger, les pommades de Bully suffiront. Nous nous étions heureusement méfiés dès l'apparition de la première luminescence. Mais je ne me pardonne pas l'échec de la tentative. Ça aurait pourtant tout arrangé...

— Ça n'aurait rien arrangé du tout, Gord, au contraire ! Qu'auriez-vous fait si vous étiez parvenus à pénétrer dans le château ? Abattre quelques-uns de ses occupants et ligoter les autres, sans doute ? Puis vous auriez fourré dans vos sacs tout ce qui ressemblait à des produits chimiques pour venir triomphalement me les offrir ? Comme vous n'y connaissez rien, il y a gros à parier que ce que vous m'auriez rapporté ne m'aurait pas avancé d'un pas ; soit que les précurseurs soient stockés ailleurs que la pharmacopée générale, soit que, en les manipulant maladroitement, vous les ayez rendus inutilisables.

— Nous aurions forcé Spencer à nous livrer ce qu'il vous fallait.

— Mais il n'en sait rien non plus, idiot ! Tout ce que vous avez obtenu c'est une aggravation de la situation ! Je vais vous dire une bonne chose, Gord...

Venue de l'extérieur, une brusque rumeur coupa la parole à l'envoyé. Un concert de cris et d'exclamations. Il se leva d'une détente, se dirigea vers la porte demeurée grande ouverte sur la place centrale. Il eut juste le temps d'apercevoir un groupe vociférant de cow-boys entourant un cavalier au cheval couvert d'écume, lorsque, lancée dans un élan irrésistible, Silva le bouscula, dégringola les marches.

— Andrew !

Avec une rapidité inattendue chez cet homme lent et massif, Brenton avait à son tour foncé vers le rassemblement, se frayait un passage sans ménagements pendant que montaient les clameurs.

— C'est le fils de Dan ! Lynchons-le !

— Le premier qui le touche, je l'abats ! hurla le maire. Foutez le camp !

Gord arrivait à la rescousse, ainsi que Stan qui venait d'apparaître, sortant du saloon. Les cow-boys reculèrent en maugréant, révélant à l'envoyé le spectacle du jeune homme sautant à terre pour recevoir dans ses bras Silva, palpitante et transfigurée de joie.

— Andrew !... Tu es venu !...

Après quelques ultimes manifestations de mauvaise humeur, les cow-boys acceptèrent de se replier en direction du bar pendant que Gord entraînait le jeune Shannon vers la mairie. Se détachant de la balustrade de la terrasse, Alan lui serra la main au passage, sourit à Silva solidement accrochée au bras de l'arrivant, rentra à son tour. Brenton ferma la porte et s'adossa contre le battant. Mains dans les poches, Gord considéra sombrement Andrew.

— Vous avez de la chance que nous ayons pu intervenir à temps ! Vous pensiez peut-être qu'on vous accueillerait avec des fleurs ? Si vous avez été envoyé pour connaître l'état d'esprit de Monterey vis-à-vis du château, vous devez maintenant savoir à quoi vous en tenir. Mais peut-être êtes-vous porteur d'une proposition de Farrago ? Je vous conseille de vous expliquer. Et vite !

Le jeune homme fronça les sourcils. Il ouvrait la bouche pour répondre lorsque l'envoyé d'Alpha s'interposa, se plantant en face du meneur.

— Au nom du cosmos, Gord, êtes-vous à ce point dénué de la plus élémentaire psychologie ? N'importe qui pourrait vous dire pourquoi Andrew est ici, ça crève les yeux ! Cessez pendant un moment de jouer les commissaires du peuple et laissez-moi mettre les choses au point.

— Le docteur a raison, fit lentement Brenton. Ferme-la !

— Bah ! Si ça l'amuse...

L'envoyé d'Alpha lui avait déjà tourné le dos.

— Andrew, je suis certain que vous n'êtes chargé d'aucune mission et que vous avez quitté le château de votre propre mouvement. L'attaque de la nuit dernière vous a fait penser que la situation ici devenait explosive et dangereuse et vous avez craint que les rebelles ne se vengent sur Silva de leur échec.

— C'est exactement cela, docteur Alan. Déjà, depuis l'atterrissage et votre enlèvement, je n'y tenais plus. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'elle était détenue comme otage, livrée sans défense à la haine,

torturée peut-être... Quand la bande de Gord a donné l'assaut au château, j'ai compris qu'ils étaient désormais en pleine rébellion et j'ai décidé de venir rejoindre Silva, de la protéger ou de partager son sort...

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Moi aussi, je l'aime ! s'écria la jeune fille. Mais pourquoi es-tu venu, Andrew chéri ? Je ne risquais rien, puisque Alan était là !

— Merci de votre confiance, Silva. Mais je comprends les sentiments qu'il pouvait éprouver. Andrew, vous êtes parti à l'insu de Farrago et de votre père ?

— Oui, docteur. Les relais extérieurs du champ de protection avaient quelque peu souffert de la surintensité et, ce matin, tout le monde était occupé à leur réparation. J'en ai profité pour sortir un cheval du corral et filer par les bois.

— Vous vous êtes sauvé en cachette, cela signifie donc que l'attitude du château est résolument négative par rapport à Monterey. C'était logique, surtout après cette stupide démonstration.

— Le père de Silva est furieux, vous vous en doutez bien. Je ne crois pas qu'il ait encore décidé de quelle façon il allait ramener l'ordre, mais il est prêt à tout. Docteur, vous seul pouvez éviter le pire, maintenant. Il faut que vous alliez le voir !

— C'est exactement la solution que je préconisais déjà hier. Les dissensions intérieures qui agitent la colonie ne m'intéressent que secondairement, en tant qu'entraves à mon rôle de médecin. Votre père et vous-même êtes venus me chercher à Paris pour combattre l'épidémie qui frappe Heaven, mon devoir professionnel m'a obligé d'accepter cette tâche et c'est la seule chose qui compte pour moi. Mon diagnostic est établi ; il est terriblement pessimiste, mais je ferai tout ce que je pourrai pour vous sauver tous. Pour commencer, il me faut avoir la libre disposition du stock de produits pharmaceutiques. Je vais aller les chercher.

— Non ! Encore une fois, non ! hurla Gord. Si vous tombez entre leurs mains, tout est perdu pour nous ! J'exige que Farrago délivre les médicaments à Monterey et vous, doc, vous ne bougerez pas d'ici ! C'est moi qui commande, personne ne doit l'oublier !

Alan respira profondément. Dans le complexe mécanisme neuroglandulaire de son organisme, toute une biochimie spéciale s'éveillait, les implants cybernétiques dont il était doté entraient en action, un torrent d'énergie surhumaine l'envahissait tout entier. Ses yeux, lorsqu'il fixa le meneur, étaient devenus opaques comme du métal et, cependant, sa voix, quand il parla, était douce, presque affectueuse.

— Non, mon vieux, vous ne commandez pas. À toutes les époques, dans toutes les civilisations et au travers même de la Galaxie, il y a

une loi imprescriptible, celle de la survie. Cette loi fait que seul peut décider celui qui est capable de protéger la race ou l'espèce : le chasseur lorsque la faim menace, le guerrier lorsqu'une tribu ennemie attaque le territoire, le prêtre lorsque les dieux sont en colère ou le médecin lorsque l'épidémie s'abat. Le temps n'est plus aux idéologies stériles, aux discours vides et fumeux de politiciens comme Farrago ou vous-même. C'est à moi maintenant d'agir pour le salut de tous et moi seul ai le droit d'ordonner.

Une brusque poussée de rage convulsa les traits de Gord. Pareille prise de position était plus que ne pouvait en supporter son orgueil. Avec un véritable rugissement de colère, il porta la main à sa ceinture, tira son revolver.

— Je comprends tout ! Ils ne vous ont jamais enlevé, vous étiez d'accord avec eux ! Vous êtes un espion de la Fédération !

Son bras se tendit, son doigt commença à se crisper sur la détente et son geste fut si rapide que personne, pas même Brenton qui ne se trouvait qu'à quelques pas de lui, n'eut la possibilité d'intervenir. Personne, sauf Alan. L'effet des influx énergétiques qu'il avait libérés en lui agissaient maintenant sur ses réflexes de telle façon que, pour lui, le facteur temps était littéralement démultiplié. Chaque centième de seconde se détachait du suivant, comme une perle distincte d'une autre dans un chapelet, et la rapidité de ses réflexes s'accordait automatiquement à cette apparente lenteur. L'arme n'avait pas encore parcouru la moitié de son arc de cercle que, déjà, la main de l'envoyé enserrait le poignet de Gord, le broyait.

Quand la détonation retentit, assourdissante, le canon était déjà suffisamment dévié pour que la balle aille se perdre dans un mur. Puis l'étreinte s'accrut, un cri de douleur s'échappa de la bouche de l'homme dont les doigts s'ouvrirent, laissant échapper le revolver. Le son de l'arme tombant sur le plancher coïncida curieusement avec un autre bruit : le craquement sec produit par l'impact du poing d'Alan sur le maxillaire inférieur de son antagoniste. Quand Gord bascula en arrière et s'effondra, fracassant une chaise sur son passage, il ne s'était écoulé que deux secondes depuis le début du round et le combat était virtuellement terminé. Il y eut encore une brève séquence lorsqu'il tenta de se relever mais l'envoyé était déjà sur lui, l'empoignait par les revers de sa veste, l'arrachait du sol et le projetait au travers de la pièce en direction du bureau sur lequel il atterrit avec fracas pour rebondir sur le fauteuil municipal en compagnie duquel il parcourut le reste du voyage jusqu'à la paroi du fond. Juste au-dessus, un vase de poterie à prétention décorative oscilla un instant, dépassa la limite d'équilibre, dégringola pour éclater en menus fragments sur le crâne luisant qui émergeait des débris. Puis le silence revint, total.

Figés de surprise, Silva et Andrew n'avaient pas encore bougé d'un

pouce et Brenton fut le premier à s'animer. Il hocha longuement la tête.

— Eh bien ! docteur... On sait encore se battre dans la Fédération...

— Oh ! vous savez, je ne suis qu'un petit amateur... C'est tout juste si je commence maintenant à m'échauffer, mais si vous ou quelques-uns de vos administrés voulez prendre la suite, je crois que la forme revient...

— Pas question ! Nous avons déjà suffisamment d'impotents comme ça... Qu'est-ce que c'est ? Allez-vous-en ! On n'a pas besoin de vous ici !

La seconde partie de la réplique s'adressait à trois ou quatre cow-boys qui, attirés par l'écho de la détonation, venaient d'ouvrir la porte. En tête venait Stan et, juste à côté de lui, le garçon qui un peu auparavant était venu chercher Silva et Alan au ranch et avait donc assisté à la démonstration d'équitation à laquelle l'envoyé s'était livré. Son regard parcourut lentement la scène allant de Gord effondré dans les morceaux du fauteuil jusqu'à Alan qui se massait pensivement les phalanges. Il émit un léger sifflement, recula, tira sur lui le battant qu'il referma avec douceur. Un juvénile éclat de rire retentit.

— Votre réputation est définitivement établie, Alan ! fit Silva incapable de maîtriser sa gaieté. L'histoire va faire le tour de la ville. Avant un quart d'heure, tout Monterey saura que son hôte forcé n'est pas seulement un toubib mais un vrai chef... Tiens... Voilà votre interlocuteur qui se réveille...

Gord revenait en effet à lui et se redressait péniblement. Après avoir réussi à se mettre debout, il se débarrassa du bras de fauteuil qui était demeuré autour de son cou, massa un instant sa mâchoire en réprimant une grimace de douleur, se mit en route d'un pas mal assuré. Il atteignit l'angle du bureau contre lequel il se stabilisa. Ses yeux se fixèrent sur ceux d'Alan puis, brusquement, un large sourire quelque peu asymétrique éclaira ses traits.

— Doc, c'est la première fois qu'on me flanque une pareille correction et je crois que j'en avais besoin. Il me fallait ça pour que je commence à comprendre que vous aviez raison de me traiter de crétin. Acceptez-vous...

Il tendit sa main grande ouverte et, sans hésiter, l'envoyé d'Alpha la serra cordialement.

— Ouf ! Pas si fort, je vous prie, mon poignet est encore en capilotade ! Je ne sais pas ce que vous avez dans les muscles mais la prochaine fois que j'aurai envie de faire du sport, je m'attaquerai plutôt à une défricheuse de quatre cents tonnes ! J'ai eu un moment de folie tout à l'heure, voulez-vous me le pardonner ?

— N'en parlons plus, mon vieux, c'est oublié. La seule chose qui compte, c'est que nous allons enfin nous mettre d'accord. Il faut que

vous réalisiez pleinement que, devant le sort tragique qui menace Heaven, des décisions positives doivent être prises et que je suis seul compétent.

— Je l'ai compris, soyez sans crainte, et c'est vous qui commandez. Je ne demande que deux choses. D'abord que ce que vous allez faire ne risque pas de nous priver de vous.

— Craignez-vous vraiment que l'on me retienne prisonnier dans le château si j'y vais ?

— Non, je viens de m'apercevoir à mes dépens qu'il vaut mieux ne pas vous chercher noise. La deuxième chose à laquelle je tiens au moins autant que Farrago, sinon plus, c'est à la sauvegarde de notre indépendance. Docteur, faites l'impossible pour réussir un miracle par vos propres moyens sans provoquer l'intervention de la Fédération.

— Vous avez dû « faire l'impossible » ? Je m'y engage. Mais en cas d'échec total – ce que je ne souhaite pas mais que je dois quand même envisager – je ne vois plus qu'un seul recours. Emprunter l'astronef et aller soumettre le problème à mon amie Nora, l'ordinatrice terminale des super-cerveaux électroniques d'Alpha. Je dis bien Alpha, le centre démographique, et non pas le gouvernement officiel de la Fédération, et encore moins la Sécurité interstellaire.

— Pour le moment, il vaut peut-être mieux ne pas trop envisager cette hypothèse, intervint Andrew. Après les événements de la nuit dernière, mon père a justement craint cette éventualité et il a agi en conséquence. L'astronef n'est plus là ; il l'a envoyé en commande automatique sur orbite lointaine et lui seul pourrait accepter de le rappeler au sol.

Alan regarda le jeune homme, haussa les épaules, se retourna vers Gord et Brenton.

— Vous voyez bien que, quoi qu'il doive arriver ensuite, il faut avant tout que j'aille au château. Sans escorte, bien entendu, et, n'en doutez pas, j'en repartirai. Toutefois, il se peut que, ensuite, je me rende aussi ailleurs... De toute façon, en ce qui concerne la sécurité de Monterey, vous pouvez être tranquille, Gord. Vous n'aviez qu'un otage, vous en avez deux à présent.

CHAPITRE VII

L'après-midi commençait à peine lorsque Alan quitta le bourg pour s'engager au trot allongé sur la route de l'est. Il atteignit d'abord le primitif astroport, constatant au passage que, effectivement, l'astronef de Dan n'était plus là. Puis il passa à la hauteur de l'immense coque du vaisseau de première installation à jamais immobilisée, attaqua les premières pentes boisées. Un quart d'heure plus tard, il arrivait en vue du but, attachait son cheval à l'abri d'un fourré et continuait à pied.

Ce terme de château employé par les colons pour désigner la résidence de Farrago n'avait rien à voir avec les forteresses médiévales ou les somptueuses demeures de la Renaissance. C'était au contraire un bâtiment nettement moderne dont la réalisation avait visiblement accaparé la majeure partie des éléments préfabriqués apportés de Nova-Angela. Fidèle à sa théorie sur la structuration d'une société nouvelle, le chef de l'ancienne rébellion avait entraîné les militants de son parti à employer les ressources de la planète pour construire leur habitat, mais il avait judicieusement estimé que les matériaux contenus dans les soutes du vaisseau ne devaient pas être perdus pour autant. Ce qui en résultait était un bâtiment de trois étages décalés pour ouvrir au maximum l'encorbellement des terrasses correspondantes. Le bloc était surélevé par rapport au sol par quatre groupes de minces piliers courbes dont la ligne générale se raccordait avec celles du toit arrondi et l'ensemble, avec ses larges baies polarisables et ses claires parois aux teintes métallisées, formait un étrange contraste avec les baraques de planches et de rondins que l'envoyé venait de quitter. En moins d'une heure de cheval, il était passé du Far West du XIX^e siècle à la civilisation galactique.

Il émergea de la lisière, s'engagea sur le terre-plein et continua à avancer d'un pas tranquille droit vers la façade. Il était certainement déjà entré dans le champ des détecteurs mais espérait bien que ceux-ci ne mettraient pas automatiquement les défenses en action contre un spot isolé. Et, effectivement, rien ne se passa. Sauf, lorsqu'il se fut suffisamment rapproché, l'apparition d'un homme vêtu de bleu au sommet de l'escalier qui menait à la première terrasse. Le personnage descendit à sa rencontre et, d'après son attitude, Alan jugea qu'il devait être l'un des membres de la petite équipe qui entourait les maîtres du lieu, un domestique en fait. L'étui d'un pistolet thermique était accroché à sa ceinture, le château était donc bien en état d'alerte ; mais, en tout cas, l'homme ne fit aucun geste menaçant.

D'une voix polie, il interrogea le visiteur.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ?

— Docteur Alan, si toutefois mon nom vous dit quelque chose. Je désire parler à Farrago et Shannon.

— Docteur Alan ! Mais certainement ! Je vais tout de suite prévenir de votre arrivée...

Il n'en eut pas le temps car, déjà, Dan apparaissait à son tour, dégringolait les marches.

— Docteur ! Vous voilà enfin ! Entrez vite !

La porte donnant sur la terrasse ouvrait dans un large couloir nu terminé par un panneau coulissant. Derrière, une grande pièce éclairée par une vaste baie encadrant le panorama des montagnes et livrant passage à la vive lumière du soleil de midi. L'ameublement confortable était quelque peu hétéroclite, en partie moderne : métal et transplex, en partie dû à l'artisanat local comme la bibliothèque de bois ciré ou le large fauteuil recouvert de cuir dans lequel un homme corpulent et aux cheveux grisonnants était assis, fixant l'arrivant de ses yeux noirs et brillants.

— Tout va bien, Farrago, s'exclama le pilote en livrant passage à l'envoyé. Le docteur Alan est venu nous rejoindre.

Le maître de Heaven se souleva à moitié sur son siège, tendit une main plus sèche et plus nerveuse que son physique de Mexicain trop gras aurait pu le laisser supposer.

— Vous voici tout de même, docteur ! Je suis heureux que vous ayez réussi à échapper à ces énergomènes d'en bas. Asseyez-vous, et toi, Dan, apporte-nous de quoi boire. Fais prévenir aussi Spencer, qu'il nous rejoigne. Je m'excuse de la désagréable réception dont vous avez été l'objet et j'espère que vous n'avez pas été trop mal traité.

— Pas le moins du monde. Et je dois préciser tout d'abord que je ne me suis nullement échappé, comme le pense Dan. J'ai pu faire comprendre à mes... hôtes qu'il était nécessaire que je vienne au château et ils m'ont laissé partir.

— Vous avez très bien manœuvré. Toute cette histoire était infiniment regrettable et il était temps que les choses rentrent dans l'ordre. C'est pour que vous soyez auprès de nous que nous sommes allés vous chercher et ce n'est qu'en demeurant ici que vous nous serez utile. Quels moyens Gord et ses pareils pouvaient-ils mettre à votre disposition ?

— La conversation ne s'engage pas très bien, Farrago. Vous dites que vous êtes venu me chercher ? J'appelle cela un enlèvement, un kidnapping pur et simple et vous seriez malvenu de vous étonner si ceux de Monterey ont copié vos méthodes. Bien sûr, en me plaçant devant le fait accompli, vous avez compté que la notion du devoir professionnel primerait pour moi toute considération personnelle. Je

suis médecin, donc je ne peux refuser de soigner. Mais si vous vous y étiez pris de façon moins brutale, si vous m'aviez contacté normalement, j'aurais pu amener avec moi un matériel de diagnose et des agents thérapeutiques qui me font défaut maintenant.

— Je conçois vos griefs, docteur, mais il m'était impossible d'agir autrement et vous en savez assez pour comprendre pourquoi. Votre déplacement aurait été détecté et la Fédération nous aurait retrouvés. Cependant, le vaisseau grâce auquel nous avons pu venir ici contenait beaucoup de choses nécessaires à votre art, nous les avons stockées dans le château et vous allez pouvoir les utiliser.

— C'est sur cela que vous comptiez ? Une pharmacopée qui moisit depuis quarante ans au fond d'un placard ? D'ailleurs, même si quelques-uns des produits qui s'y trouvent ont conservé leur activité, vous possédez un médecin dans votre équipe. Pourquoi ne s'en est-il pas servi ?

— Le docteur Spencer ?

— Le docteur Spencer est un âne... C'est ce que vous alliez dire, Farrago ?

L'envoyé d'Alpha se tourna dans la direction d'où venait de surgir la voix nouvelle. En compagnie de Dan, porteur d'une bouteille de whisky, le personnage évoqué franchissait la porte. Des trois « châtelains », c'était de loin celui qui paraissait le plus âgé, avec son crâne presque chauve, ses iris décolorés cernés de bistre, sa silhouette osseuse et cassée. Mais un large sourire éclairait ses traits tandis qu'il avançait, main tendue.

— Voici donc enfin le célèbre docteur Alan !... Vous ne sauriez croire, mon cher confrère, à quel point votre arrivée me soulage. Je n'en pouvais littéralement plus. Cette épidémie impossible à définir, ce développement du mal que rien n'enrayait... Vous regardez mon visage, docteur Alan ? Je n'ai que 75 ans, mais, pendant ces derniers temps, le sentiment de mon impuissance et le poids de ma responsabilité m'ont terriblement vieilli, je le sais. J'étais le seul thérapeute sur Heaven, comprenez-vous, et je ne pouvais rien faire, rien d'autre que d'assister à l'extension inéluctable de la maladie. Plus que tout autre, vous pouvez comprendre ce qu'éprouve un médecin condamné à regarder mourir ses malades sans pouvoir les aider...

— Et sans même pouvoir déterminer la maladie dont ils meurent, n'est-ce pas ? Ni dans votre formation du service de santé de l'Expansion, ni dans la documentation que vous possédez, vous ne pouviez rencontrer de cas analogues ni trouver des éléments de diagnostic différentiel. Bien entendu, vous n'avez jamais eu l'occasion d'étudier l'histoire de la médecine ?

— Malheureusement non. Voudriez-vous dire que cette affection a déjà existé quelque part dans le passé ? Sur la Terre peut-être ?

— Effectivement. Mais ne vous désolerez pas. Ce que vous auriez découvert ainsi ne vous aurait pas avancé beaucoup. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet tout à l'heure, vous et moi. J'ai d'abord quelques points de détail à régler avec notre hôte.

Il se retourna vers Farrago qui l'observait attentivement.

— Je viens de dire que je connaissais la nature exacte de l'épidémie qui frappe Heaven et, cela, je dois reconnaître que c'est grâce à l'intervention spectaculaire de Gord et à mon second enlèvement. Combien de malades avez-vous dans le château ?

— Sur un personnel qui se montait naguère à quarante et un hommes, femmes et enfants, huit jusqu'à maintenant ont été atteints, et trois d'entre eux sont morts. Je ne compte pas dans ce chiffre l'épouse de Dan ni la mienne, décédées depuis longtemps et de tout autre chose.

— Reste donc cinq cas en évolution. Et vous pensiez qu'un aussi petit nombre m'aurait permis de faire une opinion complète et définitive ?

— Spencer a rendu plus d'une fois visite aux malades de Monterey. Il est prêt à vous faire part de ses observations.

— Les observations d'un médecin qui vient de reconnaître que ce genre d'affection lui est complètement inconnu et qui ne possède par conséquent pas de fil directeur pour sélectionner les symptômes significatifs ? Heureusement, j'ai pu examiner les deux cents et quelques cas d'en bas, ce qu'il semble bien que vous ne m'auriez pas autorisé à faire, et quarante-huit heures m'ont suffi pour savoir avec une totale certitude à quoi m'en tenir.

— Cette regrettable démonstration de l'astroport aura donc au moins servi à cela. Vous allez pouvoir combattre sérieusement le mal.

— Le comprendre, oui, le combattre, c'est autre chose. Ce que je pourrai peut-être – je dis bien « peut-être » – faire dès maintenant, c'est freiner les progrès de l'épidémie, retarder l'échéance fatale pour ceux qui sont ou seront touchés. Puis profiter du délai pour m'efforcer de trouver la cause. Tant que je ne la connaîtrai pas et que je ne pourrai pas m'attaquer directement à elle, la colonie demeurera condamnée. Elle mettra seulement un peu plus longtemps à disparaître. Procédons donc par ordre. D'abord, trouver le palliatif qui permettra de temporiser.

— Les complexes médicamenteux contenus dans le stock, fit Spencer, ne seront pas d'un grand secours. Ce sont les produits classiques qui composent habituellement les pharmacopées d'urgence et, du reste, la plus grande partie a, depuis quatre décades, dépassé sans recours les limites d'utilisation. Il y a aussi un stock de précurseurs mais je suis un primaire en matière de biochimie, presque un ignare. Je n'ai pas osé m'en servir.

— Je verrai ce que je peux en tirer. Il va sans dire que, si je n'y trouve pas ce qu'il me faut, nous devons envisager d'autres moyens sur lesquels je reviendrai tout à l'heure. Auparavant, Farrago, je tiens à ce que la situation soit nette entre nous. Il est bien entendu que le traitement d'attente que je mettrais au point serait appliqué immédiatement à tous les malades, que ce soit à Monterey ou au château ?

Les épais sourcils de Farrago se froncèrent et ses yeux se rétrécirent.

— Ce n'est pas exactement ainsi que cela se passera, docteur ! Gord a joué les trublions lors de votre débarquement, mais vous ne devez pas oublier que c'est moi qui vous ai amené ici. Vous aurez tout ce qu'il vous faudra pour mener à bien votre travail, mais c'est pour mon compte que vous l'exécuterez. Je suis le chef de Heaven. Moi seul peux décider de l'application générale du traitement.

— Je m'attendais à cette réponse. En somme, vous me tenez pour votre médecin particulier avec interdiction d'exercer au-dehors sans votre autorisation ? Vous vous imaginez aussi sans doute qu'un syndrome généralisé peut se traiter localement et non collectivement et qu'on peut persuader une épidémie de respecter des limites de propriété seigneuriale ? Vous faites une très grosse erreur en me considérant comme l'un de vos domestiques, mon vieux. Mais je n'ai pas fini et je vais encore préciser un second point. Dans le cas auquel j'ai fait allusion, celui où, dans le stock que vous avez indûment accaparé, je ne trouverais pas les précurseurs dont j'ai besoin, il ne reste qu'un recours. Dan devra rappeler l'astronef et le mettre à ma disposition pour que j'aie chez moi me procurer les substances nécessaires. Et n'allez pas me dire que l'industrie locale, tout juste capable de fabriquer du whisky et des lampes à pétrole, serait à même de s'attaquer à la synthèse de molécules d'une inconcevable complexité.

— Vous dépassez les limites ! Jamais, vous m'entendez, docteur, jamais je ne permettrai qu'on fasse appel à la Fédération ! Nous nous sommes révoltés contre elle et contre ses lois, nous avons traversé l'espace pour conquérir notre liberté et vous venez me parler de nous soumettre de nouveau ? S'il est impossible de faire autrement, je préfère que nous succombions sous l'épidémie plutôt que de nous livrer !

— Je prévoyais encore cette réponse, soupira Alan. Elle est parfaitement insensée... Est-ce vraiment par pure idéologie ou par simple peur des représailles que vous tenez à ce que les coordonnées de Heaven restent ignorées même du Centre Démographique ?

— Peu vous importe ! Nous sommes les seuls maîtres de l'œuvre que nous avons réalisée et aucun lien ne sera jamais rétabli avec votre monde.

— Vous êtes pourtant allé m’y chercher... Enfin, je constate que, sur ce point tout au moins, une certaine unité règne encore dans votre société, puisque Gord est du même avis que vous, et son cerveau est aussi borné que le vôtre. Après votre exode de Nova-Angela, il est probable que le Service Cosmodésique vous a recherchés, ne serait-ce que pour récupérer un matériel qui lui appartenait. Mais l’enquête a dû être vite close, car sinon, et bien que je sois plus jeune que vous, j’en aurais probablement entendu parler ou j’en aurais au moins retrouvé des traces dans les dossiers de l’Expansion. Vous avez certainement été considérés comme perdus corps et biens. Cette minuscule piraterie locale était tellement insignifiante à l’échelle de la Fédération qu’elle ne valait pas la peine qu’on s’en occupe longtemps. Seulement, en m’enlevant, vous avez réveillé l’affaire car, soit dit sans vous offenser, ma modeste personne possède aux yeux d’Alpha une tout autre importance que la vôtre. Vous avez enlevé un épidémiologiste, mais vous avez kidnappé en même temps un membre du Grand Conseil et tous les moyens sont déjà mis en œuvre, vous pouvez en être sûr.

— Voilà qui ne m’inquiète guère ! C’est la vieille histoire de l’aiguille dans la botte de foin, dans toutes les bottes de tous les fenils plutôt. Détecter une minuscule planète où non seulement l’activité technologique est pratiquement nulle – et j’ai veillé à cela, docteur – mais aussi qui se trouve perdue quelque part au cœur de centaines de milliers de constellations...

— Beaucoup moins que vous ne croyez. L’incident de Nova-Angela sera exhumé, car il y a un lien évident : ceux qui se sont emparés de moi disposaient forcément d’une nef capable d’atterrir en dehors des astroports, tout comme celle qui a disparu il y a quarante ans. Ensuite, la distance sur laquelle on peut remorquer un vaisseau de colonisation sans escale technique n’excède pas une cinquantaine de parsecs. À première vue, ça représente une sphère énorme, je le sais, mais, en fait, on peut défalquer de ce volume stellaire tous les secteurs qui ont déjà été reconnus et cartographiés en considérant que c’est certainement en dehors de ceux-ci que vous avez cherché refuge. Dan me comprend certainement et, même s’il n’a jamais voulu se l’avouer à lui-même, il a réalisé depuis longtemps l’éventualité que j’exprime. Il suffit de programmer et de larguer dans l’espace un nombre déterminé de sondes autonomes pour effectuer un quadrillage auquel tôt ou tard rien n’échappera. N’oubliez pas, de surcroît, que la technologie ne cesse de progresser et que ces petits engins hyper-véloces ont fait pas mal de progrès dans le courant du dernier demi-siècle, notamment en ce qui concerne leurs possibilités de détection : les senseurs psychiques en particulier enregistrent les émanations de la vie intelligente, par l’activité industrielle. Ça durera des mois, des années

peut-être, mais on me retrouvera et vous aussi du même coup.

— Si ce que vous dites est vrai, docteur Alan, vous venez de signer votre propre condamnation. Puisque c'est vous que ces sondes recherchent, nous n'avons qu'un seul moyen de nous protéger : vous supprimer !

— Même pas, Farrago. En admettant que vous réussissiez à me tuer, puis que vous incinériez mon corps et dispersiez les cendres, rien ne serait changé ; les facteurs psychiques individuels ne sont pas organiques, ils sont immatériels et indestructibles. Si on avait pu enregistrer de son vivant les coordonnées thalamiques de Bouddha Gautama par exemple, on pourrait même aujourd'hui retrouver son tombeau et déterminer la date précise et les circonstances de sa mort. Chaque molécule de l'univers conserve à jamais la chaîne de son passé. Non, mon vieux, dites-vous bien qu'un jour viendra où une nef d'Alpha apparaîtra dans votre ciel. Seulement, il est à craindre que ce sera trop tard. L'épidémie aura terminé son œuvre, vous serez tous morts...

— Alors, puisque c'est le destin, autant en finir tout de suite, mais en commençant par vous !

Cette fois encore, l'envoyé avait prévu l'escalade logique de la pensée de son antagoniste, il l'avait en quelque sorte provoquée et dirigée par la graduation de ses révélations. Mais, en même temps, il s'était préparé aux conséquences en libérant de nouveau ses ressources supranormales de neuro-énergie. Maintenant, cette puissance démesurément accrue irradiait matériellement, focalisée et contrôlée au gré de sa volonté. Farrago s'était levé, avait saisi le thermique posé près de lui sur la table, mais son geste ne pouvait pas aller plus loin, déjà la surcharge noyait ses centres cérébraux, paralysait les influx moteurs dans son système nerveux, obnubilait ses réflexes. Tous ses muscles se relâchèrent, il retomba dans son fauteuil, tandis que l'arme roulait à terre. Souriant, Alan la ramassa et se mit à jongler avec dans le plus pur style d'un cow-boy entraîné.

— Quand vous avez parlé de me tuer, mon vieux, je vous ai répondu : « Si vous y réussissiez... » Vous venez de constater que la chose est beaucoup plus difficile que vous ne le pensiez. Même la maladie qui s'est abattue sur vos concitoyens n'y arrivera pas, mon organisme est totalement immunisé. En attendant que l'on vienne me chercher, je vous regarderai mourir tous les uns après les autres. Car, ne croyez pas que seule la seconde génération de Heaven sera atteinte, elle est simplement plus sensible au mal parce qu'elle est née ici, dans des conditions primitives. Mais votre propre résistance ne peut aller qu'en s'affaiblissant. Depuis que je suis arrivé, je vous observe, Farrago. J'ai noté cette petite toux sèche, ces reflets plombés de votre peau... Incidemment, j'ai tout lieu de croire que votre fille Silva est

atteinte, elle aussi, bien que les symptômes soient encore trop discrets pour qu'elle s'en aperçoive elle-même.

— Silva ? Oh ! non... Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée avec vous, docteur ? Il faut la sauver !

— Elle est restée là-bas comme otage, vous le savez. Ainsi qu'Andrew qui est allé la rejoindre. Tout ce que je pourrai faire pour eux, je le ferai, en même temps que pour tous ceux de Monterey et en même temps aussi que pour le château. Il suffit qu'on me laisse agir.

— Vous ferez ce que vous voudrez, docteur, mais je vous en supplie, tentez l'impossible sans faire appel au-dehors. Si vous n'y arrivez pas, laissez-moi mourir ; vous pourrez alors partir. Je ne vous demanderai qu'une chose, c'est d'emmener avec vous Silva afin qu'elle vive !

— Vous n'êtes qu'un vieil égoïste, Farrago. Mais je vais essayer de jouer le jeu pour le moment. De toute façon, mon devoir n'est pas seulement de soigner mais aussi de supprimer les causes de la maladie et je ne peux les découvrir que si je suis libre. Où se trouve le stock pharmaceutique ?

*

* *

Dans la section du château que Spencer s'était réservée, l'envoyé d'Alpha passa sur le plan professionnel, comparant les observations du médecin avec les siennes propres tout en commentant brièvement le mécanisme du syndrome néoplasique. Ce supplément de documentation ne lui apportait pas grand-chose de nouveau, mais ce qui l'intéressait particulièrement n'était pas tant les données d'évolution pathologique que l'anamnèse des sujets atteints, leurs conditions de vie et leur comportement avant l'apparition des symptômes. Il cherchait ainsi à confirmer en lui ce qui n'était même pas encore une véritable hypothèse mais une simple intuition née le premier soir dans le ranch en écoutant Maria. La femme de Stan avait accusé la mer d'être la source d'une obscure malédiction, puis d'autres aussi comme Bully avaient fait allusion à une imprécise et vague hostilité de l'élément qui occupait la quasi-totalité de la surface planétaire. Alan savait que les croyances populaires ne sont jamais dépourvues de fondement, même si elles ne reflètent qu'une infime partie de la vérité ; il était de fait que, dans la plupart des foyers qu'il avait visités, il avait rencontré la même attitude mentale, la même certitude aveugle que c'était parce que l'enfant avait contacté l'habitude d'aller jouer avec les vagues qu'il était tombé malade. En fouillant dans sa mémoire, Spencer convint du fait.

— Mais ce ne peut être qu'une légende ! Vingt fois, j'ai recommencé les analyses. Il n'y a rien, rien qui puisse permettre de penser à la

présence d'un agent pathogène dans l'eau de l'océan.

— Savez-vous quelle est la base étiologique du cancer ?

— Non, évidemment, puisque je ne connaissais même pas cette affection.

— Une tendance mutative à laquelle s'opposent les autodéfenses de l'organisme et qui, ne pouvant pas les vaincre, avorte en devenant anarchique. Or, une mutation ne procède pas d'un germe ou d'un virus, le facteur qui la déclenche échappe au microscope ou aux réactifs. Aucun laboratoire ne peut nous permettre de le déceler. Vous pouvez analyser un processus vital mais non la vie elle-même, Spencer.

— Mutation... Je sais que les radiations peuvent jouer un rôle, les rayons cosmiques par exemple. Mais leur intensité sur Heaven ne dépasse pas la normale.

— Et elle s'exercerait aussi bien à l'intérieur du continent que sur le rivage. Il s'agit de tout autre chose... Mais, avant d'entreprendre cette recherche, nous devons d'abord parer au plus pressé. Où sont les précurseurs ?

Après un examen attentif des containers scellés que Spencer aligna devant lui, Alan en isola deux qu'il ouvrit avec les précautions d'usage. Prélevant d'abord quelques parcelles de substance, il procéda à toute une gamme d'examens chimiques et chromatographiques avant de se déclarer satisfait quant à leur état de conservation. Après quoi, il effectua des dosages minutieux, associa les deux produits en mélange intime, dilua la base active obtenue dans un excipient liquide, transféra la potion dans une vingtaine de flacons stérilisés.

— Je vous en laisse deux pour commencer vos soins au château, j'emporte le reste pour Monterey. Posologie : cinq gouttes deux fois par jour hors des repas. J'ai noté sur ce bloc le protocole de préparation, je compte que vous continuerez la fabrication et que vous m'en enverrez suivant les besoins.

— Certainement. Mais puis-je savoir ?

— Ce n'est qu'un temporisateur, j'insiste là-dessus, un simple frénateur des activités cellulaires anormales. L'agent de base dérive à l'origine d'un alcaloïde végétal tiré d'une plante à bulbe répandue un peu partout : le colchique. L'une des fractions les plus actives de la drogue se nomme le thiocolchicoside et, par chance, elle se trouvait dans le stock sous sa forme de synthèse. Je sais que son action est remarquable, mais, malheureusement, elle présente dans sa formule développée un radical SCH₃ qui lui confère une redoutable toxicité. Le cancer est peut-être stoppé mais le malade meurt quand même, empoisonné. Le seul moyen d'éviter cet inconvénient majeur consiste à antidoter ce radical dangereux en l'associant avec un autre phénanthrène approprié et la chance continue là aussi à jouer en notre

faveur puisque voici un benzo-cycloheptane qui doit faire l'affaire. Mais cette formule reste à la fois approximative et incomplète ; elle stoppera sans doute efficacement l'évolution des néoplasmes, mais nous ne pourrons nous en servir longtemps : quelques mois tout au plus. Passé ce délai, les effets secondaires qui apparaîtront ne vaudront guère mieux que la maladie elle-même...

L'envoyé d'Alpha enferma les flacons dans un sac, quitta l'appartement de Spencer et prit congé au passage de Farrago effondré dans son fauteuil et à demi somnolent : séquelle classique du choc nerveux qu'il avait subi. Dan tint à accompagner son hôte jusqu'à la sortie du château et ce fut seulement en émergeant sur la terrasse qu'Alan s'aperçut que l'après-midi entier s'était écoulé et que la nuit était tombée.

— Avez-vous trouvé ce qu'il vous fallait ? interrogea anxieusement le pilote.

— Provisoirement, oui. Je vais maintenant essayer de mettre à profit la trêve pour chercher la véritable solution. Au fait, vous pouvez peut-être me donner un renseignement utile. Lorsque vous avez découvert cette planète et, plus tard, après votre installation, vous avez sans doute eu plus d'une fois l'occasion d'orbiter autour. Avez-vous remarqué quelque chose de particulier concernant les autres îles ?

— Elles sont relativement peu nombreuses et toutes de petites dimensions, je vous l'ai déjà dit, mais je n'ai rien noté d'anormal et, en tout cas, aucun indice de vie, si c'est à cela que vous faites allusion. Je dois toutefois avouer que, même à fort grossissement et quelles que soient les fréquences utilisées, je n'ai jamais pu obtenir d'image vraiment nette ; il y a toujours une sorte de brume qui stagne sur la plupart des terres émergeant de l'océan. Probablement un phénomène atmosphérique, elles sont très éparpillées et chacune n'a qu'une faible étendue et un relief insignifiant. Elles ne peuvent donc pas posséder un régime climatique propre, mais, en revanche, forment des échanges thermiques aériens. Il n'y a que notre petit continent qui, tant par sa superficie que par la hauteur de ses chaînes de montagnes, puisse jouir d'une météorologie propre.

— Je comprends. Eh bien ! Dan, au revoir. Et à bientôt.

— À bientôt, docteur. Puis-je vous demander d'user de votre influence pour qu'il n'arrive rien de désagréable à Andrew ?

— Ne vous inquiétez pas pour lui, Dan, vous savez très bien que tout ce qu'il désire est de se trouver au même endroit que Silva. J'ai maintenant deux assistants au lieu d'une...

*

* *

Dans le bois, Alan détacha son cheval qui l'attendait en piaffant nerveusement, l'enfourcha. Après un temps de galop, il déboucha dans la plaine à peu de distance des limites du terrain d'atterrissage. La nuit était claire, aussi put-il distinguer de loin le groupe de cavaliers immobilisés sur le côté de la route. La lumière d'une lanterne se démasqua à son approche, révélant la silhouette trapue de Brenton s'avançant à sa rencontre au milieu du chemin.

— Vous voilà enfin, doc ! Nous commençons à être terriblement inquiets sur votre sort et nous avons décidé de venir à votre rencontre.

— J'espère que vous ne vouliez pas recommencer l'expérience de la nuit dernière ?

— J'avoue que je ne sais pas trop ce que nous aurions pu faire, mais vous savez ce que c'est : un peu de mouvement aide à tromper l'impatience. Tout va bien maintenant puisque vous êtes là. Ça c'est bien passé ?

— Farrago n'était pas très coopératif au début, mais il s'est laissé persuader. Où sont Silva et Andrew ?

— Au ranch. Ils voulaient venir avec nous, mais ce n'était guère indiqué.

— Vous pouvez aller les rassurer. Par la même occasion, prenez ce sac et donnez-le à Silva. Elle y trouvera le médicament d'urgence que j'ai réussi à préparer là-haut, ce qui vous explique par ailleurs mon retard. J'ai joint une note sur la façon de l'administrer, elle pourra commencer les traitements.

— Que voulez-vous dire par-là, doc ? Vous ne revenez pas avec nous ?

— Soyez tranquille, je ne retourne pas au château, mais avant de rentrer à Monterey, j'ai quelque chose à faire. Rappelez-vous ce que je vous ai dit : les ressources contenues dans le stock de produits pharmaceutiques ne peuvent nous offrir dans le meilleur des cas qu'un secours momentané et c'est déjà une très grande chance que j'aie trouvé intactes et en bon état les drogues nécessaires. Mais, maintenant, je dois voir beaucoup plus loin, au-delà d'une simple survie provisoire. Il faut que la population tout entière soit définitivement à l'abri. Je vais donc œuvrer dans ce but. Ne me demandez pas comment je compte agir, vous ne comprendriez certainement pas et, du reste, moi seul peux vérifier les hypothèses que j'envisage. Laissez-moi aller et venir à ma guise, c'est tout ce que je veux.

— Nous vous faisons entière confiance, docteur.

— Non seulement vous le pouvez, mais vous le devez, Brenton. Même si plusieurs jours s'écoulaient avant que je ne réapparaisse...

Le maire fixa longuement l'envoyé d'Alpha, hocha la tête, se tourna

vers le groupe qui attendait, immobile, à quelque distance, leur ordonna d'une voix brève de se remettre en selle. Lui-même se dirigea vers sa monture mais, au moment de mettre le pied à l'étrier, fit face à Alan une dernière fois.

— Vous êtes notre seul espoir, doc. Faites très attention à vous, je vous en supplie. Surtout, ne vous noyez pas...

Avec un sourire pensif, l'envoyé d'Alpha regarda les cavaliers disparaître dans la nuit.

CHAPITRE VIII

Parmi les projets encore très vagues et imprécis qui s'échafaudaient dans l'esprit d'Alan, celui qui avait dicté sa première décision n'avait en fait qu'un rapport indirect avec le but essentiel : découvrir la cause première de la réapparition du cancer dans un groupe humain. Mais, avant de s'y attaquer sérieusement, il tenait à mettre le maximum d'atouts dans son jeu. Bien qu'il ait réussi à obtenir momentanément carte blanche aussi bien du côté de Gord que de Farrago, il n'avait somme toute reconquis qu'une liberté relative et qui risquait à chaque instant d'être remise en question. Il ne pouvait oublier qu'il avait affaire à une société régressive, à des hommes que l'isolement et les conditions de vie avaient ramenés à un stade primitif et qui obéissaient non seulement à des dogmes arbitraires mais aussi à des impulsions difficiles à contrôler. Les démonstrations de supériorité physique auxquelles il s'était livré pouvaient un jour ne pas suffire ; il fallait détenir un moyen d'action sans réplique. Quand le silence fut revenu sur la campagne, il remit son cheval en route, franchit le fossé, se lança sur la piste herbeuse droit vers la masse noire du vaisseau. Quelques minutes plus tard, il sautait à terre, au pied de la gigantesque muraille convexe et devant la rampe de déchargement dont la structure oblique émergeait de la surface lisse. Là se trouvait le panneau d'entrée, mais, bien entendu, aucune ouverture ne se découpait dans le mur grisâtre de plastométal. Farrago n'était peut-être pas un surhomme, loin de là, mais il n'était pas assez bête pour laisser accessible à tout venant un chemin permettant d'atteindre la centrale d'énergie cosmique qui matérialisait sa domination.

Alan s'attendait à cet obstacle et il s'y était préparé. Sur tout astronef de ce genre, l'inviolabilité des sas est assurée par l'absence de dispositifs manuels à l'extérieur, la manœuvre est purement automatique et déclenchée par télé-neuro-commande. Des senseurs identifient les coordonnées cérébrales de celui qui se présente devant le panneau et n'actionnent les relais que lorsqu'ils ont « reconnu » les fréquences individuelles inscrites dans leur programmation. Pour tout autre visiteur, le mur demeure hermétiquement clos.

Logiquement, les répondeurs des circuits de la serrure devaient être syntonisés sur les ondes epsilon du cerveau de Dan ; et cela dès l'origine, puisqu'il avait été le pilote désigné par le Service Cosmodésique pour remorquer ce vaisseau. Mais il n'était pas douteux qu'ils soient également réglés pour celles de Farrago. L'homme n'était

pas d'un caractère à admettre qu'une porte puisse lui être interdite. Or, ses caractéristiques personnelles de modulation corticale, Alan les connaissait. Lorsque, pour mater le chef rebelle emporté par la colère, il avait paralysé ses influx moteurs, il n'avait pu réaliser cette neutralisation qu'en accordant sa propre émission avec les fréquences bioniques de son adversaire. Ce « tuning » s'était effectué automatiquement, de façon réflexe ; mais, en même temps, il s'était inscrit dans sa mémoire et, de ce fait, devenait reproductible à volonté. Alan se campa au sommet de la rampe, ferma les yeux, revécut en pensée l'incident qui s'était déroulé quelques heures plus tôt. Quand il releva les paupières, le rectangle du sas béait devant lui.

Aussitôt qu'il eut pénétré à l'intérieur, son premier soin fut d'abaisser la manette qui refermait le panneau puis, avisant le coffre des relais, il enclencha le verrouillage de sécurité prévu pour les trajets spatiaux. Désormais, il était tranquille pour opérer, personne ne viendrait le déranger. Après quoi, il regarda autour de lui.

Vue du dedans, la coque paraissait encore plus démesurée que du dehors et cet effet était dû surtout à la pauvreté de l'éclairage. Seuls demeuraient en activité les foyers luminescents au gallium dont le fonctionnement indépendant de toute source d'énergie était pratiquement illimité. Mais ces structures cristallines ne pouvaient dispenser qu'une faible lumière rougeâtre ; de surcroît, ils n'étaient prévus que comme repères et donc assez éloignés les uns des autres, laissant subsister entre eux d'immenses blocs d'ombre. Sous les membrures arrondies dont les sommets se perdaient dans l'obscurité, la perspective évoquait une fantastique cathédrale de la nuit et l'image était si précise que la perspective des photophores semblait palpiter comme les flammes d'autant de cierges scintillants dans une nef gothique. L'envoyé d'Alpha se mit en marche le long de ce qui avait été une courbure axiale et toute une rumeur d'échos naquit, se répercutant sur les parois de métal que nul doublage insonore n'isolait plus, se propageant dans un espace vidé de toute cloison transversale, allant s'éteindre vers un invisible transept et on aurait dit qu'une fantomatique procession de pénitents muets accompagnait l'intrus. Mais l'autel vers lequel Alan montait n'avait rien de mystique, bien que le dieu enfermé dans son tabernacle fût d'une certaine façon l'émanation directe de l'essence de l'univers. Si tout ce que contenait le vaisseau en avait été retiré pour servir à l'installation de la colonie, la centrale d'énergie cosmique était demeurée là, à l'avant. Cela se pratiquait toujours ainsi : la démonter pour la reconstruire ailleurs aurait été beaucoup trop difficile sinon dangereux et elle ne pouvait bénéficier d'un meilleur abri que celui offert par cette coque indestructible.

Au bout de deux cents mètres, le but apparut sous la forme de la

seule paroi perpendiculaire qui subsistât : une plaque lumineuse indiquait l'emplacement d'une porte qui coulisssa librement devant lui. De l'autre côté, tout changeait d'aspect : un éclairage normal révélait les moindres détails de la salle où se dressaient de luisantes machines, la cathédrale engloutie avait cédé la place au domaine de la science et de la technologie. D'un coup d'œil, l'envoyé embrassa d'abord l'ensemble de l'installation puis inspecta méthodiquement la rangée des pupitres et des consoles où dansait la vie silencieuse des transformateurs d'énergie. L'identification du complexe appareillage ne posait pas de problèmes pour lui ; son astronef personnel renfermait le même équipement, la seule différence n'était qu'une question d'échelle. Il reconnut au centre le générateur primaire qui était d'ailleurs seul en activité, puisque son rôle actuel était de rayonner les mégawatts à destination du château. De part et d'autre s'élevaient des blocs secondaires, mais ceux-ci étaient déconnectés. C'étaient les émetteurs des divers champs électromagnétiques et gravito-dynamiques qui n'avaient servi que durant le voyage dans l'espace pour annuler la masse du vaisseau, permettre le remorquage et le passage dans le continuum. Au sol, ils n'avaient plus aucune utilité.

Après avoir examiné les cadrans et les contrôles correspondant à cette partie de l'équipement, Alan posa les mains sur un clavier de touches, interrogea les écrans cathodiques. Au bout de quelques instants, un sourire satisfait éclaira son visage : quatre décades d'abandon ne semblaient pas avoir été préjudiciables à l'intégrité des appareils et les circuits répondaient normalement, retrouvant rapidement leur délicat équilibre. Les laissant se réveiller complètement en présélection d'attente, il reprit son inspection des tableaux et de leurs annexes, découvrit bientôt ce qu'il cherchait.

Dans un coffre ménagé sur le côté du pupitre principal étaient rangés deux objets identiques l'un à l'autre : des boîtiers gris d'une vingtaine de centimètres de longueur. L'envoyé en sortit un, examina les surfaces lisses, tâtonna un instant jusqu'à ce que, obéissant à une pression déterminée, une face latérale se rabattit, découvrant une plaque où s'alignaient une dizaine de boutons molettes et autant de voyants hémisphériques. C'était un microémetteur portatif de télécommande destiné à manœuvrer à distance l'équipement de la centrale, suivant les besoins. D'après ses dimensions, le coffre de rangement avait dû en contenir quatre, il était évident que les deux autres se trouvaient au château et que ceux-ci n'étaient demeurés là qu'en réserve. Conservant celui dont il s'était emparé, Alan ouvrit le placard contenant l'outillage nécessaire à l'entretien et aux réparations et, pendant de longues minutes, se plongea dans un travail minutieux ; d'abord sur le boîtier lui-même puis, après avoir retiré les panneaux

de protection arrière, sur le fouillis des câblages des consoles elles-mêmes. Quand son travail fut enfin achevé, il procéda à une ultime vérification qui lui arracha un sourire satisfait. Désormais, Dan et Farrago pouvaient bien conserver jalousement leurs émetteurs de télécommandes, ceux-ci ne leur seraient plus d'aucune utilité. Toutes les fréquences des relais étaient changées et, seul l'appareil que l'envoyé d'Alpha allait emporter avec lui, serait capable de les moduler, donc de mettre en route ou de stopper à volonté les générateurs. Il en fit du reste immédiatement l'expérience sans cependant modifier pour le moment quoi que ce soit à la production d'énergie elle-même. Les boutons qu'il manipula suivant un code déterminé agissaient uniquement sur les tableaux secondaires, ceux des émetteurs gravito-magnétiques, et il eut le plaisir de voir les indicateurs des pupitres répondre avec une parfaite précision. Cependant, sur les quatre faisceaux directionnels orientés de façon à former par addition la cage invisible qui aurait enfermé le vaisseau s'il s'était trouvé dans l'espace, il n'en activa en définitive qu'un seul, branchant sur lui toute la puissance disponible – celui qui rayonnait verticalement et vers le haut par rapport à l'axe de la coque. Rien ne serait changé à l'extérieur, l'émission elle-même demeurerait indétectable puisqu'elle ne diffractait pas horizontalement. Le seul facteur mesurable nouveau concernait le vaisseau lui-même : son poids était désormais un peu plus élevé qu'auparavant puisqu'une réaction antigravifique inverse venait s'additionner à la pesanteur normale existant à la surface de la planète. Il aurait, par exemple, été certainement impossible de l'arracher de nouveau du sol pour le mettre en orbite ; mais ce n'était d'ailleurs pas là le but cherché, ce n'en était qu'une conséquence secondaire. Emportant avec lui le boîtier de télécommande, l'envoyé quitta la centrale, retraça son chemin vers le panneau de sortie. Le parcours fut nettement plus rapide, car il s'était également muni d'une torche électrique dont la lumière lui servit non seulement à éclairer sa route mais aussi à se pencher sur le mécanisme de la serrure du sas. Quand tout fut terminé, il émergea au sommet de la rampe, écouta le panneau se fermer hermétiquement derrière lui, contempla la nuit claire et le ciel vibrant de constellations avec l'intime satisfaction qu'éprouve le bon ouvrier qui vient d'accomplir sa tâche. À partir de cette minute, la domination de la colonie humaine de Heaven n'appartenait plus au château mais à lui, Alan. Farrago n'était le maître que parce qu'il était le seul détenteur de la centrale cosmique : ses détecteurs, ses champs de protection, ses armes radiantes ou thermiques, tout dépendait de l'énergie qu'il en recevait. Il avait voulu aussi continuer à jouir du confort de cette civilisation qu'il prétendait réprouver : il s'éclairait grâce à des panneaux d'ambiance lumineuse, il se chauffait par

conditionnement, il mangeait une nourriture préparée dans une cuisine robotisée. Il suffisait que le générateur s'arrête ou plus simplement encore qu'un disjoncteur s'ouvre et il se retrouvait d'un seul coup infiniment plus misérable que les colons de Monterey. Dans sa résidence perfectionnée, il n'y avait même pas de cheminée pour y faire du feu, il n'y avait pas non plus de poêles à pétrole. Les motopompes arrêtées, l'eau ne coulerait plus dans les robinets. Désormais, seule la loi du nombre jouerait ; si Gord décidait de revenir à l'attaque, aucun barrage de torsion magnétique n'arrêterait l'agression et les primitifs revolvers chimiques des colons ne tarderaient pas à devenir des armes absolues puisque les défenseurs du château ne pourraient plus recharger les condensateurs de leurs thermiques. Dan et Farrago n'auraient aucune chance de reprendre la situation en main puisque non seulement le réglage des télécommandes était modifié, mais aussi celui de la porte du vaisseau. La centrale était définitivement hors de leur atteinte.

Toutefois, pour l'instant, les lumières continuaient à briller là-haut et la situation demeurait inchangée. Alan n'avait pas arrêté le générateur. L'acte n'aurait lieu que s'il le jugeait indispensable, il suffisait pour le moment que les dispositions soient prises en fonction de cette éventualité. D'ici là, le médecin pouvait s'attaquer à son véritable problème : l'énigme qui, pour lui, se situait bien au-delà de cette misérable aventure humaine et qui primait tout, La raison d'être du cancer.

*

* *

Il enfourcha de nouveau son cheval, rejoignit le chemin, piqua des deux. Il devait être environ minuit mais la luminosité stellaire emplissait l'atmosphère transparente et, de surcroît, l'envoyé d'Alpha était capable d'intensifier à volonté l'acuité de sa vision nocturne. À l'approche du bourg, il quitta la route, se lança à travers champs pour contourner de loin les maisons, retrouva l'itinéraire au long duquel il avait effectué une quinzaine d'heures plus tôt sa démonstration hippique. Bientôt, il atteignait le pied de la petite ondulation précédant la mer, juste à l'embranchement d'où partait le chemin menant au ranch de Stan. Arrivé là, il sauta à terre, donna une grande tape sur la croupe de sa monture. Obéissant, l'animal partit au petit trot en direction de son écurie.

De son côté, Alan se mit en marche dans une direction différente, celle de la trouée qui se découpait devant lui et au travers de laquelle on apercevait l'océan. Le trajet qui menait vers cette échancrure n'était qu'un vague sentier au milieu des broussailles – quelques traces

de charroi subsistaient prouvant qu'il avait été assez fréquemment utilisé autrefois mais qu'il avait été ensuite progressivement laissé à l'abandon ; sans doute au fur et à mesure que cette crainte informulée de l'élément marin s'était développée chez les colons. Le tracé demeurait néanmoins suffisamment visible, Alan n'eut aucune peine à le suivre et s'engagea bientôt sur le versant du littoral. La pente qui s'ouvrit devant lui était douce, contrastant avec les falaises qui, à droite et à gauche, plongeaient verticalement jusqu'au niveau des flots. Cette coupure était due à l'érosion, un torrent avait autrefois frayé là son chemin vers la mer, mais tout ce qui subsistait aujourd'hui de son embouchure était une plage triangulaire où les vagues venaient mourir en un lent ressac. Bientôt, Alan sentit crisser sous ses pieds le sable fin.

Pendant un long moment, il inspecta l'horizon rectiligne et immobile puis, se dirigeant vers les éboulements rocheux qui formaient les assises des falaises et bordaient latéralement la plage, il fit choix d'une anfractuosité étroite, profonde, située nettement au-dessus des plus hautes lames. Il se déshabilla entièrement, roula ses vêtements en un paquet dans lequel il enferma le boîtier de télécommande, dissimula le tout dans la fissure. Gardant la torche électrique, il alla s'asseoir sur un entablement tout proche de la limite de l'eau et dominant à peine la plage. Là, il orienta le faisceau du projecteur vers la mer, le régla pour un clignotement régulier, puis, ramassé sur lui-même, coudes sur les genoux et mains enserrant le crâne, il effaça toute pensée consciente de son cerveau, libérant et canalisant toute l'énergie mentale dont il pouvait disposer au niveau le plus profond de son être, au-delà même du seuil thalamique. Maintenant, tout ce qui était Alan se concentrait là, sa respiration était devenue presque imperceptible, son cœur ne battait plus qu'à la cadence d'une dizaine de pulsations à la minute, son corps glacé était immobile, fixé dans une rigidité quasi minérale, mais il ne sentait ni le froid, ni les morsures du vent, ni les rugosités du rocher ; seule existait cette incandescence qui brûlait tout au fond de lui, qui grandissait, qui s'étendait hors de toutes les limites charnelles, qui rayonnait invisiblement dans la nuit.

Cela dura longtemps, longtemps. Une somme d'éternités, un peu plus de deux heures.

Et puis, brusquement, il sut qu'ils étaient là. Il se détendit lentement, précautionneusement, pendant que son corps ressuscitait, retrouvait le rythme normal de la vie. Il se redressa, éteignit la lampe qu'il jeta dans la mer, sauta sur le sable, les considéra.

Ils étaient trois, sveltes, élancés, luisants sous la clarté des étoiles. Humanoïdes au premier aspect, en tout cas bipèdes, des êtres verticaux. Sexués et mammifères aussi d'après leur morphologie

externe : le thorax de deux d'entre eux se renflait en convaincantes courbes jumelles qui manquaient au troisième qui, lui, offrait d'autres particularités non moins caractéristiques. Le visage également revêtait une apparence humaine, si ce n'était l'absence complète de chevelure et l'extrême réduction du nez : les narines ne dessinaient que deux lignes étroites et minuscules. Lentement, Alan s'approcha d'eux, s'arrêta et, pendant de longues minutes, le Terrien et les étranges personnages surgis de la mer demeurèrent rigoureusement immobiles sur la plage déserte. Irréelle confrontation de deux races différentes et pourtant semblables, deux manifestations parallèles de la vie du cosmos.

Puis le groupe s'anima. L'une des femmes posa la main sur l'épaule de l'envoyé, lui désigna l'horizon indistinct, commença à marcher vers la ligne d'écume des vagues qui déferlaient doucement et, sans chercher à refuser l'appel, il avançait à côté d'elle, les yeux fixés sur la frontière de la nuit. Les deux autres suivaient. Les quatre silhouettes atteignirent le bord de l'eau, continuèrent, s'enfonçant progressivement. Bientôt, seuls les torses furent visibles, puis les épaules disparurent puis, d'un seul coup, plus rien ne se dessina sur la surface lisse et noire. Lentement, vague après vague, la marée montait, effaçant sur le sable les dernières traces de pas...

CHAPITRE IX

Si l'envoyé d'Alpha n'avait opposé aucune résistance et s'était aussi docilement laissé entraîner dans les profondeurs de l'océan, ce n'était certainement pas parce que de mystérieuses influences avaient aboli en lui toute conscience et toute volition. Ce qui venait de se passer, il l'avait cherché, voulu, comme l'on cherche et l'on veut une réponse à une hypothèse que l'on a conçue et que l'on a admise comme seule valable, si fantastique soit-elle. Les rumeurs concernant la mer hostile n'avaient pas été le point de départ de son raisonnement, simplement des indices complémentaires et, du reste, il savait bien que les colons de Heaven ne lui avaient pas dit toute la vérité à ce sujet. Aucun homme n'accepte de dévoiler le fond de sa pensée, lorsque celle-ci se hasarde dans des domaines interdits au dur matérialisme sur lequel son existence est fondée. Pour Alan, d'autres concepts avaient joué, beaucoup plus importants et beaucoup plus réels et dont la convergence lui avait paru suffisamment concluante pour qu'il tente de les vérifier. Cette planète marine que Dan avait jugée propice à l'installation des révoltés de Nova-Angela n'était pas obligatoirement dépourvue de vie intelligente évoluée. Seulement, si cette vie existait, son milieu préférentiel était logiquement l'océan, cet océan qui occupait la quasi-totalité de la surface. Consciemment ou organiquement, elle devait tendre à s'opposer à toute invasion allogène, à déclencher un processus de bio-défense qui pouvait expliquer beaucoup de choses. Le seul moyen de confirmer l'hypothèse était d'aller y voir.

Aller y voir, dans le cas où la déduction était juste, cela signifiait prendre contact dans le milieu même où cette vie évoluait. Pour Alan, cet aspect de la question ne posait aucun problème. Les possibilités de respiration aqueuse font partie du potentiel humain, la vie terrienne est née de la mer et, bien qu'elle soit devenue aérienne, les poumons ont conservé à l'état latent la faculté d'assimiler l'oxygène dissous dans l'eau presque aussi bien que celui de l'atmosphère. Le pourcentage du gaz vital est nettement moins élevé mais, de toute façon, largement suffisant, la seule différence physiquement perceptible est celle de l'effort mécanique nécessaire pour inhaler et rejeter deux ou trois kilos de liquide au lieu de vingt ou trente grammes d'air ; mais comme, en revanche, toutes les autres dépenses musculaires sont réduites au minimum grâce à l'obligeante intervention du bon vieux principe d'Archimède et de l'état de quasi-

non-pesanteur qui en résulte, un retour à la vie sous-marine est parfaitement possible. Certes, il demande un entraînement spécial, analogue à celui qu'exigeaient autrefois, au XX^e siècle, les plongées profondes avec masques et bouteilles. L'adaptation au milieu aquatique était alors le privilège de spécialistes tout comme, par exemple, la varappe ou le ski de haute montagne et cela n'avait guère changé. Simplement, le progrès avait permis de supprimer le matériel encombrant tout en augmentant considérablement les possibilités puisque le sujet ne dépendait plus d'un équipement gênant aux réserves limitées ; mais, comme par le passé, il lui fallait, au départ, être capable de subir toute une initiation difficile, apprendre à bloquer les anciens réflexes et à en développer de nouveaux. La technique du vidage total des poumons et surtout, ensuite, de la libre admission de l'eau au travers du larynx constituait une discipline sportive qui n'était pas à la portée de tout le monde – non plus, d'ailleurs, que l'opération inverse, lors du retour à la surface. Mais, encore une fois, il en avait toujours été ainsi pour les performances extrêmes et il suffisait, par exemple, d'imaginer le spectacle de l'obèse Farrago vautré dans son fauteuil pour se douter qu'il n'avait jamais tenté ce genre de sport. Alan, lui, l'avait très souvent pratiqué et, de plus, les fonctions hypernormales dont son organisme de semi-cyborg était doté lui conféraient dans ce domaine une nette supériorité par rapport à ses camarades aquanautes de la Fédération. En effet, le véritable problème n'est pas l'assimilation de l'oxygène dissous dans l'eau mais bien celui de l'élimination de l'acide carbonique résultant, le véhicule liquide ne dissout que très insuffisamment ce déchet toxique qui s'accumule dans l'organisme et qui, en moins d'une heure, provoque l'asphyxie. Dans la pratique, on remédie à ce dangereux inconvénient par l'injection de substances chimiques convenables fixant le CO₂ et le drainant vers les reins et l'excrétion urinaire suivant un rythme qui permet la survie en respiration aqueuse six à huit fois plus longtemps. L'envoyé d'Alpha, lui, n'avait pas besoin de cet adjuvant chimiothérapique et c'était fort heureux puisqu'il était arrivé sur Heaven complètement démuné des ressources du laboratoire, mais s'il n'en avait nul besoin, l'extension de ses facultés neuroglandulaires était capable d'assurer à elle seule le processus antitoxique. Des diastases spéciales scindaient la molécule de gaz carbonique, recombinaient l'atome carbone avec l'urée en permettant ainsi la régénération des circuits sanguins. L'épuration ainsi obtenue n'était pas parfaite, car elle imposait à la fonction rénale une surcharge susceptible de provoquer à la longue des lésions difficilement réversibles, mais en tout cas une autonomie de vingt-quatre heures restait possible. En provoquant cette nouvelle phase de son aventure, il prenait un risque certain : le domaine de la race inconnue était

immense, couvrait les neuf dixièmes de la planète. Peut-être ces êtres l'entraîneraient-ils trop loin et trop longtemps... Mais leur apparition même l'avait définitivement décidé. Ils étaient sortis de l'eau pour venir à sa rencontre sur la plage, ils étaient demeurés là devant lui plus d'un quart d'heure sans paraître éprouver la moindre gêne et, pendant tout ce temps, il avait pu voir leurs thorax se gonfler et retomber régulièrement, paisiblement. Leur apparence extérieure, leur morphologie était déjà significative en elle-même, ce premier contact avait confirmé l'hypothèse ultime d'Alan. La race autochtone de la planète perdue n'était pas constituée par des poissons améliorés mais par de véritables amphibiens. Le raisonnement intuitif qui avait conduit l'envoyé d'Alpha jusqu'à la frontière d'un autre monde se vérifiait dans une éblouissante certitude ; une véritable vie intelligente n'avait pu se développer que dans un biotope total.

Et ce n'était pas tout. Là, sur cette frontière entre deux mondes que marquait la ligne blanche de l'écume projetée par les vagues qui, seules, brisaient le silence, l'incroyable échange avait eu lieu. Sans que le moindre mot soit proféré, sans que le moindre son sorte de leurs lèvres, les trois autochtones avaient parlé. Et Alan avait répondu...

*

* *

Télépathie... Au sens étymologique du mot – éprouver, ressentir de loin – oui. Mais non suivant l'acception trop élargie que l'on accorde généralement à ce phénomène, celle d'un mode de communication intégrale, immédiate et directe utilisant d'autres canaux que ceux du son ou de la vision. Pareille faculté suppose chez chacun des locuteurs des circuits cérébraux sensoriels différenciés capables d'émission et de réception dans des gammes neuro-ondulatoires particulières. Sauf pour certains mutants, la présence simultanée du lobe émetteur et du lobe récepteur est une nécessité absolue pour que l'échange soit possible : parler à un sourd est tout aussi dépourvu de sens qu'écouter un muet. En d'autres termes, lorsque les nécessités d'une évolution entraînent le développement de l'organe télépathique, ce ne peut être que sur un plan collectif, les cas isolés demeurent des anomalies stériles. Une seule fois jusqu'à présent, Alan avait rencontré sur la frange de la Galaxie une race possédant ce don : celle des Yévis[1]. Le souvenir de cette expérience était venu à son aide cette nuit. Sur Heaven comme autrefois sur Wahl, le phénomène paraphysiologique était le même et l'envoyé en retrouvait les modalités.

Le processus de communication par le support des ondes encéphaliques n'offre, en réalité, qu'un champ restreint de possibilités ; aucun véritable développement social poussé ne serait

effectif s'il n'existait d'autres média parallèles : ceux de la parole et du regard. L'émission est subcorticale, elle ne module en quelque sorte que les rudiments de la pensée, les attitudes mentales telles qu'amitié, paix, colère, haine, désir, amour... en fonction des facteurs basiques d'acceptation ou de négation. Elle transmet aussi les volitions que le langage traduit par des verbes actifs tels que marcher, nager, manger, etc. À l'intérieur d'un groupe racial présentant une communauté sémantique – images évoquées par les phonèmes, similitude des acquits mémoriels, identité de vie et d'éducation – ces éléments primaires peuvent s'enrichir en éveillant des résonances ; quand, par exemple, un astronef émet un S.O.S., son pilote n'a pas besoin d'y ajouter de longs commentaires, ceux qui reçoivent l'appel de détresse sont aussi des cosmonautes et deux ou trois mots clés suffisent pour qu'ils appréhendent exactement la situation dans laquelle se trouvent leurs camarades. Mais si le signal est perçu par un profane non navigant branché par hasard sur les mêmes fréquences, il comprendra tout au moins que quelqu'un, quelque part, est en danger. À défaut d'une image complète, l'essence du signal aura été communiquée.

C'était, en somme, ce qui s'était passé lors du premier contact avec le peuple de l'océan. Si l'envoyé d'Alpha n'était pas lui-même un télépathe à proprement parler, les enrichissements bioniques dont il était doté lui étaient d'un précieux secours. En contrôlant et intensifiant ses réactions neuro-hormonales, il pouvait magnifier et synthétiser ses influx cérébraux jusqu'au rayonnement directionnel. C'était d'ailleurs le moyen qu'il utilisait couramment pour télécommander à distance son propre astronef lors de ses missions normales d'études. D'autre part, le même processus accroissait considérablement en lui le mécanisme d'une intuition déjà professionnellement très développée. Le phénomène de connaissance intuitive et immédiate en arrivait presque à jouer le rôle d'un véritable récepteur. Bien entendu, la communication qui avait pu ainsi s'établir était excessivement simpliste et rudimentaire, le très primitif échange d'attitudes primaires, et ne pouvait guère se traduire que sous la forme du plus élémentaire petit nègre.

— Toi ami ou ennemi ?

— Moi ami.

— Toi appeler. Pourquoi ?

— Moi vouloir... rencontre... union...

— Toi race de la terre, nous race de la mer. Autres hommes pareils à toi vouloir aussi, ensuite mourir.

— Moi respirer air, respirer eau, pareil.

— Toi comme nous ? Autre monde/vie ?

— Autre monde, très loin, dans étoiles du ciel.

— Hommes respirant air aussi descendus du ciel. Mais non pouvoir

pensée/parole. Eux peur.

— Moi amitié, non peur.

— Nous sentir/éprouver... Toi accepté. Bienvenu...

Lorsque Alan se retrouva au-dessous de la surface et que, après avoir accompli la manœuvre de vidage et de remplissage de ses poumons, il se mit à nager, les psychonèmes émis par ses nouveaux amis exprimèrent clairement une franche gaieté. En fait, ils se moquaient gentiment de lui et il ne pouvait faire autrement que de joindre son rire au leur. Parmi les aquanauts professionnels de la civilisation terrienne, Alan était considéré comme un bon nageur et, même dépourvu de palmes et de ceinture lestée, il parvenait à se déplacer avec une vitesse honorable. Mais ici, à côté de ces êtres évoluant dans leur véritable élément, il avait tout d'un canard déplumé qui aurait tenté de rivaliser avec des cormorans. Sous les flots d'une quelconque Méditerranée, ces humanoïdes amphibiens auraient certainement battu de très loin à la course le plus rapide dauphin, leur vélocité et leur agilité étaient incomparables tandis qu'ils décrivaient autour de lui des cercles acrobatiques. Leur bonne humeur ne se doublait d'ailleurs d'aucune ironie et encore moins de méchanceté, ce n'était qu'un jeu qui ne dura guère. Les deux sirènes vinrent se placer de chaque côté de lui, le saisirent sous les bras et l'entraînèrent irrésistiblement, beaucoup plus vite que n'aurait pu le faire un scooter sous-marin. Le groupe descendait obliquement le long des terrasses abruptes du socle continental, s'enfonçant de plus en plus profondément et, même pour ses rétines ultra-sensibilisées, l'obscurité était devenue totale ; seuls, ça et là, quelques bancs de poissons phosphorescents se montraient pour s'effacer presque aussitôt derrière eux. Cette plongée vertigineuse ne dura que quelques minutes, bientôt le bruissement des filets d'eau contre ses oreilles s'atténua. Une tache lumineuse venait d'apparaître sur l'avant et celle-ci, tant par sa teinte que par son immobilité, n'émanait sûrement pas d'une source animale. Le foyer irradiant fut bientôt atteint, les deux amphibiennes relâchèrent leur étreinte, laissant le Terrien progresser seul vers l'objet qu'il examinait avec une attentive curiosité.

C'était, posé sur un fond sablonneux d'où s'élevaient des bouquets d'algues, un fuseau de cinq ou six mètres de longueur, profilé en lignes pures et fait d'une matière à la fois transparente et fluorescente analogue au lumiplex. La clarté qui le baignait, attirant tout autour une multitude de petits poissons vivement colorés, sourdait en effet directement de la paroi tout en illuminant aussi l'intérieur dont Alan distinguait parfaitement l'aménagement.

Vers l'avant, un bloc opaque en forme de console, puis, se prolongeant jusqu'à l'arrière, un tube d'un pied de diamètre légèrement translucide. De chaque côté de ce tube, dans le sens de

l'axe, s'alignaient des coussins pourvus de dossiers. Sauf le fait qu'une manette brillante saillait au centre de la console, c'était tout, mais c'était assez pour comprendre qu'il s'agissait d'un engin de déplacement sous-marin, probablement mû par réaction aquatique. Et c'était également suffisant pour réaliser que la race des amphibiens avait atteint un niveau de technologie élevé.

Le représentant mâle du trio avait atteint le fuseau et faisait coulisser une section de la partie supérieure, libérant un accès semblable à celui d'un glisseur aérien où l'ouverture du cockpit se manœuvre par translation. Il n'était évidemment pas question de sas, l'eau était présente aussi bien au-dedans qu'au-dehors. Les uns derrière les autres, Alan et ses guides se laissèrent descendre vers les sièges sur lesquels ils s'installèrent, puis le triton referma l'ouverture, posa la main sur la manette de la console, la manœuvra légèrement. Aussitôt, l'engin se souleva et se mit à filer horizontalement avec une vitesse croissante pour atteindre bientôt une bonne centaine de nœuds à en juger par les traces blanchâtres de cavitation qui se dessinaient sur la coque. En effleurant de l'extrémité des doigts le tube central, l'envoyé perçut cette caractéristique vibration d'un fluide accéléré à l'intérieur d'une tuyère ; la propulsion était bien obtenue par le très simple mécanisme de la réaction. L'eau aspirée à l'avant était rejetée à l'arrière au travers du double profil d'un venturi, exerçant sur le véhicule une poussée inverse proportionnelle à sa vitesse d'échappement. Mais quelle était la nature de l'énergie qui animait la turbine ? Très probablement électrique, mais comme le fuseau était entièrement transparent, sans pontage intérieur, l'ensemble générateur-moteur ne pouvait être situé que dans la console dont les dimensions étaient réduites. La production d'une telle puissance à l'intérieur d'un carter dont le volume ne dépassait pas le quart d'un mètre cube était aussi une preuve d'évolution scientifique poussée.

Ce n'était pas tout, d'ailleurs, Alan le constata très vite. L'un des inconvénients de la vie en plongée est le froid, l'eau évacue très mal les calories produites par l'organisme. Or, dans la torpille sous-marine, la température était tout à fait acceptable et, de plus, bien qu'il n'y eût aucune communication apparente avec l'extérieur et que l'hydrosphère interne demeurât absolument calme, le taux d'oxygène dissous ne variait pas, l'appareillage de la console assurait aussi le conditionnement tout comme dans un astronef. Le guidage également, car le pilote avait paisiblement reposé les mains sur les genoux et semblait somnoler, la navigation se poursuivait automatiquement. Programmation inertielle ou rails invisibles de faisceaux ultrasoniques ? Peu importait en l'espèce, l'envoyé d'Alpha pouvait imaginer sans effort une bonne douzaine de procédés permettant d'obtenir les résultats qu'il observait ; de toute façon, chacun d'entre

eux était du domaine de la science moderne.

Deux bonnes heures s'écoulèrent ainsi et, là-haut, le jour devait naître, mais, à cette profondeur, l'eau demeurerait uniformément noire. Enfin, sur l'avant, une vague luminosité apparut, se précisa. Le triton s'anima, reprit la commande manuelle, ralentit. Quelques escarpements montèrent à leur rencontre, puis un plateau uni que l'engin rasa à une dizaine de mètres. La lumière grandissait et, bientôt, son foyer d'origine se dessina. Ou, plus exactement, ses foyers. Toute une série de constructions visiblement artificielles, des bâtiments arrondis, tantôt semi-cylindriques, tantôt hémisphériques, répartis suivant un plan coordonné et faits d'un matériau transparent analogue à celui de la coque de la torpille. Toutefois, ici, les parois n'étaient pas fluorescentes, la lumière émanait de l'intérieur de ces blocs et, au fur et à mesure qu'ils en approchaient, de nombreuses manifestations d'activité se révélaient. Des véhicules semblables au leur allaient et venaient, croisant leur route, des amphibiens nageaient le long des espaces libres qui évoquaient des avenues, entraient dans les bâtiments ou en sortaient. Au travers des coupoles, des reflets palpaient, s'intensifiaient, décroissaient. Alan toucha le bras de la jeune femme assise à côté de lui.

— Cité ? émit-il interrogativement.

— Ici, travail. Production, énergie, aliments...

— Travail et habitations ?

— Non, travail seulement. Habitations plus loin, bientôt.

Le groupe industriel s'effaça derrière eux et, très peu de temps après, une falaise accore apparut comme une immense barrière terminant le plateau sous-marin et s'élevant verticalement jusqu'à perte de vue. Certainement, le soubassement d'un relief assez important pour émerger de l'océan. Alan se souvenait d'une esquisse cartographique de Dan, les îles étaient nombreuses, mais la plus proche du petit continent colonisé par Farrago devait se situer à au moins deux cents nautiques ; cela correspondait au parcours accompli. La torpille continuait tout droit vers la masse rocheuse comme si elle allait s'y écraser, mais une nouvelle source de lumière se révélait. L'arc d'une haute voûte découpa une entrée dans laquelle l'appareil s'engagea. Derrière s'ouvrait une imposante galerie brillamment éclairée, longue de deux à trois cents mètres et terminée par une grande rotonde dont la signification fut immédiatement évidente pour Alan : un véritable petit port avec son quai surplombant les encastrements d'amarrage destinés aux motoscaphes. L'engin s'immobilisa dans un emplacement vacant, le pilote actionna le panneau, ils sortirent et c'était réellement une étrange chose que de prendre pied sur un quai sans pour autant émerger de l'eau. Glissant obliquement, le groupe se dirigea vers le fond de la caverne pour

s'arrêter devant un mur poli dans lequel plusieurs portes se découpaient. À leur approche, l'une d'entre elles s'ouvrit qu'ils franchirent et qui se referma derrière eux. Ils se retrouvaient dans une petite pièce nue de quatre mètres sur deux dont Alan comprit la destination dès que son corps en suspension enregistra une sensation de pesanteur et que ses pieds s'appuyèrent sur le plancher. La cabine d'un ascenseur qui venait de se mettre en route.

Des voyants commencèrent à s'allumer en succession jusqu'aux deux tiers de l'échelle figurée sur la paroi, puis le mouvement s'arrêta ou, plus exactement, ralentit à l'extrême. La lumière changea, une ligne horizontale parut se détacher du plafond, descendit.

— Toi, vider poumons. Respirer air maintenant.

Effectivement, la cabine franchissait la surface et l'envoyé s'empressa d'exécuter la manœuvre de rejet indispensable et qui constituait du reste une opération physiologique assez désagréable, bien que relativement brève ; l'expulsion du liquide qui emplissait les alvéoles pulmonaires nécessitait un effort pénible et presque douloureux. En même temps, il constatait une fois de plus que, pour l'homme, il est paradoxalement plus facile de quitter son milieu naturel que d'y revenir ; le décollage d'un vaisseau aérien pose beaucoup moins de problèmes que son atterrissage et de même le processus de passage à la respiration aqueuse est plus facile que le retour à la vie atmosphérique. Son entraînement poussé lui permit néanmoins d'y parvenir en l'espace de quelques secondes, tout en observant que ses compagnons, eux, ne semblaient pas souffrir de ce même spasme. Il s'y attendait, d'ailleurs.

La montée de l'ascenseur reprit, les derniers voyants s'allumèrent, puis ce fut l'arrêt définitif. La porte s'ouvrit et, d'un geste, les amphibiens invitèrent le Terrien à sortir le premier. Il fit quelques pas, s'arrêta, emplissant ses yeux du spectacle qui s'offrait subitement à lui. Il se trouvait sur une grande terrasse dont le dallage luisant dessinait tout un entrelacement d'arabesques multicolores. Derrière lui et sur les côtés s'élevaient des murs percés de baies et de portes-fenêtres au travers desquelles on apercevait de grandes pièces claires meublées d'une façon presque familière. Aucun étage en surélévation, et tout un massif d'espèces arborescentes analogues aux cocotiers terrestres l'enserrait, projetant leurs frondes et leurs palmes jusqu'à recouvrir aussi la terrasse au-dessus de laquelle les feuilles bruisantes tamisaient la lumière et faisaient régner une ombreuse fraîcheur. Sur le quatrième côté, en face de lui, la terrasse se terminait par une courte série de marches descendant vers une longue piscine violette bordée de gravier doré encadré par des parterres de fleurs. Là aussi le feuillage s'étendait, soutenu par places par des arceaux, interposant son écran d'un vert intense entre les rayons solaires et le jardin

vibrant de parfums. Tout cela, Alan le vit, l'absorba d'un seul coup, mais, tout aussi rapidement, les détails du tableau s'effacèrent, passèrent au second plan et son regard devint fixe. Sortant de la piscine, une jeune femme gravissait l'escalier, s'avavançait vers lui, découpant sur le fond polychrome sa silhouette sculpturale et luisante, dressant son étrange et vivante beauté. Elle vînt tout près, levant sur lui ses yeux immenses dont les iris chatoyaient d'or et d'aigue-marine et un lent sourire anima ses lèvres du même ton de cuivre rouge que les aréoles des seins fermes et durs.

— Je t'accueille au nom de Wendeï, ami venu des étoiles...

Pendant plusieurs secondes, l'envoyé d'Alpha demeura immobile, muet, la stupeur qui s'était emparée de lui ne provenait pas du fait que la belle amphibienne ait parlé, c'est-à-dire ait émis des sons vocaux, sa morphologie humanoïde rendait la chose normale. Mais, pour prononcer sa phrase de bienvenue, elle avait employé son dialecte à lui, la *lingua média* de la Fédération...

CHAPITRE X

Cette journée par laquelle débutait le séjour de l'envoyé d'Alpha dans l'île de Nâh se déroula tout entière dans la résidence où l'on venait de le conduire et de l'accueillir. C'était la première rencontre effective entre deux races si différentes, la première vraie prise de contact dans des circonstances favorables à un échange mutuel. Le trio des accompagnateurs avait disparu, Alan et son hôtesse demeuraient seuls. Elle le mena vers la piscine, lui désigna des coussins plastiques disposés près d'une table très basse, s'allongea à côté de lui.

— Tu dois avoir faim et soif. J'espère que ton organisme est capable d'assimiler nos aliments. Regarde sur ce plateau, voici des poissons et des crustacés ; cette viande est la chair d'un grimpeur arboricole, ce pain un mélange de plancton et de graminées. Il y a de l'eau et aussi une boisson fermentée obtenue à partir d'algues de surface riches en glucose.

— Ça ira certainement. Je ne serai prudent qu'en ce qui concerne les fruits, la chimie végétale est complexe et peut réserver des surprises. En tout cas, ce que tu nommes du pain est vraiment délicieux. Comment t'appelles-tu ?

— Négghê. Et toi ?

— Alan. Je pense que tu m'autorises à te poser beaucoup d'autres questions ?

— C'est pour cela que F'llyn t'a amené directement chez moi afin que, au travers de nous deux, les tiens et les miens puissent se connaître. Je sais quelle est la première chose que tu vas me demander.

— Elle va de soi, bien que moi aussi je devine ta réponse. Comment se fait-il que tu parles mon langage ?... La télépathie ne suggère que des images, non des vocables articulés, surtout lorsqu'ils expriment des concepts abstraits et encore moins lorsqu'ils sont régis par des règles de grammaire et de syntaxe.

— Tu comprends bien que lorsque ceux qui te ressemblent sont arrivés sur la terre de Khegh, nous avons été curieux de connaître leur origine et leur comportement. Tout d'abord, nous les avons observés de loin ; nous éprouvions à leur égard une prudence bien compréhensible. Ce que nous percevions de leurs pensées nous était tellement étranger... Il y avait des sentiments que nous avions du mal à définir, un désir de conquête et de possession et, en même temps, de la peur qui semblait déclencher en eux des réflexes d'agressivité. Ce

qui nous déroutait encore plus était que leurs tendances hostiles s'exerçaient surtout à l'égard d'eux-mêmes, les uns envers les autres. Ce n'était pas une société humaine mais un groupement d'individus dont chaque élément demeurait isolé.

— Leur seul mode de communication est la parole, Négghê, et celle-ci n'exprime pas obligatoirement les véritables sentiments. Ton peuple, comment l'appelles-tu déjà ?...

— Les Wendeïens, Wend signifie la mer et c'est aussi le nom que nous donnons à notre planète.

— Les Wendeïens, donc, sont dotés de la faculté de communication directe, cerveau à cerveau, la notion même du mensonge leur est inconnue. L'échange oral est nécessaire car il permet seul la discrimination et la précision sémantique. Un vocabulaire purement affectif ou mental est trop imprécis pour que l'espèce puisse évoluer. Mais la présence du lien télépathique interdit la dissimulation, toute affirmation est obligatoirement l'expression de la vérité. Tandis que les humains, eux, peuvent prononcer des paroles d'amitié tout en ressentant du mépris ou de la haine ; il leur est donc impossible d'avoir confiance les uns dans les autres.

— Tu n'es avec nous que depuis quelques heures et, déjà, tu nous connais aussi bien que si tu avais vécu ici longtemps... Ce que tu dis est juste et nous sommes progressivement arrivés à la même conclusion. Nous avons cependant plusieurs fois tenté d'établir un contact prudent. Quelques bateaux se sont approchés de nos îles et, nous aussi, nous sommes allés près des plages de Khegh lorsque seuls un ou deux baigneurs s'y trouvaient.

— Vous cherchiez le contact avec la personnalité et non avec la masse aux réactions nécessairement faussées ?

— C'était logique, n'est-ce pas ? C'est pour la même raison que je te reçois aujourd'hui seul à seul, la compréhension réciproque doit être individuelle avant de devenir collective. Mais ce que nous n'avions pas prévu, c'est que cette race allogène est constituée uniquement pour la respiration aérienne. Cela nous semble si naturel, à nous, de pouvoir vivre indifféremment dans l'un ou l'autre élément !... Toutes ces premières rencontres se sont terminées de la même tragique façon, les humains que nous avons vus, que nous avons appelés, ne se sont pas enfuis, bien au contraire, ils ont voulu nous rejoindre. Et ils sont morts...

— Ce n'était pas de votre faute et c'est, là encore, une manifestation de cette peur ancestrale qui les habite et qui est devenue un réflexe de défense organique. Je suis un humain, moi aussi, mes poumons sont les mêmes que les leurs et, pourtant, comme tu le sais, je peux respirer l'eau tandis qu'eux en sont incapables parce qu'une terreur atavique bloque leur larynx jusqu'à suffocation. Dans les occasions dont tu

parles, ils ont momentanément surmonté leur crainte et tenté de répondre à l'appel des tiens, mais ils ne le pouvaient pas.

— Pourquoi avoir essayé, alors, au lieu de nous faire comprendre dès la première rencontre, que notre monde leur était interdit ?

— Nég'hê, sais-tu que, même au regard des canons terriens, tu es très belle ? Les différences morphologiques qu'il y a entre ta race et la mienne, l'absence de zones pileuses ou les reflets moirés de ta peau, par exemple, ne font qu'accroître le pouvoir inconscient de séduction que tu exerces. Il y a quelque trois millénaires, un poète a chanté tes sœurs lointaines, elles habitaient une mer que l'on appelait Méditerranée et on les nommait des sirènes. Elles aussi voulaient fraterniser avec les marins qui s'aventuraient dans leurs parages et ceux-ci, tentés par leur charme inexprimable et leur irréalité beauté, se précipitaient à leur rencontre. Bien entendu, ils se noyaient. Le seul qui a survécu s'appelait Ulysse ; il avait eu la précaution de se faire attacher au mât de son navire. Plus tard, son récit fut considéré comme une pure légende, mais ce que je vois aujourd'hui me convainc qu'il existait alors une race amphibienne semblable à la tienne sur la Terre. Elle a disparu parce qu'elle était minoritaire et que, là-bas, la vie intelligente progressait uniquement sur le sol. Ici, le contraire paraît s'être produit.

Nég'hê se leva, s'approcha du bord de la piscine, se laissa couler dans l'eau. Pendant un moment, Alan admira ses évolutions, puis se dressa et plongea à son tour. Un peu plus tard, ils ressortirent tous deux, ruisselants, revinrent s'allonger sur les coussins.

— Je m'excuse de cette interruption, fit la jeune femme, mais tu dois comprendre. Notre épiderme ne peut pas demeurer longtemps sec, les échanges métaboliques transcutanés s'effectuent alors beaucoup moins bien et cela finit par donner une sensation désagréable qui entraînerait même à la longue une véritable auto-intoxication. Tu vois comment est conçu ce jardin, avec tout ce feuillage qui le recouvre d'un toit de verdure ? La brûlure du soleil nous est insupportable. Et maintenant, préfères-tu que nous continuions à parler ou désires-tu te reposer un peu ?

— Continuons, Nég'hê. J'ai hâte de savoir, de te connaître, toi et les tiens.

La jeune Wendeïenne but une gorgée de vin d'algues, imitée par Alan qui s'accoutumait sans effort à son goût de framboise iodée. Elle s'étendit complètement, fermant ses paupières latérales translucides et tamisant son regard sous le grillage de cils verticaux. Ses lèvres entrouvertes démasquaient la blancheur nacrée de ses dents curvilignes, ses seins fermes et pointus se soulevaient au rythme d'une respiration régulière, l'ombre des palmes faisait courir des reflets

d'émeraude sur son ventre plat et ses cuisses longues. En la contemplant, Alan songeait de nouveau aux chants de l'Odyssée dont il réalisait maintenant la troublante vérité. L'esthétique est chose toute relative. La statuaire grecque ne faisait qu'idéaliser des formes charnelles transitoires en croyant les fixer à jamais, alors que la beauté est une expression transcendantale de la vie, évolue comme elle et doit constamment changer pour se surpasser. Même en ce qui concernait la race terrienne si longtemps enfermée dans un biotope invarié, l'image de la perfection physique avait subi tellement de modifications profondes depuis les monstrueuses Vénus hottentotes jusqu'aux lignes souples et élancées des semi-androgynes du XXIII^e siècle. Au début, toute la beauté résidait dans l'hypertrophie des adiposités fessières, dans l'invraisemblable distension des hanches. L'instinct de reproduction primait tout, magnifiant le centre d'intérêt au niveau du bassin. Le critère subsistera longtemps, se généralisant dans les boudins de graisse des Tanagras, régressant quelque peu pour donner les robustes matrones du type Vénus de Milo, débordant de nouveau dans les ventres en poire blette du XV^e siècle ou dans les chairs exubérantes des Rubens. Puis, tout change lorsque l'homme commence à ressentir l'appel de l'infini, quand il se dégage de la lourde glaise de la matière ; c'est l'effort, la libération de l'élan vital, l'extension vers une morphologie longiligne. Somme toute et malgré son étrangeté, Négghê, issue des purs profils hydrodynamiques, modelée par son milieu, figurait un nouveau palier vers la perfection. Elle roula sur le côté, ralluma pour lui l'or vert de ses yeux.

— Je n'ai pas encore vraiment répondu à ta question, Alan, mais tu connais maintenant les raisons de notre attitude. Une communication directe était donc impossible, mais nous n'en avons pas pour autant renoncé à étudier cette race brusquement tombée chez nous. Nous avons compris qu'elle ne pouvait pas être dangereuse pour nous, puisque notre véritable monde lui était interdit, et elle pouvait bien conserver pour elle le petit continent qu'elle avait occupé. Nous-mêmes n'y allons jamais ; il est beaucoup trop sec pour nous qui ne pouvons jamais nous éloigner de la mer. D'ailleurs, dans notre langue, le nom de Khegh que nous lui avons donné signifie aussi l'enfer.

— Très amusant ! fit l'envoyé d'Alpha en éclatant de rire. Eux, ils ont appelé leur colonie Heaven, ça veut dire le paradis...

— Le paradis de quelqu'un peut être l'enfer d'un autre, n'est-ce pas normal ? Tout comme ces fruits que tu ne veux pas goûter peuvent être à la fois ton poison et notre aliment. Pour en revenir à mon récit, nous avons disposé des réseaux d'écoute et de vision pour observer leur comportement. Personnellement, j'ai été chargée de décrypter leur langage et c'est pourquoi, aujourd'hui, on t'a amené vers moi.

— Tu as parfaitement maîtrisé notre *lingua media*. Tu es donc

sémanticienne ?

— C'est une spécialisation à laquelle je m'attache beaucoup et pour laquelle il paraît que j'ai des dispositions. En fait, je suis biologiste par formation.

— Par le cosmos, Nég'hê ! Le vieux dicton terrien qui prétend que le hasard est un grand maître n'a jamais été aussi juste qu'aujourd'hui. Moi aussi, j'appartiens aux mêmes disciplines : biologie, physiologie, médecine, sciences humaines, en un mot. Cette première rencontre entre deux vies galactiques ne pouvait pas être plus fructueuse et plus complète que par notre intermédiaire. Nous allons pouvoir très vite nous connaître...

*

* *

Il serait beaucoup trop long et trop ardu de retranscrire la conversation qui se déroula pendant les heures qui suivirent. L'échange des connaissances se situait au niveau de l'hermétisme professionnel, allant de l'anatomie à la bionique et jusqu'à la psyché. Il n'y avait plus que deux êtres face à face dont chacun révélait à l'autre les plus secrets ressorts de sa constitution. Cette prise de contact élargie n'était pas statique, mais au contraire animée et souvent discontinue. Ils allaient et venaient au long des sentiers du parc, revenaient nager dans la piscine, pénétraient dans la résidence où Nég'hê possédait tout un laboratoire de physiologie, passaient dans d'autres pièces pour manger ou se reposer, et l'envoyé d'Alpha découvrit ainsi que l'un des meubles les plus caractéristiques de l'habitation wendeïenne était une sorte de grande baignoire arrondie enfermant une eau tiède, claire et constamment renouvelée dans une conque faite d'un matériau doux et moelleux qui s'adaptait à la forme du corps avec une immédiate et souple précision, presque aussi parfaite que celle du champ gravito-magnétique d'une couche équipotentielle. Pour des raisons évidentes de métabolisme, les indigènes préféraient que les draps de leurs lits soient de nature liquide, mais cet aménagement n'était pas sans offrir des avantages certains. Non seulement un très simple contrôle autothermostatique assurait la meilleure température, mais le dormeur ne risquait ni de se découvrir ni de s'emmêler les jambes dans ses couvertures. Alan se sentait devenir progressivement amphibien.

La lumière s'atténuait aux approches du soir lorsque la partie purement technique du dialogue toucha à sa fin. Maintenant, Nég'hê savait tout de lui et lui tout d'elle. Les différenciations anatomiques n'étaient pas considérables, d'ailleurs, et, bien entendu, elles concernaient surtout le système respiratoire. La structure des

poumons, tout en offrant une surface active à peu près équivalente, présentait des alvéoles plus larges, plus aplatis et ramifiés dans une arborescence plus simplifiée, la densité du fluide vital nécessitait une plus grande vitesse d'écoulement. De même, les muscles assurant l'expansion thoracique étaient beaucoup plus puissants pour la même raison. Ce qui était plus caractéristique, c'était la présence dans l'arbre supérieur d'un double larynx et cette conformation expliquait la rapidité avec laquelle les Wendeïens pouvaient passer d'un milieu à un autre, le vidage des bronches s'effectuant par une voie en même temps que l'autre admettait le nouveau fluide. Dans l'eau, la respiration passait par l'orifice le plus large, celui de la bouche ; dans l'air, les opercules des narines s'ouvraient pour inhaler instantanément l'oxygène gazeux avant même que les poumons ne soient entièrement dégagés.

La peau, de son côté, était également modifiée. Non seulement ses pores étaient beaucoup plus rares, strictement localisés à certaines zones et adaptés presque uniquement à des fonctions excrétrices, mais il n'y avait ni bulbe pileux ni glandes sébacées. Ou, tout au moins, ces dernières étaient remplacées par d'autres dont le rôle était d'assurer, au cours des phases de la vie sous-marine, un phénomène de lubrification superficielle. Aucune viscosité désagréable n'en résultait, bien au contraire : l'épiderme n'en devenait que plus doux et plus satiné, les moirures qu'Alan avait observées dès la rencontre de la plage provenaient de cette infime couche moléculaire qui, par ailleurs, diminuait considérablement la résistance à l'avancement dans l'eau.

Parmi les détails secondaires et cependant essentiels, il fallait noter les éléments figurés du sang. Les hématies n'étaient pas rouges mais bleues, le cobalt dominait sur le fer dans la formule de l'hémoglobine, de même la proportion de leucocytes différait notablement. La similitude entre l'eau de mer et le sérum sanguin entraîne un facteur de symbiose, un équilibre osmotique modifiant profondément le rôle des globules blancs. Les caractères externes se passaient de commentaires : les dimensions de la pupille bombée capable d'adapter la vision aux changements de l'indice de réfraction, la membrane protectrice de la seconde paupière translucide, les oreilles au pavillon réduit et munies d'opercules comme les narines, le palmage des orteils. Mais un détail anatomique particulièrement marquant concernait les os longs des membres. Leur structure présentait par endroits des inclusions cartilagineuses jouant presque le rôle de semi-articulations, ce qui, sans diminuer leur résistance mécanique, leur conférait une extraordinaire souplesse. Là se trouvait l'un des secrets de leur vitesse de progression sous la surface et aussi de leur grâce flexible et onduleuse.

— Nég'hê, tout ce que je découvre aujourd'hui me passionne. Tu

représentent une chose extrêmement rare dans l'univers : l'aboutissement quasi parfait d'une évolution. Je t'ai parlé tout à l'heure d'une race semblable à la tienne sur la Terre, celle des sirènes et des tritons, mais si elle a existé, elle a disparu. La forme d'adaptation la plus proche qui subsiste est celle des dauphins. Tu sais que, presque partout, la vie est née de la mer, mais le milieu est trop invariant pour permettre l'apparition d'une véritable intelligence. Celle-ci ne se développe que lorsque l'organisme est soumis à des conditions extrêmes contre lesquelles il doit imaginer des moyens de lutte et de domination. C'est ce qui se passa lorsque certains poissons sortirent de l'océan, apprirent à respirer l'air, entamèrent de nouveaux cycles : reptiles, oiseaux, mammifères... Parmi ces derniers, une branche a fini par donner l'homme, mais cette continuité ascendante n'a pas toujours été aussi simple que cela. Il y a eu d'innombrables échecs ; l'un des plus frappants est celui du phylum reptilien qui avait atteint des formes gigantesques et réellement dominantes. Le climat de la biosphère a changé, chaleur torride et sécheresse ont fait disparaître les sources de nourriture, d'où extinction totale de l'espèce. D'autres ont survécu néanmoins parce que plus petites, plus mobiles, capables de varier leurs menus et d'adapter leur métabolisme basal aux nouvelles conditions. Cependant, parmi celles-ci, il y en avait une, un rongeur, un rat que l'on nomme le créodonte. Celui-ci n'aimait pas du tout ce genre de climat et il se souvenait obscurément de la fraîcheur de cette eau d'où étaient sortis ses lointains ancêtres. Il y retourna, reprit la forme hydrodynamique indispensable, mais ça n'alla guère plus loin : il ne réussit pas sa complète réadaptation. Certes, au travers de ses aventures, son intelligence s'était considérablement développée. Il est capable de concepts, il possède un langage très riche qu'il vocalise dans les fréquences ultrasoniques...

— Nous aussi, nous parlons comme cela dans l'eau.

— Je sais. C'est une conséquence toute naturelle des lois de propagation. Mais, ce qu'il faut souligner, c'est que ce demi-poisson n'a pas redécouvert la respiration aqueuse, il ne peut pas séjourner longtemps sous l'eau, il doit constamment revenir à la surface pour renouveler sa provision d'air. Et s'il se traîne sur le sol, il ne peut pas non plus y demeurer, la dessiccation de sa peau lui serait très vite fatale. Combien de temps pourrais-tu rester ici sans piscine ni baignoire ?

— Oh ! quelques jours s'il le fallait, mais je n'aimerais pas ça.

— Lui, c'est une question de minutes à partir du moment où l'évaporation est complète. En résumé, sa régression évolutive l'a immobilisé entre deux mondes ; il n'appartient plus ni à l'un ni à l'autre, tandis que toi, tu possèdes les deux. De véritables amphibiens, cela n'existe pas sur la planète Terre. Les bestioles que nous classons

sous le nom de batraciens, par exemple, sont aquatiques pendant la première partie de leur existence, aériennes pendant la seconde ; jamais les deux à la fois. Je peux facilement imaginer les raisons de cet état de choses, il tient au fait que la nature est paresseuse. Parmi les différentes possibilités de l'évolution, elle choisit toujours les plus simples, la création d'un être amphibie représente un acte complexe et beaucoup trop fatigant pour qu'elle l'entreprenne s'il n'est pas absolument nécessaire. Ce que, donc, je ne comprends pas encore, c'est pourquoi elle l'a fait ici. La mer occupe les neuf dixièmes de la planète, elle est le biotope essentiel. Le phénomène de l'intelligence y apparaît. Fort bien. Mais pourquoi n'y demeure-t-il pas ? Pourquoi éprouve-t-il la nécessité de conquérir les quelques cailloux qui émergent çà et là ?

— Je pourrais te répondre en citant tes propres paroles, Alan : l'intelligence ne peut s'accroître et devenir créatrice qu'en surmontant des barrières, en franchissant des obstacles, en réalisant des conquêtes. Mais il y a une autre raison qui découle de celle-ci et qui la complète. L'intelligence est un facteur dont le but est la domination de la matière ; donc, l'invention de moyens nouveaux afin d'y parvenir : outils, armes, etc. Tu m'as raconté l'histoire de ta propre race ; à quel moment le singe devient-il un homme ?

— Lorsqu'il découvre les moyens dont tu parles et qu'il s'assure la possession du premier élément de ce que l'on appellera plus tard la technologie.

— Et quel est cet élément ?

— Le feu, évidemment...

— Eh bien ! Alan, as-tu déjà essayé d'allumer un feu au fond de l'eau ?

*

* *

La nuit était tombée mais, à l'intérieur de la maison de Néghê, la clarté continuait à régner, émanant de surfaces fluorescentes encastrees dans les parois. Un second repas avait succédé au premier, puis un troisième, mais l'envoyé d'Alpha n'éprouvait aucune fatigue ; rarement il s'était senti aussi alerte physiquement et mentalement à la fois, et la soif d'en connaître toujours davantage ne diminuait pas en lui. Les sujets évoqués changeaient constamment tout en s'enchaînant, la jeune femme lui révélait les multiples aspects de la vie wendeïenne, lui montrait des œuvres artistiques, des tableaux aux couleurs subtiles dont les lignes et les tons se modifiaient sans cesse, lui faisait écouter d'étranges musiques où des spirales chromatiques se mêlaient vertigineusement. Il avait perdu toute conscience de l'heure. Ce fut

elle qui, la première, se leva.

— Nous avons encore tellement de choses à nous dire, Alan, mais le temps ne nous est pas compté. Demain, nous irons avec F'llyn dans les usines et les laboratoires pour continuer ton initiation. Maintenant, il est tard. Viens...

Elle l'emmena dans une chambre à l'ambiance adoucie, où, dans la pénombre lumineuse se dessinait le grand lit de marbre vert. Il s'en approcha, fit instinctivement un geste pour se dévêtir, sourit en réalisant que, depuis le début, il n'avait pas cessé d'être nu et ce fait lui était devenu si vite naturel qu'il l'avait complètement oublié. Il suffisait de s'allonger, sans autres préparatifs, de retrouver cette inexprimable légèreté, cette suppression de pesanteur qui préludait déjà aux rêves, cette immatérielle douceur qui épousait tout son corps. Il enjamba le rebord, se laissa aller. Ce qui allait suivre, il le savait déjà ; tout son être le pressentait, l'appelait. À son tour, Négê entrainait dans l'eau, s'étendait contre lui. Un instant, elle demeura immobile, le visage tendu tout près du sien, plongeant dans ses yeux la flamme dorée de son regard éblouissant. Elle ne prononça pas un seul mot, toute parole était désormais inutile ; seul irradiait l'intense et sincère échange télépathique.

— Toi et moi, un. Joie. Amour...

Lentement, elle bascula sur Alan, ses bras et ses jambes se nouèrent autour de lui, l'enveloppant d'une étreinte totale, l'emprisonnant comme de tièdes tentacules de chair satinée. Elle se fondait en lui, s'ouvrait, l'aspirait, et l'eau se refermait sur eux, les enlaçait, les soulevait au rythme de leur désir. Presque insoutenable, la volupté explosait, abolissant l'univers tout entier...

CHAPITRE XI

Les jours suivants, Négghê jouant le rôle de guide et d'interprète, l'envoyé d'Alpha continua sa découverte du peuple de Wend, de son histoire et de sa civilisation, visitant en détail la cité mi-sous-marine mi-insulaire, accueilli partout fraternellement. Ainsi qu'il est logique pour toute forme de vie intelligente évoluant dans un milieu relativement peu hostile, l'organisation sociale était matriarcale. Sur des planètes du type terrestre, les stades primitifs de l'humanité sont soumis à de dures conditions : le froid, la tempête, les grands fauves, l'environnement tout entier est hostile et la survivance de l'espèce est une lutte perpétuelle. La responsabilité de ce combat incessant incombe au mâle uniquement par le fait qu'il échappe aux contingences physiologiques telles que menstruation, grossesse, allaitement, protection immédiate et éducation des enfants longtemps fragiles et incapables de subsister par eux-mêmes. De là naît sa suprématie ainsi que son développement musculaire. Dans la vie marine par opposition, l'état de quasi-apesanteur rend secondaire la force physique, l'ambiance et la température sont pratiquement constantes, la nourriture omniprésente, ne serait-ce que sous la forme de base des planctons. D'autre part, non seulement le cycle de la gestation est très court mais, grâce au support de l'eau, l'enfant peut très vite se mouvoir seul et se nourrir. Il n'y a guère que l'adaptation à la vie aérienne qui soit un peu plus longue. Rien n'entrave donc la libre évolution de la femelle, les deux sexes sont égaux sur le plan physique et l'unique différenciation psychosociologique qui puisse apparaître alors est en faveur d'elle et non de lui, puisqu'elle assure la reproduction de l'espèce. Toutefois, Alan s'aperçut rapidement que ce terme de matriarcat n'impliquait pas la notion de subordination et que, chez les Wendéïens, régnait en réalité un parfait équilibre ; il s'agissait plutôt d'un matrilignage, le statut élevé dont jouissaient les femmes n'était que le symbole de leur pouvoir de création, non une domination.

La science et la technologie étaient nées aussi dans la mer si riche en éléments chimiques de toutes sortes. La première domestication de l'énergie avait résulté de la combinaison des électrolytes, l'invention de la première pile à radicaux libres se perdait dans la nuit des temps et si, comme l'avait rappelé la jeune femme, l'emploi du feu était indispensable pour un véritable développement, il n'était que complémentaire. Il permettait, par exemple, le traitement et le

façonnage des métaux, mais la connaissance de la structure intime de la matière existait déjà à l'état latent. Il n'y eut pas à proprement parler d'âge du bronze ni même du fer, ce fut très vite celui de la sidérurgie et du plastique de synthèse. Au stade auquel elle était arrivée, la civilisation amphibienne pouvait se comparer à celle de la Fédération terrienne ; les seules différences notables provenaient de la divergence entre les nécessités vitales dans l'un et l'autre cas. Le *struggle for life* était presque absent, les ressources naturelles inépuisables, l'environnement stable, le biotope sans frontières, les prédateurs faciles à écarter, car pour eux aussi la nourriture était partout suffisante. Donc, pas de réflexe de défense ou d'agressivité et, pourtant, les Wendeïens n'avaient jamais songé à développer une technique de l'armement. L'astronautique également leur était inconnue, aucun rêve d'évasion ne les hantait. En revanche, les sciences biologiques dans le sens le plus absolu du terme étaient extrêmement poussées, ainsi que tout ce qui pouvait aider à la joie de vivre ; les arts, en particulier, tenaient une place de premier plan. La physique s'était perfectionnée dans la même direction : domestication de toutes les sources d'énergie, utilisation des moyens obtenus pour mieux vivre et faciliter les communications et les échanges. La mécanique ondulatoire n'avait guère de secrets pour eux ; lorsque le vaisseau de Farrago était tombé du ciel, il ne leur avait pas été difficile de tisser d'invisibles filets d'écoute et de vision que même les senseurs de l'astronef de Dan avaient été incapables de détecter. Ils avaient aussi su créer au-dessus de leurs îles les champs d'interférence qui expliquaient cette brume permanente que l'ex-pilote du Service Cosmodésique avait remarquée et qui, par un simple phénomène de diffraction, interdisait prudemment toute observation précise.

Alan visita ainsi toutes les installations de la cité de Nâh ainsi que de trois autres rattachées à des îles distantes de plusieurs centaines de kilomètres. Mais, chaque soir, il revenait en compagnie de Négghê chez elle et chaque nuit était un nouvel éblouissement d'extases. Il n'oubliait certes pas l'existence de la colonie de Heaven, mais il en venait de plus en plus souvent à se dire que si le destin voulait qu'il demeure définitivement prisonnier de la planète, ce ne serait certainement pas à Monterey – et encore moins au château – qu'il résiderait. D'autant qu'il savait maintenant que la science des Wendeïens en matière de biologie cellulaire était telle que, s'il le désirait, ils pouvaient transformer son organisme pour le rendre presque identique au leur en le dotant d'une respiration aqueuse automatique délivrée des servitudes de la vidange pulmonaire à chaque changement de milieu et de l'élimination du déchet carbonique. Il deviendrait même un peu plus parfait qu'eux puisque sa peau conserverait la faculté de supporter la sécheresse de l'air et la

brûlure des rayons du soleil. Le sujet avait été plusieurs fois évoqué au cours de la semaine et Négghê venait encore d'y faire allusion ce matin-là, alors que tous deux étaient paresseusement étendus au bord de la piscine.

— Ce serait vraiment merveilleux, Alan. Te garder pour toujours auprès de moi... Mais je sais bien que ce n'est pas possible et que, un jour, tu t'en iras. Il y a en toi un virus contre lequel ni ta science ni la mienne ne peuvent lutter : l'espace... Quand tu prononces ce mot, ta voix change, ton regard m'abandonne et se perd je ne sais où. Tu n'es pas fait pour rester dans ce monde, pas plus que dans aucun autre, d'ailleurs.

— Espace... Appel de l'infini... Peut-être plus simplement une soif que rien ne peut étancher, celle de découvrir d'autres horizons, de poursuivre les formes innombrables et toujours nouvelles de la vie. C'est vrai que, de ce point de vue, je suis un cas presque pathologique. Mais il faut que tu saches que si je dois un jour m'arrêter, je préférerais que ce soit ici, avec toi.

— À combien de mes sœurs inconnues et toutes si différentes as-tu déjà dit cela ? Ton cerveau répond au mien, je sais que tu es sincère en ce moment. Comme tu l'as certainement été les autres fois, comme tu le seras quand la route des étoiles se rouvrira pour toi.

— Ce n'est pas pour demain, en tout cas. Et puis, j'ai quand même quelque chose à faire sur cette planète, bien que ce ne soit pas de mon plein gré que j'y aie été amené. Je t'ai raconté ; la colonie humaine qui s'est installée sur le continent est décimée par une épidémie mortelle. Ils m'ont enlevé et emmené ici en espérant que je pourrais les guérir. Les méthodes qu'ils ont employées à mon égard n'étaient sans doute pas très correctes, mais je suis médecin et je dois faire mon possible pour accomplir ce qu'ils attendent de moi.

— Tu as pu découvrir la cause de cette maladie ?

— Oui, Négghê. C'est toi...

*

* *

Elle le fixa d'un air tout d'abord stupéfait, mais ses yeux ne tardèrent pas à s'éclaircir tandis que ses lèvres modelaient un sourire.

— Je comprends... Tu veux parler de l'influence des dominantes physiognomoniques ?

— Exactement. L'interaction des évolutions est une des lois fondamentales de la nature, le corollaire obligé du principe d'adaptation. Lorsque, dans un milieu donné, une espèce particulière acquiert la suprématie, les espèces secondaires environnantes sont nécessairement amenées à se modifier elles-mêmes, la réussite de la

première devient, pour les autres, la règle directrice du transformisme. Certaines vont disparaître, d'autres vont s'allier par la domestication, d'autres encore vont tenter de franchir le fossé pour leur propre compte. C'est dans ce troisième cas que vont apparaître les mutations, les sauts que l'on pourrait appeler des *quanta* biologiques. La mutation n'est jamais inconséquente ; si un quadrupède naît avec une cinquième patte, ce n'est qu'un accident tératologique et non un facteur éventuellement transmissible, car ce membre surnuméraire ne pourrait servir à rien en tant que progrès dans l'évolution, l'étoile de mer en est la preuve. Mais si une guenon accouche d'un singe dont le bassin a basculé pour permettre la station verticale, c'est tout autre chose. La branche des simiens cherche à s'incurver pour rattraper celle des hominiens.

— Parce qu'elle est morphologiquement suffisamment proche pour pouvoir tenter le saut ?

— Oui. Considère maintenant deux évolutions encore plus analogues et mets-les en concurrence dans le même milieu. L'une est non seulement considérablement majoritaire, mais elle a réalisé sa conquête totale parce qu'elle est ambivalente. L'autre est très minoritaire et seulement monovalente. Que doit faire la seconde pour survivre ?

— Devenir semblable à la première.

— Elle va donc s'y efforcer par le jeu des mutations. Ce n'est pas un acte volontaire et peu importe que les deux races se connaissent ou non, le phénomène est purement biologique, le milieu qui a conditionné la première est imprégné par elle et le second n'a pas d'autre choix que d'obéir à cette imprégnation ou de disparaître. Elle aussi doit devenir ambivalente, la nécessité est d'autant plus formelle que, au départ, elle n'est adaptée que pour celui des deux biotopes qui est le plus réduit et le plus limité. Il faut que son organisme devienne amphibien et la nature va tenter de le modifier dans ce but en copiant le modèle existant, celui qui a réussi. Mais un nouveau facteur alors intervient. J'ai dit que la nature est paresseuse, mais elle n'est pas seulement cela, elle est également routinière et conservatrice ; ce qu'elle a construit, elle a beaucoup de mal à le changer, la créature se révolte et s'oppose au créateur. Le principe de continuité qu'elle a reçu interdit le changement. Bien que logique, la tendance mutative échoue, les anciennes cellules ne veulent pas admettre les nouvelles, cherchent à les détruire, à les rejeter comme si elles étaient étrangères. Mais celles-ci ne sont pas un greffon, elles ont une raison d'être ; elles possèdent en elles une profonde motivation qui les rend invulnérables. Elles se multiplient de plus en plus, mais, au fur et à mesure que le champ de bataille s'élargit, les péripéties du combat leur font oublier les directives qui leur étaient assignées. Elles foncent

anarchiquement vers tous les points de résistance, elles prolifèrent monstrueusement pour étouffer cette réaction du passé contre l'avenir. L'organe nouveau qu'elles devaient construire ne sera pas, la guerre aura tout détruit avant qu'il puisse être, les vainqueurs mourront de la même mort que les vaincus.

— C'est cela que tu appelles le cancer ?

— Oui, Négghê. L'avortement d'une tendance mutative mise en présence de la réaction dite d'immunité. C'est un phénomène déroutant mais classique et le fait que, dans le cours de l'évolution, des mutations parviennent à réussir tient presque du miracle. De temps à autre, elles peuvent arriver à se produire pendant la gestation alors que les métaphases cellulaires sont beaucoup plus actives que le facteur immunisé et encore faut-il que le résultat soit capable de transmission héréditaire. Mais, lorsque la tendance apparaît après la naissance, elle n'a plus aucune chance ; on la catalogue dans le répertoire pathologique et on signe le permis d'inhumation. Entre le coelacanthé et l'homme, on peut compter environ deux douzaines de sauts effectifs et pleinement réalisés, mais il est impossible de supputer le chiffre de ceux qui ont raté. Et encore, les véritables notions des dominantes d'imprégnation ne se sont constituées que progressivement. Ici, sur Wend, le problème biologique s'est posé d'un seul coup puisque l'une des espèces avait évolué ailleurs. Il a explosé lors de la seconde génération, il doit être résolu avant que la troisième n'apparaisse. Nous ne comptons plus en millions d'années, mais en mois...

— Étant donné que la nature n'aime pas être bousculée, comme tu l'as dit ou à peu près, il n'y a qu'une solution, n'est-ce pas ?

— Une seule, en effet.

— C'est à toi de décider, Alan. Je suis d'accord pour t'aider, mais je pense à autre chose en ce moment. Toute cette histoire est vraiment étrange, ne trouves-tu pas ? Si je comprends bien ton raisonnement concernant le cancer, les dissidents de ta race t'ont kidnappé et amené sur Wend pour les guérir d'une épidémie qui était en train de les liquider, et c'est parce que tu as accepté de faire ce qu'on t'imposait que tu as découvert notre existence et que tu es en ce moment auprès de moi ?

— C'est un processus de logique toute pure et toute bête, Négghê. Ayant identifié la maladie et sachant que le cancer est une tentative de mutation, j'avais une première indication. Les symptômes soulignaient les points sur lesquels cette mutation cherchait à s'exercer, les organes qui tendaient à se modifier : l'arbre respiratoire dans la grande majorité des cas ; donc, la fonction pulmonaire. Étant donné la prédominance de l'eau sur la planète, la déduction était claire : processus d'adaptation à la double respiration amphibienne.

L'observation des métastases venait en confirmation ; elles intéressaient la peau, le sang ou les os longs. L'épiderme d'un être marin est différent du nôtre – et, soit dit en passant, particulièrement agréable à caresser – sa chimie sanguine est également particulière et la nage impose à ses membres une certaine flexibilité. Tenant compte, d'autre part, de la loi d'imprégnation des dominances sur le milieu, la seule hypothèse plausible était celle de l'existence d'une forme de vie indigène maîtresse de la biosphère. Les premiers essais de contacts que vous aviez tentés avaient évidemment échoué puisque les pauvres hommes ne peuvent pas rejoindre les sirènes, et ils avaient donné naissance à des complexes de frayeur et à des légendes superstitieuses : la mer hostile... Mais ce n'était, pour moi, qu'un facteur secondaire de confirmation, je savais que les tiens devaient être là. Alors, je suis venu sur le rivage et j'ai appelé...

— Nous t'avons répondu, Alan... Et maintenant, n'est-ce pas, tu dois aller jusqu'au bout, tu... Mais que fais-tu ?

L'envoyé d'Alpha venait brusquement de bondir sur ses pieds et, debout sur le rebord de marbre de la piscine, il se dressait, tendu, visage levé vers la voûte de feuillage, paupières closes. Pendant une longue minute, il demeura ainsi, immobile, puis un immense soupir s'échappa de sa poitrine. Il se retourna, revint lentement s'allonger auprès de Négê qui l'observait avec inquiétude.

— Nora chérie a entendu mon appel..., murmura-t-il.

CHAPITRE XII

L'aube s'était levée, empourprant le ciel derrière l'avancée de la falaise, puis des flammes dorées s'étaient allumées aux crêtes des vagues violettes. Surgi de l'horizon mais encore invisible, le soleil avait commencé à escalader son arc diurne, dépassait les bords de l'échancrure et tiédissait maintenant le sable blond de la plage. Un vol serré d'oiseaux marins tournoya au ras des flots, puis, brusquement, dans un concert de cris aigus, fila vers les entablements rocheux, s'écartant prudemment de la chose qui surgissait de l'écume du ressac. La chose était un homme nu qui, après s'être arrêté quelques secondes pour cracher deux ou trois litres d'eau, s'essuya la bouche avec une faible grimace, inspira profondément le vent du large, gravît la pente pour aller s'étendre un peu plus haut.

Dûment séché et redevenu en apparence un Terrien comme les autres, l'envoyé d'Alpha se dirigea vers la fissure où il avait dissimulé ses vêtements, se rhabilla en un clin d'œil, sans oublier d'empocher le bloc de télécommande. Puis il remonta vers le col jusqu'à rejoindre la route, tourna à gauche en direction du ranch. Lorsqu'il y arriva, Stan venait d'accomplir ses tâches matinales et, après avoir contrôlé le mouvement des troupeaux, revenait du corral. En apercevant Alan, il poussa une exclamation joyeuse.

— Doc ! Vous êtes vivant ! Ça me fait rudement plaisir de vous revoir !

— Moi aussi, mon vieux. Vous ne m'aviez tout de même pas cru mort ? J'avais dit à Brenton que je m'absenterais quelque temps.

— Sûr... Mais il y a déjà plus d'une semaine, savez-vous ? Vous étiez allé du côté de la mer, pas vrai ? Vous n'auriez pas été le premier qui n'en soit pas revenu.

Avec une bourrade amicale, le ranchman poussa son hôte vers le patio. Alan gravit les marches du porche, entra. Une juvénile silhouette se détacha de l'âtre pour lui faire face et il hésita une seconde avant de la reconnaître.

— Hannah, vous êtes déjà debout ?

— Oh ! docteur, que je suis contente que vous soyez revenu et que je puisse vous remercier ! Vous m'avez guérie ! Vous voyez, je marche !

— Les forces reviennent, c'est un très bon signe. Vous toussiez encore ?

— Presque plus, docteur. Vous avez fait un miracle, et pas

seulement ici, mais dans beaucoup d'autres maisons de Monterey...

Alan sourit, délivré d'une obscure inquiétude qui pesait sur lui. La formule improvisée à partir des précurseurs de Spencer avait été pleinement efficace et le premier stade, le coup d'arrêt provisoire au progrès de l'épidémie, était atteint. Le reste, la véritable solution... Mais, déjà, Silva faisait irruption dans le patio, se précipitait vers lui.

— Alan ! Oh ! comme j'ai eu peur...

Il embrassa tendrement la jeune fille, serra la main d'Andrew qui entraînait à son tour.

— Vous aussi, vous m'avez cru mort ?

— Non, pire... Il y a longtemps que j'ai senti que rien ne vous est impossible. Mon père, Dan, moi-même, nous nous étions imaginé que nous pouvions vous enlever et vous garder ici avec nous ; c'était une folie. J'ai compris que rien ne pouvait vous retenir, si vous décidiez de nous abandonner, même pas la barrière de l'espace.

— Ne vous laissez pas trop emporter par votre imagination, jeune fille. Mais il est de fait que j'ai quitté un temps ce monde-ci pour un autre, celui où je pouvais appréhender la cause du problème.

— Et vous l'avez trouvée, puisque vous êtes de retour ! Vous allez nous guérir...

— Je vais, en effet, pouvoir formuler ma dernière ordonnance, Silva. Stan, voulez-vous aller prévenir Brenton et Gord de ma réapparition ? Le temps de reprendre des forces en mangeant la belle omelette au jambon que votre épouse est en train de préparer et nous vous rejoignons à la mairie.

Au milieu de la matinée, Alan, Silva et Andrew arrivèrent à Monterey. Toute une foule de cow-boys était réunie sur la place et, à leur vue, un concert d'exclamations joyeuses s'éleva. Le résultat spectaculaire de la première médication avait déchaîné l'enthousiasme. Personne ne doutait plus que l'épidémie puisse enfin être vaincue et l'envoyé d'Alpha était le sauveur. Il eut beaucoup de mal à se frayer un passage jusqu'au bâtiment municipal à l'intérieur duquel il retrouva les deux hommes qui l'attendaient. Après le premier échange de civilités, il éluda d'un geste le flot de questions émanant de Gord, bouillant d'impatience et de curiosité.

— Peu importe, pour le moment, où je suis allé et ce que j'ai fait. Pendant mon absence, mes assistants ont appliqué mes prescriptions en utilisant la drogue que j'avais réussi à obtenir. Mais j'espère que vous n'avez pas oublié ce que je vous avais exposé lors de notre dernière rencontre. Le médicament n'est qu'un palliatif momentané et la maladie n'est pas vaincue. Le plus important reste à faire et personne de vous n'y échappera. Je suis revenu pour vous mettre en face de la réalité.

Alan traversa la pièce, alla se planter devant l'écran obscur du communicateur, tourna son regard vers Brenton.

— Que s'est-il passé au château pendant cette semaine ? Je suppose qu'eux aussi sont délivrés de l'obsession de l'épidémie ?

— Je voulais vous en parler. J'ignore les résultats de Spencer, mais il semble qu'un autre sujet les préoccupe terriblement. Vous savez qu'ils ne se servaient que très rarement de cette liaison vidéophonique qui est là, mais, depuis votre départ, ils appellent plusieurs fois par jour.

— En exigeant de savoir ce que je suis devenu ?

— C'est bien ça. Je ne sais pas ce que vous leur avez fait, mais ça ne plaît pas à Farrago. Interdiction totale à quiconque d'aller là-bas et même d'approcher de l'astroport. Comme s'ils craignaient quelque chose au sujet du vaisseau.

— Le vaisseau n'est plus à eux. C'est d'ailleurs sur le terrain que je compte leur donner rendez-vous. Pouvons-nous établir la communication ?

— Nous ne pouvons pas appeler, je vous l'avais déjà dit. Seulement eux. Si vous voulez leur parler, nous devons attendre qu'ils veuillent bien se manifester de nouveau.

— Ils vont le faire sans tarder, mon vieux, croyez-moi...

L'envoyé d'Alpha tira de sa poche la télécommande, l'ouvrit, pressa un contact. Un silence soudain envahit la pièce, le léger bourdonnement qui provenait de l'atelier situé dans l'arrière-bâtiment venait de s'éteindre. Quelques secondes après, la porte du fond s'ouvrait pour livrer passage à un homme vêtu d'une combinaison de mécanicien.

— Patron ! Les machines ont stoppé ! Y a plus de courant...

— Ne vous inquiétez pas, mon vieux, fit Alan. Allez boire un coup au saloon en attendant que ça revienne et laissez-nous. Brenton, enchaîna-t-il lorsque le mécano fut reparti, je suppose que, comme d'habitude, le communicateur possède ses propres batteries et qu'il est indépendant du réseau ?

— Oui. Mais qui a disjoncté la centrale ?

— Moi. Ne m'avez-vous pas entendu lorsque je vous ai dit que le vaisseau n'appartenait plus à Farrago ? Toute la vie du château dépend de l'énergie fournie par les générateurs ; ils ne vont pas être longs à réaliser la situation.

— Mais alors, explosa Gord, les champs de défense ne sont plus alimentés ! Nous pouvons les attaquer et devenir les maîtres !

— Je vais finir par croire que vous êtes incorrigible ! Vous voilà encore prêt à recommencer vos bêtises ! Je croyais pourtant que vous aviez compris qu'il n'y a qu'un seul maître, ici, et c'est moi... Si vous tenez absolument à vous agiter, ouvrez donc la porte et hélez Bully,

qu'il nous apporte une cruche de son meilleur bourbon. Ça aidera à passer le temps.

Dix minutes après, l'écran s'illuminait, encadrant le visage sombre et tendu de Farrago. Avec une petite exclamation, Silva s'élança et vint se placer contre Alan, dans le camp de l'objectif émetteur.

— Père ! Tu me vois ? Je suis là...

Le regard de l'homme s'éclaira légèrement, mais sa figure demeura fermée, dure, autoritaire. Sans répondre à la jeune fille, il interpella sèchement Alan.

— Comment avez-vous réussi à vous introduire dans le vaisseau et à l'isoler de telle sorte qu'il ne réponde plus à mes ordres. Vous avez agi contre nos conventions !

— Conventions ? Il n'a jamais été question de rien de semblable entre nous, Farrago. Vous avez voulu m'imposer votre volonté, je vous ai prouvé que la mienne était plus forte et vous n'avez fait que m'accorder ce que je vous demandais, parce que vous ne pouviez pas m'empêcher de le prendre. Vous aviez essayé, pourtant, mais vous êtes trop orgueilleux pour avoir compris la leçon. Je vous en donne une autre, aujourd'hui, en vous privant de tout ce qui fait votre dérisoire puissance, en vous ramenant au même niveau que ceux de la colonie, ceux qui vous ont suivi en croyant que vous alliez leur offrir la liberté. Mais ce que je viens de faire n'est qu'une démonstration. Je vous rendrai la centrale ou, plutôt, je la rendrai à ceux qui voudront encore l'utiliser. Mais, avant, il reste à terminer définitivement une chose, celle pour laquelle vous m'avez amené ici et dont je connais maintenant et la cause et ce qui en découle. À midi exactement, je me trouverai à l'astroport, devant le hangar. Silva, Andrew, Brenton, Gord y seront avec moi, je vous y attends !

Les derniers mots à peine prononcés, l'envoyé se leva, abaissa l'interrupteur de l'appareil. L'écran s'éteignit. Pour plus de sûreté, il arracha le câble de l'antenne, serra les épaules de Silva, muette et figée, revint vers les autres.

— On finit la cruche et on y va ?

Quand le petit groupe s'élança sur la route du sud en compagnie d'Alan, une bonne trentaine de cow-boys surgirent du saloon, piquèrent des deux à leur suite. Fronçant les sourcils, Gord fit mine de s'interposer.

— Tu ne les empêcheras pas de nous accompagner, fit Brenton. La route du terrain est aussi celle du château. Ils ont peur que nous allions au-devant d'un danger et veulent nous prêter main-forte, ils tiennent trop à leur toubib, maintenant...

— Mais, puisque la centrale est stoppée, les champs d'interdiction ne sont plus alimentés et nous ne risquons rien.

— D'abord, ils ne le savent pas encore et il reste toujours les armes individuelles qui peuvent faire beaucoup de mal avant que leurs accus soient déchargés.

— Il n'y aura aucune bagarre, répliqua l'envoyé. C'est moi seul qui possède désormais la clé du vaisseau et Farrago ne peut dominer sans lui. Tout ce que je demande, Brenton, c'est que vos administrés veuillent bien laisser leurs pistolets dans leurs étuis, sinon, je ne réponds plus de rien. D'ailleurs, regardez, il n'y a qu'un seul homme au rendez-vous.

C'était Dan, planté sur le terre-plein devant le hangar. D'eux-mêmes, les cow-boys s'arrêtèrent à une certaine distance, laissant Alan et ses compagnons mettre pied à terre. Andrew se précipita vers son père qui l'embrassa, puis ce dernier se tourna vers l'envoyé d'Alpha.

— Je suis venu seul, docteur, Farrago n'a pas voulu quitter le château et Spencer se désintéresse complètement de la situation.

— Il a quand même appliqué le traitement à ses malades ?

— Il l'a fait et les résultats sont excellents. Mais il répète que ce n'est qu'une amélioration provisoire, que l'épidémie menace toujours et que vous seul pouvez la faire disparaître. Je crois qu'il est en train de développer un sacré complexe...

— Ça lui passera quand les conditions changeront Car elles vont changer, Dan. Du reste, il surfit que vous soyez là, avec Brenton et Gord, vous représentez pour moi les dirigeants de Heaven. Je vais donc vous dire la vérité.

L'exposé d'Alan se déroula avec une sèche concision. Il retraça brièvement les hypothèses sur lesquelles il s'était appuyé, démontrant de façon simple et évidente comment il était arrivé à sa conclusion et aux découvertes qui en découlaient.

— Quand un astronaute observe une planète ou une étoile et qu'il s'aperçoit que le mouvement de l'astre offre des anomalies, il en déduit l'existence dans son voisinage d'un autre corps céleste dont la masse cause les variations et il peut en déterminer mathématiquement la position avant même de l'avoir aperçu dans son télescope. Nos ancêtres le savaient déjà et, dans le système de Sol, Herschell découvrait ainsi Uranus au XVIII^e siècle, Le Verrier, Neptune au XIX^e, Lowell, Pluton au XX^e. Cela, c'est de la mécanique du cosmos, mais, en matière de biologie cellulaire, l'analogie est valable ou à peu près. Lorsque, dans un milieu donné, une race est particulièrement dominante sur le plan de l'évolution, ses directrices évolutives imprègnent ce milieu à un point tel que, si une race différente y pénètre, elle se trouve soumise à ces mêmes facteurs et doit, d'une façon ou d'une autre, s'y conformer. Revenant à la comparaison cosmogonique, une petite étoile passant dans le champ d'une grande devra ou bien se satelliser ou bien se désintégrer. La planète que vous

avez choisie comme refuge et que vous avez nommée Heaven alors qu'elle s'appelle, en réalité, Wend, possédait une civilisation indigène très avancée : ce peuple de la mer que vous soupçonniez d'ailleurs vaguement. L'eau était, ici, l'élément essentiel, elle a constitué longtemps leur biotope normal, mais ils ont su aussi s'adapter à l'atmosphère, à acquérir, par conséquent, la suprématie totale. Ce sont des amphibiens. Sirènes et tritons, si vous préférez.

— Ils existent réellement ?

— Je viens de passer huit jours avec eux, et leur civilisation n'a rien à envier à la nôtre.

— Et ce sont eux qui nous empoisonnent ?

— Pas volontairement. Pas plus que la grosse étoile ne désire détruire la petite. Les lois naturelles sont seules en cause. Par rapport à ceux des Wendeïens, vos organismes sont imparfaits puisque vous êtes limités à la vie terrestre de surface. Mais, tout au fond de votre être, les gènes de vos chromosomes perçoivent l'appel des nouvelles possibilités, ressentent les influx irradiés, cherchent à y répondre, à s'y conformer, à s'adapter. Le phénomène de mutation se déclenche, la tentative pour arriver au même résultat, pour acquérir les mêmes pouvoirs. Le réflexe aveugle de l'autodéfense organique entre alors en jeu, s'oppose à la tendance mutative, la rend anarchique. C'est le cancer. C'est le suicide né du refus inconscient d'évoluer. Ce ne sont pas les Wendeïens qui vous tuent, c'est vous-mêmes.

La révélation cheminait lentement dans l'esprit des auditeurs d'Alan, immobilisés par la stupeur. Grâce à sa formation médicale, Silva fut la première à réaliser complètement le sens des paroles de l'envoyé.

— Mutation avortée... Alors, la seule solution consiste à éliminer en nous le facteur immunogène et à laisser notre organisme se transformer librement ?

— En théorie, oui, mais en pratique... La suppression du principe d'immunité serait un remède pire que le mal en entraînant la disparition de toutes les défenses : un simple rhume de cerveau deviendrait mortel. Quant à le couper en tranches pour éliminer seulement celles qui s'opposent à l'adaptation et conserver les autres, c'est techniquement impossible. Il faudrait aller encore beaucoup plus avant, jusqu'aux bases les plus lointaines du processus vital, accepter une modification biophysique et biochimique totale. Dans cette science particulière des racines de la vie, les Wendeïens sont allés très loin, j'ai pu le constater, mais les risques à courir seraient élevés et, par ailleurs, l'expérience ne pourrait être tentée que sur des sujets jeunes ; elle échouerait irrémédiablement sur tous ceux de la première génération. Et, du reste, ceux qui survivraient cesseraient, de ce fait, d'être des humains, ils deviendraient des Wendeïens...

— Pas question de me transformer en otarie ! éclata Gord. Crever

pour crever, j'aime autant faire un cadavre d'homme que de poisson !

— Vous bousculez un peu la zoologie, mon vieux, et, de toute façon, la possibilité ne vous concerne pas. Vous avez voulu échapper aux lois de la Fédération et, à ce propos, je pense que Dan est en train de comprendre qu'elles ne sont pas toutes aussi stupides que vous le prétendez. En particulier celle qui interdit tout débarquement sur une planète nouvelle tant qu'Alpha n'a pas donné le feu vert. Si les règles avaient été respectées, l'un de mes confrères ou moi-même serait venu en premier, aurait découvert l'existence de la race amphibienne, parce qu'il ne se serait pas contenté d'inspecter un petit bout de continent, mais aurait bien pensé que, sur une planète recouverte aux neuf dixièmes par l'océan, une évolution vivante devait être préférentiellement aquatique. Il en aurait déduit les risques logiques d'incompatibilité. Mais, bien entendu, Farrago et ses partisans étaient beaucoup plus intelligents. Vous étiez tous bien au-dessus de ces lois stupides... Vous aspiriez à la vraie liberté, celle d'aller crever, comme vous dites, sans même savoir pourquoi ! Vous avez fait la bêtise et, maintenant, vous n'avez plus qu'une seule chance : quitter ce monde qui n'est ni à vous ni pour vous. Aller vous installer dans une écologie qui vous convient.

— Et la Fédération va nous amnistier et nous offrir généreusement les moyens de transport vers une autre planète soigneusement aseptisée et climatisée ? Vous vous fichez de nous, doc ! D'ailleurs, la question ne se pose pas, nous sommes isolés au fond de l'espace et même si nous acceptions de nous livrer, nous ne disposons d'aucun communicateur hyperspatial pour nous permettre de faire connaître notre position. Vous avez dit vous-même que les sondes finiront par nous découvrir un jour, mais que ce sera trop tard, n'est-ce pas ? Alors...

Alan souleva son avant-bras, considéra le chronographe fixé à son poignet, sourit.

— Je me suis permis de prendre certaines dispositions pour accélérer les choses, mon vieux. Elles sont en train de se dérouler suivant une séquence au minutage irréprochable. Voulez-vous vous donner la peine de regarder du côté du zénith ?

D'un même mouvement, tous levèrent les yeux. Là-haut, au centre de l'azur immaculé du ciel, un point argenté venait d'apparaître, qui grossissait rapidement et, bientôt, se dédoublait. Deux hypernefs descendaient à la verticale vers l'astroport. Cinq minutes s'écoulèrent dans le silence total des spectateurs médusés, tandis que la plongée des vaisseaux ralentissait progressivement jusqu'à la prise de terrain. Le premier s'immobilisa bientôt sur ses coussins antigravifiques à moins de cent mètres du hangar pendant que le second qui le suivait fidèlement, comme tiré par une invisible remorque, allait se poser un

peu plus loin.

— Voyez-vous, Dan, commenta doucement Alan, lorsque j'ai pris possession de votre vaisseau de première installation, je ne me suis pas contenté de m'assurer le contrôle de la centrale et de la fermeture du sas, j'ai aussi mis en route l'un des émetteurs de champ gravitomagnétique, celui qui rayonne dans le plan vertical. Le faisceau obtenu se propageait indéfiniment dans l'espace, le balayant au rythme de la rotation de la planète, et il ne pouvait pas s'écouler longtemps avant qu'il ne soit perçu par une sonde ou par une balise d'astronavigation. Je savais d'avance quelle serait la réaction de Nora, la grande ordinatrice terminale d'Alpha. Elle déciderait en première mesure de programmer mon hypernef personnelle pour me l'envoyer et rétablir ainsi le contact avec moi. Je vous présente mon cher *Blastula II* et vous pouvez considérer que, par son intermédiaire et le mien, la Fédération est de nouveau présente. Incidemment, Dan, les rayons tracteurs de mon appareil ont harponné au passage le vôtre. Il devait commencer à se rouiller sur l'orbite où vous l'aviez placé...

CHAPITRE XIII

Poursuivant Négghê qui tantôt bondissait hors de l'eau, tantôt replongeait vers le fond, Alan effectua plusieurs parcours de la piscine avant de se hisser sur le bord, légèrement essoufflé. Il était pleinement satisfait de lui-même et de sa rapidité d'adaptation de semi-cyborg, le passage d'un milieu à un autre lui devenait de plus en plus facile, l'effort exigé presque insignifiant ; il avait physiologiquement acquis l'automatisme du réflexe laryngé. Il ne serait sans doute jamais capable d'entrer en compétition avec les Wendeïens, mais aucun aquanaute terrien ne pourrait plus se mesurer avec lui. Même si cet enrichissement était le seul résultat de l'aventure qu'il venait de vivre, il en valait la peine. La jeune femme émergea à son tour, vint s'étendre à côté de lui.

— Alan, tu ne m'as pas encore tout raconté. L'arrivée de son vaisseau stellaire te mettait en mesure de dicter ta volonté, mais quelles ont été les réactions de tes compatriotes ? Ou disons plutôt des Terriens, car à mes yeux tu n'es pas de la même race qu'eux...

— Ne parle pas de race mais simplement de degrés plus ou moins avancés dans l'évolution. Eux, toi, moi, ne sommes que des paliers. Mais je vais satisfaire ta curiosité. Tu avais déjà été témoin de l'entrée de mon *Blastula* en orbite et je t'avais alors expliqué comment j'avais pu signaler l'endroit où je me trouvais. Le Conseil scientiocratique auquel j'appartiens accorde à chacun de ses envoyés une autonomie totale. C'est à nous de décider de nos actes et d'en assumer la pleine responsabilité. En conséquence, aucun autre organisme de la Fédération n'a été alerté, pas plus le Service Cosmodésique que la Sécurité Interstellaire. Nora m'a simplement envoyé ma propre hypernef en pilotage automatique et son équipement comporte, bien entendu, un psychosenseur accordé sur mes ondes cérébrales. J'ai donc télécommandé la manœuvre pour la faire atterrir où et quand je voulais. Parmi tous les autres communicateurs dont je dispose à bord, il y en a un dont la technique est le monopole d'Alpha : le transcepteur aspatial qui travaille dans un continuum heptadimensionnel où la notion de distance entre corps matériels est pratiquement abolie et qui permet donc des liaisons galactiques quasi instantanées. En présence de mes bonshommes, j'ai fait mon rapport au Conseil Suprême et la réponse n'a pas tardé. Depuis le début, Nora avait fait le rapprochement entre ma disparition et celle du groupe dissident de Nova-Angela, elle savait, en gros, à quoi s'en tenir. De

plus, nous nous entendons si bien, elle et moi, que nous n'avons pas besoin de longs discours pour nous comprendre ; j'étais sûr d'avance que ses décisions corroboreraient les miennes.

— Tu parles de cette Nora comme s'il y avait un lien affectif entre vous deux !

— Ça paraît ridicule quand on sait qu'elle n'est que le terminal d'une rangée de grands buildings où s'entassent des armoires bourrées de circuits moléculaires, mais c'est un fait. Qu'est-ce que la bionique, sinon la synthèse entre l'électronique et la biologie ? Qu'il s'agisse d'influx nerveux ou de courants électriques, nos neurones et ses valves assurent les mêmes fonctions. Pourquoi les phénomènes de l'intuition ou de la résonance sensitive seraient notre seule exclusivité ? Toi et moi, Négghê, avons réalisé entre nous un accord de sympathie totale, une syntonisation préférentielle. C'est exactement la même chose, même si la structure chimique des composants n'est pas identique. Mais il reste quand même une différence qui n'est pas négligeable, je peux faire l'amour avec toi, pas avec Nora...

— Heureusement, chéri ! Les perspectives que ta théorie de la bionique ouvre à l'imagination deviendraient vite effrayantes !

— Pourquoi ? Il m'est arrivé, naguère, de découvrir une planète très lointaine où la fabrication artificielle d'androïdes et de gynoides a été mise au point et, bien que cette réalisation ne soit, en fait, qu'une forme technologique de l'évolution, elle est vraiment au point, plexus hypogastriques et zones érogènes y compris. Ce n'est qu'une affaire de différenciation et de spécialisation de circuits et de tissus[2]...

— Ne me parle pas de pareilles choses ou je vais devenir jalouse pour de bon ! Continue plutôt ton récit. Quelle a été la réponse de ta Nora chérie ?

— Celle qui s'imposait. Tout d'abord, amnistie totale pour les dissidents de Nova-Angela ; aucune sanction, aucun reproche. Même pas pour Dan qui, en tant que membre du Service Cosmodésique, était somme toute un déserteur. Le cadre lui est ouvert de nouveau s'il le désire.

— Il a accepté sa réintégration ?

— D'enthousiasme. Quarante ans sur la même planète, c'était beaucoup plus qu'il ne pouvait en supporter, même s'il ne voulait pas se l'avouer. Un astronaute sera toujours un errant...

— Et pour les autres ?

— Le droit à l'indépendance leur est reconnu. On leur offre une autre planète lointaine pour s'y installer et y vivre à leur guise, une planète où ils ne risqueront pas d'entrer en concurrence avec une dominance biodynamique étrangère, où il n'y aura pas à redouter de mutation brutale et donc de cancer.

— Ils se sont laissé persuader ?

— Que pouvaient-ils faire d'autre, sinon mourir stupidement pour une idéologie qui n'avait plus de sens dès l'instant où on leur reconnaissait officiellement ce qu'ils appellent leur liberté ? Les rêveurs de l'espèce de Gord ne se sont même pas rendu compte que rien n'était changé au fond et que leur expérience avait été inutile. Les règles de l'Expansion humaine dans la Galaxie ne se sont imposées qu'au travers du crible de l'expérience ; si quelqu'un les dédaigne et prétend faire mieux, libre à lui. Un nouveau vaisseau de première installation va venir bientôt chercher les colons de Heaven, Dan les emmènera sur un nouveau paradis où personne ne les empêchera de s'éclairer au pétrole s'ils y tiennent réellement...

— Et Farrago ?

— Pour lui, l'écroulement de son rêve était vraiment trop brutal, trop définitif. Comme tous les prétendus conducteurs de peuples, il n'avait cherché qu'à asseoir sa propre puissance, à imposer sa loi personnelle, sa domination. Un dictateur, comme l'Histoire terrienne en a tellement connu. Un autocrate qui croyait réinventer le socialisme, qui, peut-être, était sincère... Quand, du fond de son fauteuil, il a vu apparaître les astronefs dans le ciel et qu'il a compris que son règne était fini, il s'est suicidé. L'autarcie d'un homme s'est terminée en même temps que l'anarchie d'un cancer.

Néghê et Alan se levèrent, traversèrent la terrasse, se dirigèrent vers le sous-sol d'une aile de la résidence. Là se trouvait le laboratoire biologique de la Wendeïenne : une immense pièce lumineuse où, sur de longs plans de travail parallèles s'alignaient de complexes et multiples équipements et appareillages de recherche, des tableaux scintillants, des bio-ordinateurs, des flacons multicolores... Dans un angle, une porte ouvrait sur une chambre plus petite dépourvue de fenêtres et baignée par une lumière orange. Là se dressaient côte à côte deux blocs rectangulaires de cristal emplis jusqu'au bord d'un liquide bleuté et raccordés à un pupitre latéral par d'innombrables câbles et tuyauteries. Dans chacun de ses grands bacs, on distinguait une forme humaine, nue, immobile, flottant au cœur de la masse vaguement phosphorescente du fluide : un homme et une femme.

— Dans quelques jours, la métamorphose sera terminée, fit Néghê. Tu connais ce processus de destruction et de reconstruction organique, cette transformation morphologique et anatomique que traversent certains insectes : la larve qui s'enferme dans sa chrysalide pour en sortir papillon. Quand ceux-là émergeront, ils seront exactement semblables à nous : des amphibiens.

— Oui. Silva avait pratiquement toujours vécu au château, donc à l'écart de Monterey et de l'ensemble de la colonie. Après la mort tragique de son père, elle s'est retrouvée seule, sans communauté de

pensée ou de culture avec ces frustes ranchmen, incapable de partager leur vie de pionniers. Défricher le soi, ensemer, élever le bétail... Pour eux, nés et formés dans ce genre d'existence, l'offre de terres nouvelles possédées en toute liberté et toute légalité est une splendide perspective – pour elle, ce ne serait qu'une asphyxie. Je lui ai proposé d'aller habiter les grandes planètes de la Fédération, de s'inscrire aux universités les plus célèbres, mais ce monde trop évolué lui fait peur. Comme le dauphin bloqué entre deux biotopes, elle est suspendue entre le primitivisme du XIX^e siècle et le futurisme du XXIII^e sans pouvoir s'adapter à l'un ni à l'autre. Elle a préféré le transformisme intégral, hors de son passé. Lorsque je lui ai confirmé que ta science pouvait permettre à la mutation de s'accomplir, elle n'a pas hésité, bien que je ne lui aie pas caché les risques : l'expérience n'avait évidemment jamais été tentée sur des Terriens et les chances de réussite étaient purement théoriques.

— Le succès est total, en tout cas, nous pouvons d'ores et déjà l'affirmer. Sur elle et sur Andrew.

— Il était aussi dans cette même situation née de l'apartheid voulu par Farrago. Mais, par-dessus tout, il aime Silva et elle l'aime. N'était-il pas normal qu'ils demeurent ensemble, que ce soit dans une vie autre ou dans la mort ?

— Oui, Alan. L'amour est la seule chose qui compte et, sans lui, ils n'auraient pas franchi cette porte que nous leur avons ouverte. La rencontre entre nos deux mondes, ta venue, surtout, aura permis la réalisation de ce que tu as appelé un saut, la naissance d'un nouvel acquit génétique.

— C'est juste, Négghê. Ce couple d'humains devenus amphibiens représentera un palier entre ta race et la mienne, tout l'espoir d'un futur est en eux.

— Non, Alan, pas en eux. Ils seront semblables à moi après l'avoir été à toi, rien de plus. Ce sera une matérialisation de leur désir, peut-être, mais le véritable pas en avant de la vie n'est pas en eux. Il est en moi en ce moment.

— Que veux-tu dire ?

— Que, malgré nos différences morphologiques, nos cellules reproductrices n'étaient pas incompatibles, chéri. Je suis enceinte et je sais déjà ce que sera notre fils. Il ne sera pas un retour en arrière manqué comme pour ton dauphin, il ne demeurera pas à la limite de deux mondes, mais il les possédera réellement et à la fois : l'eau comme moi, l'air, le soleil et l'espace comme toi. Tu peux repartir maintenant vers tes étoiles, mon amour, tu peux t'enfuir au travers de la Galaxie et de ses fantastiques mirages, je sais que je te reverrai. Tu ne pourras plus jamais abandonner le surhumain que nous avons créé...

FIN

VOLUME RÉALISÉ PAR
P.I.E.
Palais de la Scala
MONTE-CARLO
Principauté de MONACO
Publication mensuelle

[1] Voir : « Infection focale ».

[2] Voir : « La quatrième mutation ».